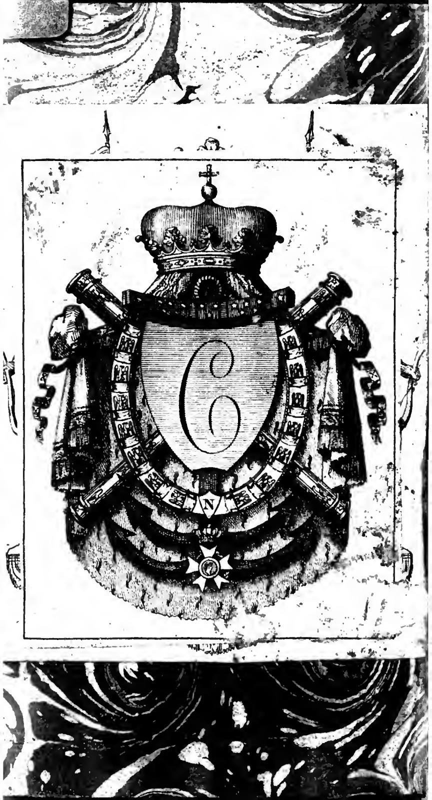

ALLI




BIBLIOTECA NAZIONALE
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.a SALA
R. d. S.
SCAFFALE 16
PLUTEO
N.° CATENA 8

ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE CAMPISTRON,
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée de plusieurs Pieces qui ne se trouvent point dans les Éditions précédentes.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. L.

Avec Approbations & Privilége du Roy.

TABLE

Des Pieces contenues dans le troisiéme Volume.

POMPEIA,

POMPEIA,

TRAGEDIE.

PREFACE.

L'AVANTURE de Clodius & de Pompéia, eſt ſi connuë qu'il paroît inutile d'en parler. Ceux qui en voudront apprendre les circonſtances, n'ont qu'à lire diverſes Lettres de Cicéron à Atticus. Plutarque dans la Vie de Jules-Céſar; & Suetone; nos Romanciers, & nos Compoſiteurs d'Anecdotes galantes, ſe ſont auſſi exercés ſur le même ſujet.

Rien n'eſt plus ſimple que le fonds de cette Fable. Clodius introduit chez Céſar pendant la ſolemnité des Fêtes de la bonne Déeſſe, Pompéia répudiée par Céſar. Voilà en deux mots toute la Tragédie.

Lorſque feu M. de Campiſtron l'a compoſée, il ſentit tout le comique dont un ſemblable ſujet étoit ſuſceptible. Mais il trouva dans ſon génie les reſſources néceſſaires pour faire de cet évenement, une Tragédie intéreſſante, noble, remplie des plus grands mouvemens; & enfin, ce pa-

thétique qui fait naître la terreur & la compaſſion. On lui a ſouvent oui dire en parlant de cet Ouvrage, Pompéia aura un grand ſuccès, ou tombera à la premiere repréſentation. Point de milieu. Il jugeoit de ſes Ouvrages ſans prévention. Qualité rare dans un Auteur.

M. de Campiſtron avoit fait cette Piece après avoir fait jouer Tiridate. Il l'avoit miſe en état d'être donnée au Public. On en a vû la copie au net en 1697 ; elle avoit été luë aux grands Juges du temps. Feu M. le Prince de Conti ſe plaiſoit à en réciter certains morceaux dont il avoit été touché ; il accuſoit ſouvent la pareſſe de l'Auteur : & Campiſtron promettoit toujours de donner Pompéia. Enfin la guerre où il falloit ſuivre feu M. le Duc de Vendôme, ne laiſſa plus à Campiſtron le loiſir de préparer & de faire jouer la Piece. Il laiſſa en partant pour l'Italie, le manuſcrit dans un coffre qu'il trouva perdu à ſon retour, il ne ſongea plus à ſa Tragédie.

Quelque-temps après ſa mort, on trouva dans un mauvais ſac quelques papiers,

Celui qui fit la découverte ayant lû avec peine ces feuilles difperfées, fut charmé d'avoir recouvré une Piece qu'on croyoit perduë depuis long-temps. Il fit déchiffrer du mieux qu'il put ces feuilles, & les envoya à une perfonne à Paris, qu'il fçavoit avoir été intimément attachée à feu M. de Campiftron, & à qui la mémoire de cet aimable Auteur étoit très-précieufe. Celui-ci a mis dans un ordre convenable ces différens lambeaux; un peu d'application a fuffi pour remplir quelques lacunes, & pour fubftituer les liaifons qui pouvoient manquer à quelques Scenes. Il demanda enfuite la permiffion à la Veuve de l'Auteur, de la donner aux Comédiens. L'admirable feuë Mademoifelle le Couvreur, à qui on avoit lû la Piece, vivoit encore. Elle témoignoit un empreffement extraordinaire pour remplir le rôle de Pompéia. Peut-être auroit-on fuccombé à fes follicitations. Mais la mort précipitée de cette grande Actrice dérangea tout, & fit rentrer Pompéia dans les ténebres d'où le hazard l'avoit fait fortir.

Elle auroit été à jamais oubliée, sans l'infidélité d'un Copiste, qui en ayant gardé une copie, lorsqu'on lui confia le manuscrit, a été assez imprudent pour la faire voir Que sçait-on, peut être a t-il été assez hardi pour vendre la copie toute imparfaite qu'elle est à quelque Libraire. Voilà les raisons qui ont déterminé les personnes intéressées à la gloire de M. de Campistron, à faire imprimer cette Oeuvre posthume.

Au reste, on prie le Lecteur de se souvenir que les Ouvrages publiés après la mort de leurs Auteurs, ont communément moins de perfection que ceux qui sont donnés sous leurs yeux. On le supplie aussi de mettre sur le compte de l'Editeur toutes les fautes de quelle nature qu'elles soient, & tous les défauts que la lecture de cette Piece lui découvrira. On espere qu'il ne sera pas fâché du présent inespéré qu'on lui fait. Le petit exposé qu'on fait ici des diverses fortunes de Pompéia, est une preuve du peu d'apparence qu'on vit jamais cette Tragédie imprimée.

Il eſt défendu par le Privilége, de la repréſenter en aucun temps ſur aucun Théatre Public, ſi l'on n'en a la permiſſion des Héritiers de feu M. de Campiſtron.



ACTEURS.

MESSALA, Conſul.

QUINTUS-POMPEIUS-RUFUS, Sénateur, Pere de Pompéia.

CLODIUS, Patricien.

POMPEIA, Femme de Jules-Céſar, Fille de Q. Pompéius-Rufus.

JULIE, Sœur de Jules-Céſar.

PHILLA, Gouvernante de Pompéia.

PLOTINE, Confidente de Julie.

FELIX, Confidente de Clodius.

TULLUS, Suivant du Conſul.

ALBIN, Domeſtique de Jules-Céſar.

La Scene eſt à Rome, dans le Palais de Jules-Céſar.



POMPEIA, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

POMPEIA, PHILLA.

PHILLA.



ADAME, de mes ſoins, votre amitié ſe laſſe.
Je le vois : ma préſence ici vous embarraſſe.
Occupée à chercher les lieux les plus ſecrets.
Vous y renouvellez ſans ceſſe vos regrets.

Ecoutez-moi, Madame, & daignez me répondre ?
Rentrons ; à mes discours vous semblez vous confondre.
Interdite ; vos yeux se remplissent de pleurs.

POMPEIA.

Pouvez-vous demander d'où partent mes douleurs ?
Un obstacle éternel à mon bonheur s'oppose.
Philla, de mes soupirs, ignorez-vous la cause ?
Vous, dont les mains cent fois ont pris soin d'essuyer
Les larmes que j'ai cru vous devoir confier.
Et cette indigne ardeur si souvent déclarée.

PHILLA.

Quoi ! des mêmes ennuis sans cesse déchirée !
En voulez-vous nourrir le charme dangereux ?
Ne sçauriez-vous dompter un penchant malheureux ?
De vos engagemens soutenez la noblesse ;
L'Epouse de César doit être sans foiblesse.
La gloire qui par-tout accompagne ses pas.

POMPEIA.

Sa gloire me condamne, & ne m'enflâme pas.

Cruel devoir ! Faut-il qu'à moi-même arrachée,
Au destin de César, le sort m'ait attachée ?
César par cent vertus digne de me charmer,
Et qu'avec ces vertus, je ne sçaurois aimer.
Va, cesse de m'offrir sa séduisante image,
Clodius.

PHILLA.

Est-il temps de tenir ce langage ?
Madame, de vos yeux, vous l'avez pû bannir,
Achevez. Il en faut perdre le souvenir.

POMPEIA.

Loi bizarre ! Un amour en naissant légitime,
Ne change point d'objet, & devient un grand crime.
Avant de voir César, Clodius m'avoit plû ;
Et bientôt notre hymen auroit été conclu.
Douce erreur ! Vains desirs ! Espérance trompée !
L'ambitieux César, & mon oncle Pompée,
S'adressent à mon Pere, & veulent que ma main,
De leur réunion soit le gage certain.
Hélas ! vous le sçavez à l'Autel amenée ;
Sans me plaindre un moment, j'achevai l'hyménée.

PHILLA.

Libre dans votre choix, vous auriez dû parler,
Madame, en cet état, pourquoi dissimuler ?

Ne pouviez-vous ?

POMPEIA.

Liée à mon devoir févere.
Devois-je réfifter aux volontés d'un pere ?
Je vous dirai bien plus, fous un bandeau fatal,
La gloire me cachoit la moitié de mon mal.
Je voulus étouffer une naiffante flâme ;
Je crus que je ferois maîtreffe de mon ame.
Téméraires projets, vous êtes confondus !
Je cours après les biens que mon cœur a perdus,
Et j'ajoute aux ennuis dont je fuis pourfuivie,
L'inutile remords de m'être ainfi trahie.

PHILLA.

Ne vous fouvient-il plus ?

POMPEIA.

Siniftre évenement,
Ai-je pû me réfoudre à perdre mon Amant ?
Sainte loi du devoir fi long temps refpectée.
J'en frémis. Mais à peine êtes-vous écoutée :
Ne pourrai-je calmer un feu féditieux ?
Sors de mon trifte cœur, & fuis loin de mes yeux.
Tu vois, qu'à me hair, moi-même je t'excite ;
Tu me cherches par-tout, & par-tout je t'évite.
Clodius, porte ailleurs une vaine amitié ;
J'aurois trop à rougir d'une indigne pitié.

Je t'ai trahi. Je dois chérir mon injuſtice.
Pardonne ; tu ne peux augmenter mon ſupplice.
Le deſtin irrité te ſuſcite un vengeur ;
Dans l'amour ſans eſpoir, qui dévore mon cœur.

PHILLA.

Juſte Ciel ! quels diſcours me faites-vous entendre ?
D'une coupable ardeur, que pouvez-vous attendre ?
Ouvrez les yeux, Madame, & revenez à vous ?
Céſar, le grand Céſar, n'eſt-il plus votre Epoux ?

POMPEIA.

Plus mon Epoux eſt grand, plus je ſuis criminelle ;
Et ma confuſion n'en eſt que plus cruelle.
En fuyant Clodius, je pourrai l'oublier.
Il faut rompre des nœuds qu'on ne peut délier.
Immolons des deſirs ſi mortels à ma gloire.
Par de pénibles ſoins, effaçons la mémoire
De tout ce qui pourroit un jour me reprocher,
Qu'un autre que Céſar auroit pû me toucher.

PHILLA.

Que ce deſſein me plaît ! Quelle ſeroit ma joie ?
De voir finir les maux dont vous êtes la proie.

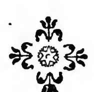
J'eſpere que bientôt le deſtin adouci,
Fera régner la paix. Mais Rufus vient ici.

SCENE II.

RUFUS, POMPEIA, PHILLA, ALBIN.

RUFUS *à Albin.*

QU'ON nous laiſſe. Pour vous Philla dont la ſageſſe,
Par mon choix de ma fille, a conduit la jeuneſſe.
Demeurez. Votre ardeur pour tous nos intérêts,
Vous aſſure le droit d'entrer dans nos ſecrets.



SCENE III.

RUFUS, POMPEIA, PHILLA,

RUFUS.

EPOUSE d'un Héros que l'Univers révere;
Ma fille votre cœur n'a plus de vœux à faire.
César cheri par-tout, & par-tout redouté;
De nos puissans Etats fait la félicité.
Les destins, ses exploits, sa sagesse profonde,
Le portent à grands pas vers l'Empire du Monde;
Le Sénat vient encor de montrer aujourd'hui,
Que son plus ferme espoir n'est fondé que sur lui;
Puisque pour subjuguer ces Provinces sauvages,
Que la Loire & le Rhin bordent de leurs rivages,
Pour ranger sous nos loix des fieres Nations,
Il l'a déclaré Chef de douze Légions.
Que déjà plein d'ardeur, de joie & d'espérance,
César près de ces murs assemble en diligence.
Il reviendra vainqueur, nous n'en sçaurions douter:
Est-il quelqu'ennemi qu'il ne puisse dompter.
Le seul bruit de sa marche & de sa renommée,
Des Gaulois consternés dissipera l'armée;
Et déjà triomphant; cette expédition
Ouvre une autre carriere à son ambition.

Mais pour mieux établir sa future puissance,
Votre Epoux cherche à faire une illustre alliance;
A l'heureux Clodius il destine sa sœur,
Julie. Et par ce nœud ...

POMPEIA.

Clodius; lui, Seigneur?

RUFUS.

A ce projet d'hymen vous paroissez surprise.
La prudence, l'amour, la gloire l'autorise.
Que votre ardeur réponde à notre empressement.
Concourez à former un lien si charmant.

POMPEIA.

Moi!

RUFUS.

Vous, de ces Amans, couronnons la tendresse;
Seule dans ce Palais, vous êtes la maîtresse.
César ainsi l'ordonne. Hé! quelle autre que vous
Doit suivre les desirs d'un Pere & d'un Epoux?
Nous comptons sur vos soins. Ecoutez-moi ma fille,
Seul reste & doux espoir de toute ma Famille;
Je vous ai fait passer dans celle d'un Romain,
Dont Albe renferma les Ayeux dans son sein.
Ils

Ils y régnoient. L'Albain les voyoit à ſa tête,
Quand la valeur d'Horace en fit notre conquête.
Des mains de la Victoire en cent lieux couronné.
Céſar illuſtre encor le Sang dont il eſt né;
Par l'éclat de ſon nom, ſon crédit, ſa vaillance;
Clodius de Céſar balance la puiſſance.
Dangereux concurrent. Il gémit en ſecret,
Du nom de Citoyen qu'il porte avec regret.
De nos Patriciens l'égalité l'outrage:
Il ne reſpecte en eux, ni leur rang, ni leur âge.
Avide, impatient, prodigue, ambitieux,
Voluptueux, ſuperbe, ardent, audacieux;
Conſtant dans ſes projets, téméraire, intrépide,
Et prenant ſeulement ſes paſſions pour guide.
Tel que je le dépeins, il eut avec ardeur,
Traverſé de Céſar la prochaine grandeur.
Il falloit les unir; cet hymen va le faire.
Unis. Rome, à leurs loix, ne ſçauroit ſe ſouſtraire.
Il faut qu'elle obéiſſe. Enfin le temps n'eſt plus
Où ſes Conſuls dictoient ſes ordres abſolus,
Où chacun, ennemi du pouvoir tyrannique,
De ſes biens, de ſon ſang ſervoit la République
Et ne craignoit jamais que pour ſa liberté;
De nos premiers Héros la noble auſtérité;
Du luxe & de l'orgueil eſt aujourd'hui ſuivie:
Leur zele & leur juſtice ont fait place à l'envie.
La ſtérile vertu n'a plus de ſectateurs,
Et les Romains ſont tous, ou tyrans ou flatteurs.

Puiſqu'au mépris des loix de leurs fameux ancêtres,
Ils veulent commander, ou demandent des Maîtres.
Si Silla votre ayeul oſa les enchaîner,
Clodius & Céſar doivent les gouverner.
Ils ne ſçauroient trop loin porter leur eſpérance
Contre les Mécontens, jaloux de leur puiſſance.
L'hymen de Clodius eſt un nouveau rempart;
Vous êtes la premiere à qui j'en ai fait part;
Et je dois au Sénat en porter la nouvelle.
Il va ſe ſéparer, mon devoir m'y rappelle.
Ce n'eſt pas tout encor : avant que de ſortir,
Je crois qu'il faut ma fille auſſi vous avertir
Qu'on va faire le choix de l'auguſte Prêtreſſe,
Qui doit offrir nos vœux à la bonne Déeſſe.
Clodius, Meſſala ſe déclarent pour nous;
Et cet illuſtre emploi ne regarde que vous.
A Dieu. Préparez tout pour l'une & l'autre fête.



SCENE IV.

POMPEIA, PHILLA.

POMPEIA.

Enfin à m'accabler, je vois que tout s'apprête.
Quelle fête cruelle ? & quel ordre inhumain ?
Pour assortir ces nœuds on emprunte ma main.
Après ce coup Philla, que faut-il que j'espere ?
Sentez-vous tout le poids des discours de mon pere ?
Connoissez-vous le trait dont il perce mon cœur ?
Pourquoi me traitez-vous avec tant de rigueur ?
Dieux ! à fuir Clodius mon ame est résoluë.
Mais en vain ; chaque instant va l'offrir à ma vuë.
Projet ; coup désolant que je n'ai pû parer !
A quel nouveaux combats faut-il me préparer ?
Pere aveugle, tu veux agrandir ta Famille,
Et tu creuses l'abîme où doit tomber ta fille.
Quel assemblage affreux de tourmens, de malheurs ?
Quel honteux désespoir se joint à mes douleurs ?
En fuyant Clodius, je lui donnois des larmes,
Quand mes yeux les versoient, j'y trouvois quelques charmes.

Je croyois qu'accablé d'un éternel ennui;
Il méritoit les maux que je souffrois pour lui.
Flatteuse erreur! sortez de mon ame séduite!
Devrois-je encor songer à l'ingrat qui me quitte?
Après tant de sermens. Ah! cruel souvenir!
A la sœur de César, il brûle de s'unir.
Aussi-tôt que Julie à ses yeux est offerte,
Son hymen lui suffit pour reparer ma perte.
Et moi, malgré l'effort de toute ma raison,
Je ne puis l'oublier après sa trahison.
Epouse de César; ô Ciel! l'osai-je dire?
Clodius, sur mes vœux, garde le même empire;
Tyrannise mon ame, & dérobe ma foi;
Au plus grand des humains à qui seul je la doi.

PHILLA.

Madame, quand le Ciel veut finir votre peine;
Prenez-vous ses faveurs pour des marques de haine?
Le plus profond repos désormais vous attend;
Et l'ingrat Clodius vous sert en vous quittant.
Son infidélité doit vous rendre à vous même,
Et tourner tous vos vœux vers l'Epoux qui vous aime.
Autrefois mon devoir cédoit à ma pitié.
De toutes vos douleurs je sentois la moitié;
Et croyant Clodius malheureux & fidéle.
Je respectois vos maux & retenois mon zele.
Aujourd'hui je vous parle avec autorité.
Montrez-lui le mépris qu'il a trop mérité.

Je ne vous permets plus de criminelles craintes,
Et ne veux plus souffrir ni vos pleurs, ni vos
plaintes.

POMPEIA.

Je le sçais, je le dois, je les veux étouffer.
Quelqu'effort qu'il m'en coute, il en faut triom-
pher ;
Et malgré les ennuis où je suis réservée,
Vous ne rougirez point de m'avoir élevée.
J'en mourrai : mais du moins avec votre amitié.
Digne de mon Epoux, digne de sa pitié.
Exemple mémorable, innocente victime,
Des funestes penchans que le Ciel nous imprime.

PHILLA.

Pourquoi vous condamner aux horreurs du tré-
pas ?
Ma tendresse pour vous n'y consentira pas.
Que dis-je ? Ce projet offense votre gloire.
Il faut sur ce penchant remporter la victoire.
Qui peut voir ses malheurs avec des yeux se-
reins,
Brave le monde entier, & commande aux des-
tins.
Qui se donne la mort, veut cacher sa foiblesse;
Ainsi, de vos transports, souveraine maîtresse ;
Vous devez à leur force opposer le devoir ;
Armer votre raison contre le désespoir ;

Et par tous les efforts que la vertu peut faire ;
Vivre pour surmonter un trouble involontaire.

POMPEIA.

Hé bien ! à vos conseils j'abandonne mon sort.
Je réglerai par eux, & ma vie, & ma mort.
Rappellons les instans de ma paisible enfance.
Reprenez donc sur moi toute votre puissance.
Combattons j'y consens, un penchant malheureux ;
Contre sa violence, armons-nous toutes deux.
Mais ne me quittez plus, dans ce péril extrême,
Je n'ose un seul moment me fier à moi-même.
Je crains de succomber à de si rudes coups.
Je suis moins agitée & plus ferme avec vous.
Je crois en vous voyant que mon ame partage
Ce que j'admire en vous de force & de courage.
Allons. Venez me voir malgré mes déplaisirs,
Obéir à mon pere, accomplir ses desirs.
De mes sens mutinés, étouffons le murmure.
Faisons ce que prescrit la vertu la plus pure.
Vivons, si je le puis, quoiqu'il faille souffrir ;
Ou d'un œil satisfait mourons, s'il faut mourir.
Mais Albin vient à nous...



SCENE V.

POMPEIA, PHILLA, ALBIN.

ALBIN.

NOTRE Consul s'avance;
Madame; & dans ces lieux cherche votre pré-
sence.
Des Licteurs assemblés, la troupe le conduit.
Il marche environné du Peuple qui le suit;
Qui par des cris perçans fait éclater sa joie.
Si j'en crois un bruit sourd, le Sénat vous l'en-
voie;
Et quelque grand dessein doit l'appeller ici.
Par lui-même bien-tôt vous serez ... Le voici.



SCENE VI.

MESSALA, POMPEIA, PHILLA. ALBIN, *Suite du Consul.*

MESSALA.

MADAME, dans ce jour de pompe & d'allegresse.
Rome offre son encens à la bonne Déesse.
Divinité nourrie, & Mere des Humains.
Cet encens est offert par les plus pures mains;
Et pour le présenter entre toutes les autres,
Le Sénat assemblé vient de choisir les vôtres.
Votre sexe est chargé de cet auguste emploi;
Le nôtre en est exclus par une expresse loi;
Et Fauna qui transmit ce culte à nos ancêtres,
En bannit les devins, les augures, les Prêtres;
Et voulut qu'une femme eut l'honneur immortel
De sacrifier seule au pied de cet Autel.
Je ne vous dirai point quel en est le mystere.
Quels soins à la Déesse ont le bonheur de plaire.
Des vœux qu'elle reçoit les secrets importans;
A nos profanes yeux sont cachés de tout temps.
Madame, & vous allez sans peine les apprendre
Des femmes, qui bientôt doivent ici se rendre:
Qu'on

Qu'on éleve l'Autel, quand il sera paré,
Les Vestales viendront porter le feu sacré;
Et la nuit ramenant la paix & le silence;
C'est à vous d'ordonner que la fête commence.
Qu'il y regne sur-tout une sainte pudeur.
Que votre cœur tremblant, & de crainte, & d'horreur,
Soit semblable à celui de cette chaste Reine,
Qui des Peuples Latins autrefois souveraine;
Ne regarda jamais que le Roi son Epoux;
Et voulut consacrer ces fêtes parmi nous.
Rome pour retracer ce noble caractere,
Fait le plus digne choix qu'elle ait jamais pû faire.
Elle espere par vous que propice à ses vœux,
La Déesse rendra tous ses enfans heureux;
Leur soumettra la Terre; & par de grands miracles,
Dégagera la foi de nos sacrés Oracles.
Enfin, souvenez-vous que le sort des Romains,
Madame, par ce choix est remis en vos mains.
Que dans ce sacrifice une faute légere,
Nous peut de la Déesse attirer la colere;
Exciter sa vengeance, & nous accabler tous:
Mais puisque votre cœur doit lui parler pour nous.
Ses graces dans nos champs vont s'épancher sans cesse;
Que n'en obtiendra pas une telle Prêtresse,
A Dieu.

SCENE VII.

POMPEIA, PHILLA.

PHILLA.

QUoi ! vous fortez ?

POMPEIA.

Laiffez-moi refpirer.
Au fonds de ce Palais courons nous retirer.
Les difcours du Conful ont jetté dans mon ame
De nouvelles terreurs. Et je veux fuir....

PHILLA.

Madame ;
De grace modérez ...

POMPEIA.

Je dois cacher mes pleurs ;
Et je vais renfermer ma honte & mes douleurs.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

RUFUS, JULIE, PLOTINE.

RUFUS *à Julie.*

VOus qui fûtes toujours à nos devoirs fidéle.
Vous que Rome naissante eut cité pour modéle.
Vous de qui les attraits égalent le grand cœur.
Vous enfin, de César l'illustre & chere sœur.
Madame, le Sénat permet votre hyménée :
Il nous charge du soin de votre destinée.
Au nom de Clodius d'une commune voix,
J'ai vu les Sénateurs applaudir à ce choix.
Je ne m'attendois pas que sans montrer d'ombrage,
Ils nous dûssent si-tôt accorder leur suffrage.
Cependant c'en est fait; & par mes soins heureux,
Nous touchons à l'instant qui va combler nos vœux.
Vous sçavez comme moi, combien cette alliance
Des premiers Citoyens augmente la puissance.

Clodius & César par votre hymen liés,
Verront dans peu de temps Rome entiere à leurs pieds.
Mais avec Clodius par ces nœuds engagée;
Songez de quel emploi vous vous trouvez chargée.
Songez que les desseins qui nous occupent tous;
Ne pourront désormais s'accomplir que par vous.

JULIE.

Pour ces vastes projets, Seigneur que puis-je faire?

RUFUS.

Ménager les esprits d'un Epoux & d'un frere;
Et pour les réunir employer tour-à-tour
Les tendresses du sang & celle de l'amour.
Les cœurs ambitieux sont pleins de défiance;
César & Clodius malgré leur alliance,
Exposés chaque jour à des soupçons secrets;
Et peut-être oubliant leurs communs intérêts;
Pourront également se haïr & se craindre;
Dans ce funeste état que nous serions à plaindre.
Vous seule en ces momens sinistres à tous deux,
Par de tendres discours, par des soins généreux;
Rappellant l'amitié bannie ou chancélante;
Rendez leur union glorieuse & constante.
Voilà les seuls conseils qu'on doive vous donner,
Voilà par quelle vuë il faut vous gouverner.

Mais ma fillle paroît. Je vous laisse avec elle.

SCENE II.

POMPEIA, JULIE, PHILLA, PLOTINE.

POMPEIA.

Les soins de votre hymen sont commis à
mon zele.
Madame, vous pouvez vous reposer sur moi :
Mais du moins confiez vos secrets à ma foi.
Sentez-vous le bonheur que le Ciel vous envoie?

JULIE.

Je ne veux point chercher à contraindre ma
joie ;
Et j'ose sans rougir m'applaudir à vos yeux
Du destin qui m'attend & des faveurs des Dieux.
J'ai vu jusqu'à ce jour ma fortune incertaine.
J'en sentois, je l'avouë, une secrete peine.
Mon état quelquefois m'a couté des soupirs :
Mais si jamais mon cœur a formé des desirs ;
Cet hymen a toujours borné mon espérance.
Mon orgueil, nos desseins, l'éclat de ma naissance,

Me demandent l'Epoux que j'obtiens aujourd'hui ;
Et dans Rome mes yeux n'ont distingué que lui.
Madame, Clodius devenant ma conquête,
Mes desirs sont remplis ; & mon ame s'arrête
A ce choix .... Albin vient.... Vous pouvez avancer.

SCENE III.

POMPEIA, JULIE, PHILLA, PLOTINE, ALBIN.

ALBIN.

MADAME, Clodius que j'ai sçu devancer,
Demande à voir Julie. Une nombreuse suite....

POMPEIA.

Des devoirs importans veulent que je vous quitte.
Ma présence d'ailleurs contraindroit vos discours.
A vos nouveaux soupirs donnez un libre cours.
A Dieu. Fasse le Ciel qu'une union si belle,
De gloire & de plaisirs soit la source éternelle.
A mille soins livrée en ce jour solemnel.
Je sors. Et vous réjoins pour aller à l'Autel.

SCENE IV.

JULIE, CLODIUS, PLOTINE, FELIX.

CLODIUS *à Félix.*

QUOI ! toujours m'éviter ?

FELIX.

Seigneur, c'est à Julie,
Que vous devez songer ...

CLODIUS.

Funeste tyrannie.
Madame, pardonnez, si mon empressement....
Qu'un bonheur imprévu cause d'étonnement.
Embarrassé, confus, rempli d'impatience;
J'ai peine, je l'avouë, à rompre le silence.
De divers mouvemens dans mon cœur confondus,
Rendent ma voix sans force & mes sens éperdus.
Que dis-je ? Un doux espoir vient dissiper ma crainte.
Je puis donc avec vous m'expliquer sans contrainte.

Eſt-il pour un mortel un ſort plus éclatant ?
Quel bonheur eſt ſemblable à celui qui m'attend ?
On me promet un bien où je n'oſois prétendre.
A peine j'ai parlé... Que de graces à rendre !
Par quels ſoins ? Par quels vœux, ſans ceſſe répétés ?
Clodius pourra-t-il mériter vos bontés ?
Mais, que fais-je ? Au moment que d'un doux hymenée,
Dans mon cœur ſatisfait je marque la journée.
J'ignore ſi Céſar en formant ces liens,
A pris ſoin d'accorder vos vœux avec les miens.
Ma préſence peut-être, & vous trouble, & vous gêne.
Madame, verriez-vous cet hymen avec peine ?

JULIE.

N'attendez pas de moi ces tranſports éclatans;
Que produiſent des feux allumés dès long-temps.
Libre juſqu'à ce jour, puiſqu'il faut vous le dire,
J'ai gardé ſur mon ame un ſouverain empire.
de la main de Céſar j'attendois un Epoux.
Je vois avec plaiſir ſon choix tomber ſur vous;
Et ſi pour obéir aux ordres de mon frere :
Il ne faut qu'approuver le choix qu'il vient de faire.

Je vous ſuivrai ſans peine aux pieds de nos Autels,
Où les Dieux entendrons nos ſermens mutuels.
Ne me point oppoſer aux deſirs de votre ame ;
Par mon conſentement répondre à votre flâme.
Eſtimer vos vertus & vous donner ma foi ;
N'eſt-ce point ſatisfaire à ce que je vous doi.
Après cela, Seigneur, ſouffrez que je vous laiſſe.

SCENE V.

CLODIUS, FELIX.

CLODIUS.

JE l'abuſe ; & mes ſoins ſurprennent ſa tendreſſe.
Lorſque pour Pompéia, je ſoupire en ſecret.
Tandis que je la viens épouſer à regret ;
Et que le cœur atteint de mortelles bleſſures.
Pour elle mes ſermens ne ſont que des parjures.

FELIX.

Hé ! que prétendez-vous, Seigneur, en l'épouſant ?
Serez-vous plus heureux en vous tiranniſant ?
Quel ſort eſt plus affreux que d'avoir une épouſe,
Qu'on voit avec dépit, & qui toujours jalouſe,

Vous fera malgré vous partager ses ennuis?

CLODIUS.

Qu'eſt-il de plus affreux que l'état où je ſuis?
Je ne vois plus pour moi de malheurs redoutables;
Et tous les changemens me ſeront favorables.

FELIX.

Seigneur, détrompez-vous, je connois vos douleurs.
Vous pouvez être en butte à de plus grands malheurs.
Craignez encor du ſort quelque retour funeſte.

CLODIUS.

Après ce qu'il a fait, je brave tout le reſte.
Pour tromper mon eſpoir, pour briſer mon orgueil,
Avec quel ſoin les Dieux choiſiſſent un écueil?
J'aime, je ſens des feux dont l'ardeur me dévore;
Un rival à mes yeux obtient ce que j'adore.
Quel rival? Un rival que je hais ſans retour,
Funeſte à ma grandeur, funeſte à mon amour.
Car enfin, Céſar ſeul m'a fait ſentir dans Rome,
Qu'avec tout mon orgueil, j'y devois craindre un homme.

Dès nos plus jeunes ans mes yeux virent en lui,
Ces talens, ces vertus qui brillent aujourd'hui.
Egaux en dignités, en fortune, en naissance ;
Nos esprits s'offensoient de cette ressemblance ;
Et jaloux en secret, chacun de son côté,
Cherchoit à se tirer de cette égalité.
César par ses exploits depuis quelques années,
Semble plus haut que moi porter ses destinées.
Son sort a plus d'éclat : cependant tous les jours,
Il vient dans le Sénat implorer mon secours ;
Et lorsqu'il en reçoit le plus foible avantage,
Il le doit à ses faits bien moins qu'à mon suffrage.
Félix, le croira-t-on ? J'ai vu sans désespoir,
Affoiblir mon crédit, chancéler mon pouvoir.
Aimé de Pompéia, contant de ma victoire ;
César, mon tendre cœur, te pardonnoit ta gloire ;
Mais Dieux ! L'Amour a mis ce que j'aime en tes bras.
C'est un crime, Félix, qu'on ne pardonne pas ;
Et donc jusqu'à la mort, que mes maux précipitent ;
Je sens que ma douleur, & ma haine s'irritent.

FELIX.

Vous le haissez donc ? Et cependant, Seigneur ;
Vous vous liés à lui par l'hymen de sa sœur.
A louer ses exploits, votre bouche animée,
Suit toujours, & prévient souvent la Renommée.

Prend-t-on pour un ami des soins plus généreux ?

CLODIUS.

Félix, sans nous aimer, nous nous servons tous deux.
Telle est de nos pareils l'ordinaire maxime.
Le cœur sent rarement ce que la bouche exprime.
Par le seul intérêt unis, ou séparés.
Les droits de l'amitié, des Grands sont ignorés.
Je m'alie à César sans consulter ma haine,
Pour confondre l'envie & la fierté Romaine ;
Pour réunir en nous toute l'autorité,
Et monter à la place où Pompée est monté.
L'espoir de voir plier Rome sous ma puissance,
Me faisoit de César rechercher l'alliance :
Mais les maux que je souffre, & l'amour que je sens,
M'en inspirent encor des motifs plus pressans.
En vain, je veux calmer une flâme indocile.
Clodius n'est point fait pour être Amant tranquille.
Tu me connois : conçois quel est mon désespoir.
L'injuste Pompéia refuse de me voir.
Ses yeux de notre ardeur autrefois interpretes.
Ses yeux qui m'ont causé tant de douceurs secretes :
En tout temps, en tous lieux, constans à m'éviter,
Sur un Amant trahi craignent de s'arrêter.

Que sçais-je ? En me voyant près d'épouser Julie,
Peut-être a-t-elle cru ma tendresse affoiblie.
Ah ! que cette pensée est mortelle à mon cœur !
Dans le temps qu'il s'immole à son premier
Vainqueur.
Il faut la détromper & lui faire comprendre....

FELIX.

Voudra-t-elle, Seigneur, vous voir & vous entendre ?

CLODIUS.

Beau-frere de César, Félix, je la verrai,
Et peut-être qu'un jour je me justifierai.
Languissant, désolé, je déteste la vie.
Terminons les momens dont elle est poursuivie.
Projets, plaisirs, espoir, tout est fini pour moi.
Cet indomptable Amour qui me tient sous sa loi,
Apprivoise mon ame & la rend généreuse.
Oui, je suis satisfait, si vous êtes heureuse,
Pompéia ; par mes soins, par mes tendres secours,
Vous verrez vos honneurs s'accroître tous les
jours.
Utile à sa grandeur mon amitié fidelle,
En servant son Epoux travaillera pour elle.
De mon zele pour lui ses yeux seront témoins.
A ce funeste prix, je la verrai du moins.

Je borne ma fortune au ſeul bien de ſa vuë.
Voilà dans mon hymen la fin que j'ai prévuë.
Hélas! c'en eſt aſſez pour un infortuné,
Qu'à d'éternels ennuis le Ciel a condamné.
Achevons cet hymen ; par ce triſte remede,
Donnons quelque relâche au mal qui me poſſede.

FELIX.

Mais, Seigneur, ſongez-vous à quelle extrémi-
té ?

CLODIUS.

Du parti que je prends je vois l'indignité.
Je me trahis ; j'offenſe & Céſar, & Julie.
Pompéia me contraint à cette perfidie.
J'ai formé ce projet, & veux l'exécuter.
Barbare ! vos rigueurs loin de me rebuter,
Irritent une ardeur malheureuſe & conſtante.
Pour la voir il n'eſt rien que mon amour ne
tente.
Je vais donc à l'autel ; & viens avec tranſport
Chercher dans ſes regards ou la vie, ou la mort.
Trop heureux, ſi je puis, banniſſant la con-
trainte,
A cet aimable objet faire entendre ma plainte ;
Et ſi l'attendriſſant par mes derniers adieux,
J'expire à ſes genoux, ou du moins à ſes yeux.

FELIX.

Seigneur, souffrez encor....

CLODIUS.

Non, il n'est pas possible.
Furieux, entraîné par un poids invincible.
Ma raison, tes conseils ne sçauroient m'éclairer.
Tu le vois; tout conspire à me désespérer.
Je ne puis supporter la douleur qui m'accable;
Et jamais Clodius ne fut si redoutable.
Viens, Félix. Je n'ai plus de mesure à garder.
En l'état où je suis, je dois tout hazarder.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIE, PLOTINE.

JULIE *en entrant.*

CLODIUS dévoré d'une ardeur insensée,
Adore Pompéia des mêmes traits blessée.
Non, je ne croirai point ce discours imposteur.
Je connois Pompéia, je réponds de son cœur.
J'admire également ses vertus & ses charmes.
Elle voit mon hymen sans trouble & sans allarmes.
A nos yeux elle-même en presse le moment.

PLOTINE.

Madame, pardonnez; on se trompe aisément...
Cependant ce secret dont j'ai dû vous instruire,
Peut vous faire songer.

JULIE.

JULIE.

Que viens-tu me dire ?
Graces à mon orgueil, libre jusqu'à ce jour,
J'ai vêcu sans desirs, & j'ai bravé l'Amour.
Je n'ai jamais connu ses fureurs, ses tendresses,
Ses craintes, ses plaisirs, ou plutôt ses foiblesses;
Et sans plaindre les cœurs gémissans sous sa loi;
J'ose le défier de passer jusqu'à moi.
Mon ame inébranlable en craint peu la surprise.
Clodius & César forment une entreprise.
J'en suis le nœud, Plotine, & leurs efforts sont
vains;
Si pour les couronner je ne prête mes mains.
L'hymen de Clodius assure leur victoire.
D'un projet si brillant, je partage la gloire.
Ce n'est point pour l'amour que mon cœur fut
formé.
Il fut d'un plus beau feu de tout temps enflâmé.
C'est à l'ambition que ce cœur sacrifie;
Et je veux quelque jour que l'Univers publie.
Que César devoit moins l'Empire à sa valeur,
Qu'aux nobles sentimens qu'il trouva dans sa
sœur.

PLOTINE.

Ainsi, vous souffrirez sans trouble, & sans mur-
mure.

JULIE.

Je sçaurai prévenir, ou venger cette injure.
Respectables devoirs, qu'êtes-vous devenus ?
Je vous cherche dans Rome, & ne vous trouve plus.
Temps heureux ! en naissant on dévouoit sa vie,
L'Epouse à son Epoux, l'Epoux à sa Patrie.
Tandis qu'aux champs de Mars, l'un cueilloit des lauriers,
L'autre dans sa maison élevoit des Guerriers.
Nous faisions gloire alors de notre obéissance:
Notre honneur consistoit dans notre dépendance.
Le luxe ni l'orgueil, n'avoient pas infecté,
De nos cœurs innocens, l'aimable pureté.
Contentes des beautés qu'on doit à la Nature ;
Modestes, nos vertus faisoient notre parure.
De l'austere pudeur, le joug est méprisé ;
Et nos femmes prenant un chemin opposé.
Au crime triomphant des vertus étouffées.
Dans leurs cœurs corrompus élevent des trophées.

PLOTINE.

J'oserois soupçonner qu'un mouvement jaloux ;
Contre les mœurs de Rome allume ce courroux.

JULIE.

Que tu me connois mal? Moi, je ferois jalouse!
Je vais t'ouvrir mon cœur. Si Clodius m'épouse,
Qu'importe que l'Amour le range sous ma loi,
J'aurai part à sa gloire, & c'est assez pour moi.

PLOTINE.

Mais, si pour Pompéia.

JULIE.

Quelle terrible image?
Plotine avec horreur mon esprit l'envisage.
Par de coupables feux notre honneur outragé,
Quoiqu'il en pût couter seroit bientôt vengé.
Cependant je ne puis la croire criminelle.
Sa vertu la défend & me parle pour elle.
Sur de légers soupçons, pourquoi la condamner?
Pour convaincre un perfide, on doit l'examiner.
Il faut, Plotine, il faut, éclaircir ce mystere.
Mettre à couvert ma gloire, & celle de mon frere.
Pénétrer de leurs cœurs les sentimens secrets;
Les perdre, & les punir des crimes qu'ils ont faits.
Je la vois Mon courroux a peine à se contraindre.
Et je vais lui montrer tout ce qu'elle doit craindre.

SCENE II.

POMPEIA, JULIE, PHILLA; PLOTINE.

POMPEIA.

ALLONS, Madame, allons. La nuit dans ce Palais
Fera bientôt régner les ombres & la paix.
On n'attend plus que nous. Ces femmes empressées,
De nos retardemens pourroient être offensées.
Partagés les honneurs qu'on me fait aujourd'hui,

JULIE.

Rendez grace à César, vous les tenez de lui.
Mon frere est grand Pontife, & cet auguste titre,
D'un mystere si saint, vous fait nommer l'arbitre.
Mais parmi tant d'honneur, Madame, sentez-vous?
Tout ce que vous devez à ce fameux Epoux.
Votre cœur pénétré d'estime & de tendresse,
Tandis qu'il est absent, y pense-t-il sans cesse?
Est-il toujours brûlé de l'ardeur de le voir?
Il le doit maintenant par un double devoir,

Si votre main n'eſt pure, & votre cœur fidelle,
N'allez pas préſenter l'encens à l'immortelle.
Je vous laiſſe en ſecret examiner ces loix.
Soutenez dignement la gloire d'un tel choix.
Tremblez; & ſi votre ame, ou ſe trouble, ou s'égare,
Gardez-vous d'approcher de l'Autel qu'on prépare.

SCENE III.

POMPEIA, PHILLA.

POMPEIA.

QUE veut-elle me dire ? Et quel eſt ſon deſſein ?
Ses yeux auroient-ils lû ce ſecret dans mon ſein ?
Tu m'accables des traits de ta fureur jalouſe,
Cruelle ! Clodius m'abandonne & t'épouſe.
Abuſons ſon eſprit de ſoupçons occupé.
Je le puis : mais le Ciel peut-il être trompé.
Hélas ! que ſes conſeils ſont de ſanglans reproches,
De ce terrible Autel évitons les approches.
Cachons-nous. Vous Romains, cherchez un autre cœur,
Le mien eſt occupé d'un indigne vainqueur.

N'en pouvant triompher, je me rendrai justice ;
Et n'ose me charger du soin du sacrifice.

PHILLA.

Venez, venez sans crainte approcher de l'Autel.
Hé ! pourquoi votre cœur seroit-il criminel ?
Ne s'oppose-t-il plus à ce penchant funeste ?

POMPEIA.

Sans cesse il en gémit : toujours il le déteste.
Jamais contre soi-même on n'a tant combattu.

PHILLA.

Que peut tenter de plus la sublime vertu ?
Cet effort est plus beau que la pure innocence.
Marchez donc à l'Autel pleine de confiance.
Allons.

POMPEIA.

Sur votre foi, je vais m'y présenter.
Mais que vois-je ?



SCENE IV.

POMPEIA, CLODIUS, PHILLA,
FELIX.

CLODIUS *à Félix.*

ELLE fort. Il l'a faut arrêter.
Ménageons cet inſtant, Félix. Enfin, Madame;
Connoiſſez mes projets & les ſoins de mon ame.
Apprenez que mon cœur....

POMPEIA.

Je ne veux rien ſçavoir.

CLODIUS.

Quoi? lorſque pénétré d'un mortel déſeſpoir,
Je viens vous déclarer.....

POMPEIA.

Votre deſſein m'offenſe;
Et je n'attends de vous qu'un éternel ſilence.
Ne perdez point le temps en diſcours ſuperflus;
Allez trouver Julie, & ne me parlez plus.

SCENE V.

CLODIUS, FELIX.

CLODIUS.

ELLE fuit l'inhumaine, & je fuis immobile.
Elle fuit: mais en vain, fa fuite eft inutile:
A fes yeux irrités je veux encor m'offrir.
Je l'inftruirai des maux qu'elle me fait fouffrir.
Avant que je fuccombe à ma douleur mortelle,
Elle apprendra du moins que j'expire pour elle.

FELIX.

M'en croirez-vous, Seigneur; fuyez-la fans retour?

CLODIUS.

En me parlant ainfi connois-tu mon amour?
Connois-tu fon pouvoir? Songe qu'il eft extrême;
Qu'il a fur ma raifon un empire fuprême,
Et qu'il s'aigrit encor par la difficulté.
Je veux de Pompéia vaincre la cruauté.
Quelque foit fon courroux, Félix, je le défie.
Elle plaindra mon fort fi je me juftifie.

A la

A la sœur de César elle me croit soumis.
J'entrevois ses soupçons dans ses yeux ennemis;
Tandis que cette erreur la séduit & m'accuse,
A la moindre pitié son ame se refuse.
Sans peine à son devoir je la vois obéir.
Que dis-je ? Sans effort elle croit me haïr.
Froideur, raison, vertu, contre moi tout s'assemble :
Et le dépit plus fort que tous les trois ensemble.

FELIX.

Vains desirs, vains projets, espoir encor plus vains.
Quel moyen de la voir ?

CLODIUS.

J'en découvre un certain;
Qu'à propos dans ces lieux le destin me l'apprête.
Dans cet appartement on célebre la fête;
Qu'à la bonne Déesse on offre tous les ans;
Et Pompéia pour Rome y présente l'encens.
Je puis dans ce Palais m'enfermant avec elle;
Lui parler, la tirer de son erreur cruelle.
Il faut tout hazarder pour calmer son courroux;
Je ne balance plus.

FELIX.

Ah ! que proposez-vous !

De ce myſtere ſaint bravant le privilege;
Irez-vous y mêler l'horreur d'un ſacrilege ?
Je frémis du deſtin que vous oſez former.

CLODIUS.

Dans l'état où je ſuis rien ne peut m'allarmer.

FELIX.

Ignorez-vous l'abîme où l'amour vous entraîne?
Si vous êtes ſurpris votre perte eſt certaine.
Le Peuple & le Sénat d'une commune voix,
Voudront qu'on vous immole à la rigueur des loix.
De la Religion la ſuprême puiſſance;
De Rome contre vous armera la vengeance.
Seigneur, au nom des Dieux, ne précipitez rien;
Vous jouirez en paix d'un ſi cher entretien.
Dans dix jours au plus tard vous épouſez Julie;
Et vous pourrez alors....

CLODIUS.

Il y va de ma vie.
Le deſſein en eſt pris : je ne puis t'écouter.
Je ſens des mouvemens que je ne puis dompter;
L'heureuſe occaſion que le ſort me préſente,
Ne m'échapera pas. Mon ame impatiente...

FELIX.

Hé! comment penſez-vous demeurer en ces lieux?
D'un ſexe défiant tromperez-vous les yeux?
Songez-y? Ce projet vous ſeroit inutile.

CLODIUS.

Plus il eſt incroyable, & plus il eſt facile.
La nuit me favoriſe & ſans être connus,
Juſques dans ce ſalon nous ſommes parvenus.
Qui pourroit m'arrêter? Au myſtere attentives,
Ce Palais n'eſt rempli que de femmes craintives.
Enfin, quelque danger que j'y doive courir,
Je l'ai juré; je veux le tenter ou périr.
Je veux voir Pompéia, la forcer de m'entendre.
Le Sénat & les Loix ont beau me le défendre;
J'abandonne ma tête à l'horreur de leurs coups.

FELIX.

Mais redoutez le Ciel irrité contre vous.
En entrant dans ces lieux, je n'ai pû voir ſans crainte,
Le pompeux appareil d'une fête ſi ſainte.
Seigneur, de cet Autel, les hommes écartés,
Sans crime ne ſçauroient voir ces ſolemnités,

CLODIUS.

De ma témérité, penses-tu qu'il s'offense ?
Le Ciel connoît mon cœur, & voit mon innocence.
Déesse, ce n'est point pour braver tes Autels,
Pour faire triompher des desirs criminels :
Qu'aujourd'hui Clodius assiste à cette fête.
Un soin plus affligeant dans ce Palais m'arrête.
M'excuser & me plaindre est tout ce que je veux.
Pardonne au désespoir d'un Amant malheureux.
Ne perdons point de temps ; déjà la nuit s'avance.
Laisse-moi seul ici. Va sors en diligence.

FELIX.

Seigneur, vous vous perdez... ?

CLODIUS.

Ne me replique pas;
Tu parlerois en vain. Précipite tes pas.



SCENE VI.

CLODIUS *seul.*

MAIS, hélas ! Quel transport ? Quel mouvement m'agite ?
Mes yeux s'ouvrent enfin, & ma fureur me quitte.
Que fais-je ? Dans quels lieux mon amour m'a conduit ?
Téméraire projet ! Triste & fatale nuit !
Foible raison ; je vois quelle est ton impuissance :
Lorsqu'il n'en est plus temps, je vois mon imprudence.
Le danger que je cours ne sçauroit m'ébranler.
Pompéia, c'est pour vous que j'apprends à trembler.
Si je suis découvert, vous serez soupçonnée.
Que ma tête à tomber soit plutôt condamnée.
Votre péril tout seul... Quels terribles combats ?
Tout un sexe en secret jaloux de ses appas,
Et mourant de dépit de la trouver trop belle,
Sans rien examiner, la croira criminelle ;
Et d'un prétexte faux prenant l'occasion,
Animera le peuple à sa punition.
Julie. Ah ! ce nom seul redouble mes allarmes !
Qu'elle se vengeroit du mépris de ses charmes.

Protégés Pompéia ; Dieux ! sauvez tant d'attraits.
A ce prix ; je consens de ne la voir jamais.
Quel effroi me saisit ? Quelle horreur m'épouvante ?
Jusqu'aux moindres objets que ce lieu me présente.
Tout aide à m'étonner : ces jours si révérés ;
Cet auguste silence , & ces flambeaux sacrés.
Je frémis du succès qu'aura mon entreprise.
J'entends du bruit. On vient. Evitons la surprise.
Je puis encor sortir. Appliquons tous nos soins
A tromper, s'il se peut, les regards des témoins.

SCENE VII.

POMPEIA, CLODIUS *caché.*

POMPEIA.

NE serai-je jamais dans un état tranquille ?
Contre un charme ennemi , n'est-il point quelque asyle ?
Faut-il le détester, & pourtant le nourrir ?
Déesse par pitié , daigne me secourir.
Donne un heureux succès aux vœux que je t'adresse.
Il y va de ta gloire à vaincre ma foiblesse.

Elle m'a fait rougir au pied de ton autel ;
Et craignant d'allumer ton courroux immortel.
Du trouble de mon cœur en ſecret indignée ;
De tes myſteres ſaints, je me ſuis éloignée.
Je m'agite ; & par-tout mon déſeſpoir me ſuit.
Je cherche le repos, & le repos me fuit.
Perfide Clodius ! Seul Tiran de ma vie !
Hélas ! rends-moi la paix, c'eſt toi qui l'as bannie.
Que te ſervent mes pleurs répandus tous les jours.
Ah ! puiſſes-tu du moins les ignorer toujours !
Et que j'expire avant que de faire connoître,
Les indignes tranſports que je ſens pour un Traitre.

CLODIUS *à part.*

Qu'entends-je ? Elle m'accuſe ? Ah ! c'eſt trop balancer :
Montrons-nous, tout mon ſang eſt prêt à ſe glacer.

POMPEIA.

Retournons à l'Autel où mon devoir m'appelle;

CLODIUS.

Raſſurons-nous, parlons ; courons au-devant d'elle,

Madame.]

POMPEIA.

Quelle voix me frappe & confond ?

CLODIUS.

Ma présence vous jette en un trouble profond.
Je n'en suis pas surpris. Et je crois ...

POMPEIA.

Quelle vuë ?
Je me sens pénétrer d'une horreur imprévuë,
La force & la raison me quittent à la fois.

CLODIUS.

Du Ciel & du Sénat, je viole les Loix.
Je l'ai prévu. J'affronte une mort inhumaine.
Jugez quel intérêt dans ce péril m'entraîne ?
Quel pouvoir souverain me conduit en ces lieux ?
Puisqu'il me fait braver les hommes & les Dieux.

POMPEIA.

Je n'en puis revenir. Quelle fureur? Quel crime?

CLODIUS.

L'amour désespéré m'a conduit dans l'abîme,

De grace, écoutez-moi. Je ne demande rien,
Que l'unique faveur d'un moment d'entretien.
Ne me répondez point : mais souffrez que j'expose,
Madame, de mes maux l'étenduë & la cause.
Je suis brûlé d'un feu par vos yeux allumé.
Je le sens redoubler quand l'espoir m'est fermé.
Avec un soin cruel, vous fuyez ma présence.
De César pour vous voir, je brigue l'alliance.
Je l'obtiens. Je me donne à sa sœur malgré moi.
Qu'a produit cet effort? Vous soupçonnez ma foi.
Vous suivez les conseils d'un aveugle caprice.
Aux regles du devoir, vous joignez l'injustice.
J'exige un entretien pour vous désabuser,
Vous êtes obstinée à me le refuser.
Le désespoir alors me fait tout entreprendre.
Je vous vois. Je ne sçais si vous daignez m'entendre.
Voilà dans quel état je me trouve réduit.
Hâtez l'instant fatal de la mort qui me fuit.
Votre austere vertu contre moi déclarée,
Doit se joindre aux Romains qui l'ont déjà jurée.
Je l'attends sans regret ; si par tant de malheurs,
Je puis en expirant, vous couter quelques pleurs.
Dans ces derniers momens rien ne doit vous contraindre.
Le plus sacré devoir vous permet de me plaindre,
Madame ; & c'est trop loin pousser la cruauté,
Que de voir mon trépas avec tranquillité.

POMPEIA.

Ma raiſon & mes ſens reprennent leur uſage.
Ne prendras-tu jamais conſeil que de ta rage ?
Juſques dans ce Palais ſe montrer devant moi.
Détournez, Dieux puiſſans ! les maux que je pré-
voi !
Et vengez vos Autels d'un mortel téméraire.
La foudre de ſon crime eſt le juſte ſalaire.
Mais, que fais-je ? Les cris dont je frappe les
Cieux,
Avant que d'y monter doivent remplir ces
lieux.
On viendra me trouver, ſi je ſuis entenduë.
(*Elle apperçoit Julie.*)
Retire-toi, te dis-je ? Hélas ! je ſuis perduë !
C'en eſt fait. Je ne prends que des ſoins ſuper-
flus ;
Et je vois le témoin que je craignois le plus.



SCENE VIII.

POMPEIA, JULIE, CLODIUS.

CLODIUS.

CIEL ! défends l'innocence, & montre la
justice.

JULIE.

Madame, qui vous fait quiter le sacrifice ?
Pourquoi ? Mais quel objet ? En croirai-je mes
yeux ?
Un profane Mortel vous retient dans ces lieux;
D'un sacrilege amour la coupable insolence,
Va du Ciel contre nous exciter la vengeance.
Perfide ! aucun respect n'a pu vous retenir ?
Tremblez ! Rome & les Dieux s'arment pour
vous punir.
Qu'à l'instant du Palais, les portes soient fer-
mées.
Et vous d'un saint courroux par ma voix ani-
mées.
Mes compagnes, venez....

POMPEIA.

Sauve-toi, malheureux.

CLODIUS.

Moi, je vous laisserai dans le temps . . .

POMPEIA.

Je le veux.

CLODIUS.

Non.

POMPEIA.

Obéis? On crains de mériter ma haine?
Fuis. La porte du Tibre est la route certaine.



SCENE IX.

POMPEIA, JULIE.

JULIE.

QU'ON l'arrête ? Il m'échappe ; & je le vois partir.
Du chemin le plus sûr vous l'osez avertir.
Et pour précipiter sa fuite qu'il differe ;
Votre bouche & vos yeux sont armés de colere ;
Clodius, dont tantôt vous me vantiez la foi,
Vous aimoit. Ce reproche est indigne de moi.
Non. Je ne puis douter de votre intelligence ;
Quand je vois vos frayeurs & son obéissance.
Madame, après ce crime inconnu parmi nous ;
Quel parti dois-je prendre entre mon frere & vous ?
Qu'attendez-vous de moi ?

POMPEIA,

Que votre haine égale
Mon supplice à l'horreur que cause une rivale.
Madame, à vos soupçons vous pouvez m'immoler.
Contente de mon cœur, je ne dois point trembler.

SCENE X.

JULIE *seule.*

TU n'en dois point douter. Je te rendrai justice.
De la fausse vertu, je connois l'artifice ;
Et sans que je m'abaisse à des soupçons jaloux ;
Je vois en toi l'objet de mon juste courroux.
L'intérêt de César, celui de la Patrie ;
La gloire de mon nom par tes crimes flétrie.
Tous les droits les plus saints que tu viens de trahir,
Imposent à mon cœur la loi de te hair.
Je la suis. Et sachant le sort que tu dois craindre ;
Je n'en suis point touchée ; & je ne puis te plaindre.
Me préserve le Ciel, de jamais épargner . . . .



SCENE XI.

JULIE, ALBIN.

ALBIN.

LA triſteſſe & l'horreur dans Rome vont régner.
Ces femmes qu'en ces lieux on avoit aſſemblées,
Courent de toutes parts confuſes & troublées;
Et ſemblent par leurs cris juſqu'aux Cieux élevés;
Sentir déjà les maux qui nous ſont réſervés.
Les Dieux ſont irrités, & nos Citoyens tremblent.
Les plus ſéditieux en tumulte s'aſſemblent.
Le Peuple & le Sénat n'ont ici qu'une voix,
Pour livrer à la mort deux traitres à la fois.
Deux perfides Amans dont la flâme funeſte,
Lance ſur nous les traits de la haine céleſte,
On cherche Clodius, & ſa fuite, & la nuit
Ne ſçauroient le cacher au peuple qui le ſuit:
Mais vous de Pompéia ſeule dépoſitaire,
Madame, quel deſtin lui prétendez-vous faire?
Allez-vous la livrer au Conſul, au Tribun?
Et voir couler ſon ſang pour le ſalut commun;

JULIE.

Eſt-ce à moi de preſcrire une telle vengeance ?
Que ſon ſort ſoit réglé par Céſar qu'elle offenſe.
Seul il doit prononcer : il ne part que demain,
Et ſon armée eſt prête à marcher vers le Rhin.
Allez. Ses pavillons ſont tendus à nos Portes.
Il aſſemble, il inſtruit nos vaillantes cohortes.
Lié par ſon ferment ſans des ordres nouveaux,
Il ne quittera plus ſon Camp, ni ſes Drapeaux;
Portez-lui de ma part cette triſte nouvelle,
Et par un prompt retour montrez-lui votre zele:
C'eſt par les ordres ſeuls qu'un frere aura dictés,
Que je veux me conduire en ces extrémités.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POMPEIA, PHILLA.

PHILLA.

MADAME, au nom des Dieux ...

POMPEIA.

Votre soin m'importune ;
Philla, vous connoissez toute mon infortune.
Vous voyez que les Dieux, les hommes & le sort,
Me poursuivent sans cesse avec le même effort.
Quand le Ciel qui devoit s'armer pour ma défense,
Sous l'ombre des forfaits cache mon innocence:
Ce Ciel qui seul témoin... Ne suivez plus mes pas,
Si vous ne me montrez le chemin du trépas.

PHILLA.

Vos malheurs ſont ſi grands, que je n'oſe les
croire.
J'en rappelle en tremblant la déplorable hiſtoire.
Chaque trait m'en étonne, & préſente à mes
yeux
Un exemple effrayant de la haine des Dieux.
La mere de Céſar, Rome entiere, Julie,
Flétriſſent votre honneur, ménaçent votre vie.
Que dira votre Epoux? qui tant de fois vain-
queur,
Devoit ſeul pour toujours poſſéder votre cœur.
A quel excès Céſar portera ſa colere?

POMPEIA.

J'en prévois le courroux: mais que dira mon
pere?
De tous les ennemis que je crains aujourd'hui,
Philla, je n'en vois point de ſi cruel que lui.
Comment à ſon aſpect oſerai-je paroître?
Voudra-t-il pour ſa fille encor me reconnoître?
Quelle entrevuë, hélas! Et quels triſtes diſcours?
Ce n'eſt plus que de vous que j'attends du ſe-
cours.
Songez....

PHILLA.

N'en doutez point. Je tiendrai ma promeſſe.
Votre pere paroît, Madame; & je vous laiſſe.

SCENE II.

RUFUS, POMPEIA.

RUFUS.

Quel tumulte inſolent? Quelle audace? Quels cris?
Ma fille, au nom des Dieux, raſſure mes eſprits.
Ai-je bien entendu? Rome en fureur publie,
Que tu viens de flétrir la gloire de ta vie;
Qu'oubliant en ce jour tout ce que tu te dois.
Qu'au mépris d'un Epoux, & d'un pere, & des Loix.
Seule avec Clodius, que ton cœur favoriſe,
Par Julie en ce lieu, tu viens d'être ſurpriſe.
Vous ne répondez point. Ah! pere infortuné!
Ton déſordre, tes pleurs, ce ſilence obſtiné.
Les ſecretes terreurs dont mon ame eſt atteinte,
Confirment à la fois, & ta honte & ma crainte.
Opprobre de mon ſang, fuis mon juſte courroux.

POMPEIA.

Votre fille eſt toujours, Seigneur, digne de vous ;
Et digne du Héros à qui l'hymen l'engage.
Elle vous voit, vous parle, en faut-il davantage.

RUFUS.

Ainſi, par un faux bruit, notre honneur offenſé...
Courons ; & confondons un diſcours inſenſé.
Le peuple me faiſoit un rapport peu ſincere ;
Et jamais Clodius....

POMPEIA.

Apprenez ce myſtere.
Il eſt vrai, Clodius, malgré moi m'a donné
Un amour que mon cœur a toujours condamné :
Que ce feu malheureux cauſe de tant d'allarmes,
M'a couté de ſoupirs, m'a fait verſer de larmes ;
Je pourrois vous céler ce ſecret odieux,
Qui caché dans mon ſein, n'eſt connu que des Dieux.
Mais, Seigneur, je vous fais l'aveu de ma foibleſſe.
Vous croirez cependant que jamais ma tendreſſe
Ne m'a fait oublier les loix de mon devoir ;
En aimant Clodius, j'ai ceſſé de le voir.

A l'hymen de César vous m'avez destinée,
Quand vers un autre objet mon ame étoit tournée.

RUFUS.

Que ne le disiez-vous?

POMPEIA.

Je le voulus cent fois;
Et la crainte toujours vint étouffer ma voix.
De vos ordres pressans l'autorité suprême.
La honte d'une fille à déclarer qu'elle aime.
Mon orgueil, ces leçons de devoir & d'honneur,
Qu'au sortir du berceau l'on grava dans mon cœur.
La gloire d'obéir même sans résistance;
Tout m'imposa, Seigneur, un pénible silence.

RUFUS.

Ah! qu'est-ce que j'apprends? Mais ce charme indompté,
Enchaînant ta raison avec ta liberté;
Sans craindre le courroux d'un Epoux & d'un pere,
A donc pû....

POMPEIA.

Je n'ai fait que ce que j'ai dû faire.

Je pardonne aux Romains leurs injuſtes ſoupçons.
Pour les fortifier, Julie a ſes raiſons.
Ils ne m'outragent point en me croyant coupable.
Mais vous de tels forfaits me croyez-vous capable?
Quoi! Seigneur, votre cœur ne parle pas pour moi?
N'êtes-voús pas contre eux le garant de ma foi?

RUFUS.

Que leur dirai-je? hélas!

POMPEIA.

Hé! puis-je vous l'apprendre?
Si la nature manque à vous le faire entendre.
Vous le ſçavez, Seigneur; & malgré mon amour,
Mon honneur n'a ſouffert d'atteinte qu'en ce jour.
Daignez en ce moment jetter ſur moi la vuë;
Vous verrez ſur mon front mon ame toute nuë:
Et ſi vous m'écoutez, la ſimple vérité,
Suffit pour attendrir votre cœur irrité:
Seigneur, de Clodius je ne ſuis point complice:
Il a ſans mon aveu troublé le ſacrifice.
A ſon impie aſpect, j'ai tremblé, j'ai frémi.
Il m'a cauſé l'horreur qu'inſpire un ennemi.

De tous les Dieux vengeurs implorant l'aſſiſtance ;
J'attendois que ſa mort ſignalât leur puiſſance,
Dans le temps que Julie a paru devant nous.
Surpriſe, elle a ſuivi les mouvemens jaloux.
Par ſon ordre on alloit punir ce téméraire.
Seigneur, dans ce moment, je ne veux point le taire.
Un reſte de pitié malgré moi le plus fort,
Me l'a fait dérober à ce funeſte ſort.
Je l'ai preſſé de fuir ; j'ai ménagé ſa fuite.
Voilà mes attentats : vous en voyez la ſuite.
Je ne vous trompe point. Quel en feroit le fruit ?
Tromperai-je avec vous, Rome qui me pourſuit ?
Déſarmerai-je un peuple ardent à ma ruine ?
Qui me punit des maux que le Ciel lui deſtine.
Je n'en ferai pas moins l'objet de ſon courroux,
Quand vous prendrez pour moi des ſentimens plus doux.
Ecoutez donc, Seigneur, la voix de la Nature ;
Elle démêlera cette étrange avanture.
Croyez que votre ſang & celui de Silla,
Ne ſçauroit dans mon cœur ſe trahir juſques-là.
Rendez-moi le ſeul bien que le deſtin me laiſſe.
Heureuſe ſi je meurs avec votre tendreſſe.

RUFUS.

Oui ; je cede, ma fille, & te rends mon amour.
Je n'impute qu'au ſort le malheur de ce jour.

Défabufé, content; quel bonheur pour ton pere?
Dieux! de qui je la tiens, cette fille fi chere!
Soyez fes défenfeurs contre tant d'ennemis;
C'eft à vous déformais que fes jours font commis:
Dévoilez l'impofture, & confondez l'envie.
Que fi votre courroux veut trancher une vie;
Contentez-vous du fang d'un pere infortuné;
Et revoquez l'arrêt que vous avez donné.
A Dieu. Je cours, ma fille, embraffer ta défenfe.

SCENE III.

POMPEIA *feule.*

Que cet heureux retour flatte mon efpérance!
L'innocence à la fin retrouve un protecteur,
Qui confondra la voix d'un peuple accufateur.
Qui peut à mon Epoux expliquer ma difgrace;
Et de mes ennemis humilier l'audace.
Peut-être.... Mais quel bruit arrivé jufqu'à moi?
Où fuir.... Quoi! Clodius? Eft-ce lui que je voi?



SCENE

SCENE IV.

POMPEIA, CLODIUS, FELIX.

CLODIUS.

MADAME, pardonnez à ma terreur mortelle.
Ne craignez rien ; l'amour n'anime plus mon zele.
Un ſoin plus généreux m'arme & me fait agir.
Vous pouvez accepter mes ſecours ſans rougir.
Sortez de ce Palais, que Julie outragée,
Ne vouloit vous ouvrir qu'après s'être vengée.
Je viens vous délivrer de ſes barbares mains.
Hâtez-vous ? Prévenons les malheurs que je crains.
Cherchez auprès d'un pere un glorieux azile.
Qu'une fois Clodius puiſſe vous être utile.

POMPEIA.

Dieux !

CLODIUS.

Ne balancez plus ; honteux de me cacher,
A vos perſécuteurs je veux vous arracher.

Rufus n'ose montrer qu'une pitié frivole.
Les Romains mutinés autour du Capitole,
L'étonnent ; à des pleurs il borne son secours.
Pour moi qui ne sçais rien de si cher que vos jours.
Aveugle en mes périls, je ne vois que les vôtres ;
De si grands intérêts écartent tous les autres.
Avec quelques amis par Félix rassemblés,
J'ai couru, j'ai volé vers ces lieux désolés.
Tout un peuple m'attend armé contre ma vie ;
Que je la perde au moins pour vous avoir servie.
Allons.

POMPEIA.

Présomptueux, de quoi te charge-tu ?
Ne sçauras-tu jamais respecter ma vertu ?
Pourquoi prends-tu pour moi des soins illégitimes ?
Ton amour ne peut-il briller que par des crimes ?
Et par les loix du sort devins-tu mon Amant ?
Pour être de mes maux l'éternel instrument.

CLODIUS.

O Ciel !

POMPEIA.

Quelle fureur dans ce Palais t'attire ?
Quel espoir t'y conduit? Quel démon te l'inspire?

Tu veux que je te ſuive, & qu'en quittant ces lieux,
Je mérite les maux dont m'accablent les Dieux.
Non, ce n'eſt point aſſez que tes yeux téméraires,
De leur culte ſacré profanent les myſteres.
Si tes emportemens ne me font partager,
D'un horrible forfait la honte & le danger.
Hélas! de ma pitié, c'eſt la ſuite fatale.
Je l'ai ſauvé des mains d'une fiere Rivale.
J'ai conſervé ſa vie; & ce ſoin malheureux,
Me livre à la rigueur du ſort le plus affreux.
Tu me viens outrager ſans craindre ma colere.
Tu crois que tes tranſports ne ſçauroient me déplaire;
Et tu comptes pour rien mon honneur ſoupçonné,
Pourvu qu'à tes deſirs ſans crainte abandonné.
Tu ſois l'heureux objet des crimes qu'on m'impute.
Ah! que de tes pareils la fureur perſécute!
Triſte préſent des Cieux, qu'un Amant tel que toi,
Dont l'orgueil indiſcret fait la ſuprême loi!
Victime de ſes feux la vertu la plus pure;
Tôt ou tard eſt en proie aux traits de l'impoſture.

CLODIUS.

Quels reproches? Hélas! que je ſuis confondu!
A tout ce que j'entends me ſerois-je attendu?

Faut-il qu'en vous ſervant, je vous livre à l'envie,
Tandis que votre honneur m'eſt plus cher que ma vie ?
Pour vous voir, j'ai tenté des efforts criminels ;
Pour vous voir, j'ai bravé les Dieux & les Autels.
Vous me le reprochez. N'eſt-ce pas votre ouvrage ?
Aveuglé par l'amour, dévoré par ma rage,
Juſqu'aux plus noirs excès j'ai porté mes fureurs ;
Vos refus, vos mépris ont cauſé ces horreurs.

POMPEIA.

Que prétend ? ...

CLODIUS.

Par mes ſoins ma gloire confirmée.
Mes travaux, mes exploits, mon ſang, ma renommée.
Mon crédit au Sénat dont Céſar eſt jaloux.
L'amitié des Romains, j'ai tout perdu pour vous ;
La honte déſormais, la mort me ſont offertes.
Mais, Madame, du moins profitez de mes pertes ;
Acceptez le ſecours que je viens vous offrir.

POMPEIA.

Va, laiſſe un vain projet que je ne puis ſouffrir ;
A t'écouter encor, dois-je être condamnée ?
Je ſçaurai bien ſans toi régler ma deſtinée.

Sors, & ſonge à la tienne.

CLODIUS.

Oui, je vais y ſonger.
Vous êtes offenſée, & je dois vous venger.
Des plus affreux tranſports je ſens la violence.
Contre tant de malheurs, je manque de conſtance.
Mourons. C'eſt aux deſtins réſiſter trop longtemps.
Rome, vous, & les Dieux, vous ſerez tous contens.
Mais non. Ce n'eſt qu'à vous que je veux ſatisfaire :
Trop heureux une fois de ne vous pas déplaire.
Coupable envers le Ciel, criminel envers vous,
Je ne crains point ſa haine, & crains votre courroux.
Des myſteres ſacrés j'ai troublé l'innocence ;
La Déeſſe à ſon gré vengera ſon offenſe :
La vôtre eſt impunie, il l'a faut effacer.
Par les flots de mon ſang que ma main va verſer,
Recevez-le, Madame, & que ce ſacrifice
Prouve à tout l'Univers que je me rends juſtice.
(*Il ſe veut tuer.*)
C'en eſt fait.

FELIX.

Modérez ce tranſport furieux,
Seigneur.

POMPEIA.

Qui te permet d'enſanglanter ces lieux ?

CLODIUS.

Laiſſez-moi me punir. Quoi ! ma mort vous alarme ?
Vous refuſez mon ſang, & Félix me déſarme.
Madame, expliquez-vous, eſt-ce haine ou pitié ?
(*à Félix.*)
Toi, cruel ! Que prétend ta funeſte amitié ?
Parle ?

SCENE V.

MESSALA, POMPEIA, CLODIUS, FELIX, TULLUS.

MESSALA.

Quoi ! dans ces murs oſer encor paroître ?
Lorſque Rome en fureur ne voit en vous qu'un Traître.
Vous cauſez ſes malheurs, & venez la braver.
Votre coupable amour ; rien ne vous peut ſauver,

Qu'on le garde avec ſoin, diſpoſez les cohortes.
Entourrez ce Palais, occupez-en les portes.
Tullus, & de ma part annoncez aux Romains;
Qu'enfin ce Criminel eſt tombé dans leurs
mains.
Que ſa propre fureur le livre à leur vengeance,

TULLUS.

J'y cours.

SCENE VI.

MESSALA, POMPEIA, CLODIUS, FELIX.

CLODIUS.

AVec juſtice exerce ta puiſſance,
Meſſala, ſans ſonger que tu la tiens de moi.
Rempli tous les devoirs que Rome attend de toi.
Ne me ménage plus comme un ami fidéle,
Dont les ſoins t'on marqué la tendreſſe & le zele.
Tu commence d'agir en Conſul, en Romain.
Marche d'un pas égal dans le même chemin.
Sois attentif. Connois l'innocence, & le crime.
N'offre au Ciel irrité qu'une ſeule Victime.
En me puniſſant ſeul tu ſatisfais aux Loix;
Et tu me rends ainſi plus que tu ne me dois.

Voilà ce que j'attends de ta reconnoissance;
Je mourrai satisfait avec cette assurance.
Je ne crains point de toi de lâche trahison;
Et puisque grace aux Dieux, ton Collégue Pison,
Qui du rang qu'il occupe indignement abuse,
Est encor pour long-temps retenu dans Brunduze.
Seul maître de mon sort tu feras ton devoir.

MESSALA.

Je ne tiens que de vous ma place & mon pouvoir.
Mon amitié vous doit encore davantage.
Seigneur, vous sçavez trop à quoi Rome m'engage,
Pour penser... Oui, mon cœur sentira vos malheurs.
Sans doute votre sort me coutera des pleurs.
Mais malgré les conseils d'une pitié sincere,
Vous ne sçauriez trouver de Juge plus sévere.
Tels sont mes sentimens. Pour vous, Madame, hélas!
Quel funeste sujet conduit ici mes pas?
Quel affreux changement souffre votre fortune!
Tantôt fameux objet de l'estime commune.
Rome vous honoroit du plus illustre emploi.
Son Peuple, son Sénat s'expliquerent par moi.
Je viens, & vous prier, & vous chercher moi-même;
J'abbaissai jusques-là ma dignité suprême.

Dans ces heureux momens, aurois-je dû prévoir,
Que vous alliez trahir le plus ſacré devoir ?
Que Rome à vous punir ſeroit intéreſſée.
Que je vous reverrois .... affligeante penſée !
Etrange égarement !

POMPEIA.

Clodius, écoutez ?
Concevez, s'il ſe peut, ce que vous me coutez ?
Le diſcours du Conſul vous le fera comprendre ?

CLODIUS.

Je devois expirer avant que de l'entendre.
Confus déſeſpéré, digne de mille morts ;
Où pourrai-je cacher ma honte & mes remords ?
Madame, pour jamais, je fuis votre préſence.



SCENE VII.

MESSALA, POMPEIA.

MESSALA.

Je vais avec chaleur prendre votre défenſe.
Madame, heureux encor de pouvoir aujourd'hui,
Vous ſervir, vous ſauver, & ne perdre que lui.

POMPEIA.

Arrête, Meſſala ? Quand Rome me menace ;
Je demande juſtice, & ne veux point de grace.
D'une vaine pitié ton cœur eſt combatu.
Je ne prétends devoir mes jours qu'à ma vertu.
A Dieu.

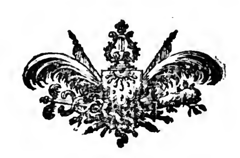


SCENE VIII.

MESSALA *seul.*

Quelle fierté ! Je la plains & l'admire.
Elle a ce noble orgueil que l'innocence inspire.
Allons. Et des Romains ménageons le courroux.
Sur le seul Clodius, faisons tomber leurs coups.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JULIE *seule.*

ALBIN ne revient point. Qu'aura-t-il à me dire?
Quels ordres? Quels devoirs viendra-t-il me prescrire?
Qu'aura pensé mon frere après un tel malheur?
Quels transports? Quels effets produira sa douleur?
Pourra-t-il balancer à punir cette offense?
Pourquoi? Mais quelqu'un vient. C'est Albin qui s'avance.



SCENE II.

JULIE, ALBIN.

JULIE.

AVEZ-vous vû César ? Et qu'a-t-il résolu ?

ALBIN.

De ses ressentimens toujours maître absolu.
Madame, il n'a point cru son Epouse coupable ;
Et de ses attentats le récit véritable,
N'a pû déconcerter cette noble froideur,
Qui du cœur de César annonce la grandeur.
Je l'aimois, a-t-il dit, cette Epouse accusée ;
Ses charmes seuls régnoient dans mon ame abusée.
Elle auroit pû ... Couvrons du plus épais rideau
Tout ce qu'a d'affligeant un si triste tableau :
Qu'elle ne craigne point que César la poursuive,
Si Rome le permet je consens qu'elle vive :
Mais comme elle n'est point exempte de soupçon,
Que dans Rome l'envie ose attaquer son nom,

Je brise les liens d'un funeste hymenée.
Je ne veux plus la voir puisqu'elle est soupçonnée.
Je ne puis dans les miens souffrir rien d'imparfait;
Et chez moi le soupçon est égal au forfait.
Retournez. Que par vous, ou plutôt par Julie,
La loi que je prescris soit bientôt accomplie.

JULIE.

Oui, je vais l'accomplir, un Juge est-il cruel?
Qui soumis à la loi, proscrit un criminel.
J'admire ta douceur, cher frere, & ta justice.
Ecoute, Pompeia, l'arrêt de ton supplice.
Quelle sera ta honte en sortant de ces lieux?
César, elle est encor innocente à tes yeux:
Mais eût-elle plus loin porté ses perfidies,
Tu la punis assez quand tu la répudies.
Elle vient. Il est temps qu'elle apprenne son sort;



SCENE III.

POMPEIA, JULIE, ALBIN.

JULIE.

ALBIN revient du Camp, & m'a fait le rapport,
De la punition que César vous impose.

POMPEIA.

Hé bien ? Est-ce à la mort que mon Epoux m'expose ?
J'irai sans murmurer....

JULIE.

Quittez un nom si doux.
Ne le prophanez point ; vous n'avez plus d'Epoux.
César vous répudie.

POMPEIA.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

JULIE.

Au dernier des tourmens vous deviez vous attendre.
Mais, mon frere vainqueur de ses premiers transports,
A remis sa vengeance à vos propres remords.
A ce honteux divorce il borne sa justice.
Allez. Vous pouvez suivre un infame complice.
Appaisez les Romains, & n'appréhendez pas,
Que mon frere ni moi, pressions votre trépas.
Je frémis de l'état où vous êtes réduite :
Mais c'est le digne fruit d'une indigne conduite.
Rentrons Albin. Et vous, sortez de ce Palais ;
Et songez en sortant qu'on n'y rentre jamais.

POMPEIA, *tandis que Julie sort.*

Injuste Epoux ! Et toi Rivale impitoyable ;
Soûlez-vous du plaisir de me voir misérable.



SCENE

SCENE IV.

POMPEIA *seule.*

CESAR me répudie ! Ai-je bien entendu ?
Cet arrêt formidable a donc été rendu ?
Un opprobre éternel va suivre ma mémoire.
Je traînerai des jours sans estime & sans gloire.
Et Rome pour jamais nourrissant son erreur,
Ne peut penser à moi, qu'en frémissant d'horreur.
Dans cet honteux état l'Univers me contemple :
A mon sexe indigné je vais servir d'exemple.
César me répudie ! Et voilà de quels coups,
Il me frappe en quittant le nom de mon Epoux.
A d'injustes soupçons César me sacrifie ;
Et croit me faire grace en me laissant la vie.
Peut-être qu'on m'envie un trépas si soudain.
Non. Ma mort est un coup qu'on réserve à ma main.
Quoi ! de mes attentats on veut tirer vengeance ?
Qu'on consulte le Ciel qui voit mon innocence.
Je vous atteste Dieux ! Pourquoi permettez-vous,
Que de tout l'Univers j'éprouve le courroux ?
Qu'à Rome, qu'à César, je serve de victime :
La honte qui me suit, est-elle légitime ?

Vous le ſçavez, grands Dieux ! J'ai ſenti malgré moi,
Un odieux amour dont j'ai bravé la loi.
A repouſſer ſes traits conſtamment attachée :
Toujours à mes deſirs je me ſuis arrachée.
Mon cœur fut déchiré ; mais non pas abbatu.
Du moindre égarement j'ai ſauvé ma vertu.
Les momens de ma vie ont tous été pénibles.
Hélas ! quel eſt le fruit de ces combats terribles ?
Efforts que le ſuccès a toujours couronnés :
Par les décrets du Ciel vous étiez condamnez,
Je vois qu'on me prépare un infame ſupplice.
Dieux puiſſans ! eſt-ce ainſi qu'agit votre juſtice ?

SCENE V.

POMPEIA, PHILLA.

POMPEIA.

AH ! Philla, ſçavez-vous ?

PHILLA.

Je ſçais que pour jamais
Céſar vous interdit ſa vuë & ſon Palais.
Je ſçais que votre Epoux vous a permis de vivre.
Je ſçais que les Romains n'oſeroient vous pourſuivre.

Le Peuple, le Sénat, le Conful, & Rufus,
Travaillent de concert à perdre Clodius :
Il ne peut échaper ; & fa mort affurée....

POMPEIA.

Il mourra ; cependant, je fuis déshonorée ;
Et je verrois le jour. Par cette lâcheté...
Mettons, chere Philla, ma gloire en fûreté.
Maîtreffe de mon fort, je renonce à la vie.
Je veux par mon trépas faire taire l'envie,
Et confondre à la fois les deftins ennemis.
Donnez-moi le fecours que vous m'avez pro-
mis.

PHILLA.

D'une fainte amitié l'effort le plus fublime
Va payer, s'il fe peut, cette marque d'eftime.
Formé par les vertus, je fçais que votre cœur,
N'a point de Clodius flatté la folle ardeur.
Que vous importe, hélas ! Que feule j'en répon-
de :
Vous n'en ferez pas moins coupable aux yeux
du monde.
Du mépris général ferez-vous moins l'objet ?
Céfar formera-t-il un plus trifte projet ?
De fon cœur, de fon lit, ferez-vous moins bannie ?
Mourez, dérobez-vous à tant d'ignonimie.
Madame, dans des maux fans reffource & fans fin,
On doit même expier les crimes du deftin.

POMPEIA.

Pourquoi différez-vous à remplir mon attente ?
Croyez-vous qu'en ce jour ma vertu se démente ?
Que craignez-vous ?

PHILLA.

Hélas! je ne crains que pour moi.
Ai-je pu me charger de ce terrible emploi ?
Quand Rufus à mes soins commit votre jeunesse.
Que je vous dévouai mon zele & ma tendresse.
Aurois-je dû prévoir que la rigueur du sort,
Me contraindroit un jour à presser votre mort ?
Il le faut toutefois. Avec ce même zele,
Cette même tendresse attentive & fidéle,
Qui me faisoit veiller au salut de vos jours.
Je vous ouvre un chemin pour en trancher le cours.
J'en frémis. Que ne puis-je en prenant votre place,
Faire tomber sur moi tout ce qui vous menace.
Mon cœur impatient de s'immoler pour vous,
Voleroit avec joie au-devant de mes coups.
Mais telle est la rigueur du sort qui vous opprime,
Qu'on ne peut l'appaiser par une autre victime.
Le temps presse. Achevons. Recevez de ma main
Un poison qui toujours porte un trépas certain.
Cet anneau le renferme.

POMPEIA.

Ah ! quel heureux ſervice ?
(*Elle prend le poiſon.*)
Donnez .... que je me plais à ce grand ſacrifice.
Que ne puis-je exprimer mes ſecrets ſentimens ?
Connoiſſez-les du moins par mes embraſſemens.

PHILLA.

Hélas !.

POMPEIA.

Ne verſez point de larmes inutiles.
On peut pleurer des jours glorieux & tranquilles;
Mais les miens déſormais agités & honteux,
Ne valent pas les pleurs qui couleroient pour eux.
Céſar, c'eſt à toi ſeul que je me ſacrifie.
Que dans ton cœur au moins ma mort me juſtifie.
Je vais malgré les loix mourir dans ton Palais.
Tu gémiras un jour des maux que tu me fais ?
Qu'ils ſont cruels ! Mais quoi ? Je t'adreſſe des plaintes ?
Ces ſoupirs échapés marquent-ils quelques craintes ?
Non, non ; jamais mon cœur ne fut moins combattu,
Cet auſtere devoir que ſoutient ma vertu,

Ne me paroît jamais moins difficile à ſuivre.
Qui ſe plaint en mourant demande encor à vi-
vre ;
Et moi, pour qui la vie eſt le plus grand des
maux.
Qui trouve dans la mort la fin de mes travaux.
Bien loin d'en ſoupirer, je m'y livre avec joie,
Et baiſe avec tranſport la main qui me l'envoie.

PHILLA.

Me refuſerez-vous après un tel malheur,
Le plaiſir de mourir de ma ſeule douleur.
Dieux puiſſans !

POMPEIA.

Mon deſtin ne dépend plus de Rome:
Les peines l'ont ſuivi, le poiſon le conſomme.
Je reſpire ; & je ſens quelque tranquillité.
Graces au prompt ſecours que vous m'avez prêté.

PHILLA.

Je ne m'en repends pas, j'ai ſenti par avance;
Ce que me préparoit cette triſte aſſiſtance.
Mais on vient.

SCENE DERNIERE.

MESSALA, RUFUS, POMPEIA,
PHILLA.

MESSALA.

Les Romains se déclarent pour vous;
Sur le seul Clodius éclate leur courroux.
Madame, à tous les yeux votre innocence brille.

RUFUS.

Grace aux Dieux, je n'ai plus à craindre pour ma fille,
Vos malheurs vont finir... vivez...

POMPEIA.

Il n'est plus temps;
Rien ne peut éloigner le trépas que j'attends.
Le poison va trancher ma déplorable vie.

RUFUS.

Qu'entends-je? Quelle main peut vous avoir servie?

PHILLA.

C'est la mienne ; Seigneur, j'ai fait ce que j'ai dû.
A ses empressemens mes soins ont répondu.
J'en mourrai. Mais mon cœur amoureux de sa
gloire.

MESSALA.

O soin digne en effet d'éternelle mémoire !
Rome retrouve encor des cœurs si généreux.
Noble effort....

RUFUS.

Il console un pere malheureux.
Je pleure, & te regarde avec des yeux d'envie.
Heureux qui comme toi sçait mépriser la vie.
Meurs ; & fais que César au récit de ta mort,
Déteste son erreur, & déplore ton sort,
Ma fille, & qu'à jamais ta cendre respectée.....

POMPEIA.

Au milieu de mes maux cet espoir m'a flattée.
Libre, j'ai pu donner l'essor à mes desirs.
J'ai pu vers Clodius envoyer mes soupirs ;
Et nourrir mes transports de la douce espérance,
Que l'himen quelque jour seroit ma récompense.
Mais depuis que César en me rendant ma foi,
A confirmé ma honte & son mépris pour moi.

Des

Des feux que j'ai senti les ardeurs sont cessées,
Et la gloire & l'objet de toutes mes pensées.

RUFUS.

A quels pleurs désormais mes yeux seront ouverts ?
Cache-moi tes vertus, & tout ce que je perds ;
Ma fille par pitié, paroît moins estimable.

POMPEIA.

Soutenez-moi. Voici le moment favorable.
Le venin dans mon cœur acheve ses efforts.
Un froid mortel me glace, & saisit tout mon corps.
Adieu, Seigneur ; je meurs, & je meurs satisfaite.
J'emporte chez les morts votre estime parfaite.
Racontez à César mes peines, mes combats.
Jurez-lui que sa perte a causé mon trépas.
Qu'en ce moment mon cœur . . . . Mais un épais nuage,
De mes yeux obscurcis me dérobent l'usage.
J'expire. S'il se peut, ôtez-moi de ces lieux,
Philla.

PHILLA.

Ciel !

POMPEIA.

C'est à vous de me fermer les yeux.

RUFUS.

Ma constance succombe, & cet objet l'accable.
J'étois moins malheureux en la croyant coupable.

MESSALA.

Je pleure comme vous quand je la vois périr :
Mais est-ce à des regrets que je dois recourir ?
Son ombre nous demande un autre sacrifice.
Allons, de Clodius, ordonner le supplice.

FIN.

LE

JALOUX DÉSABUSÉ,

COMEDIE.

ACTEURS.

DORANTE, Mari de Célie.

CELIE, Femme de Dorante.

JULIE, Sœur de Dorante.

CLITANDRE, Cousin de Célie, & Amant de Julie.

ERASTE, Ami de Dorante, & de Clitandre.

DUBOIS, Secretaire de Dorante.

JUSTINE, Suivante de Célie.

BABET, Suivante de Julie.

CHAMPAGNE, Valet de Clitandre.

La Scene est à Paris, dans la Maison de Dorante.



LE JALOUX DÉSABUSÉ, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, BABET.

JUSTINE.

VOUS voilà donc venuë ? Approchez ; il est temps,
Que vous preniez de moi des avis importans.



BABET.

Vraiment, c'eſt une grace où je n'oſois préten-
dre.

JUSTINE.

Fort bien. Mais avant tout, commencez par
m'apprendre
Votre âge & votre nom.

BABET.

Volontiers; j'y conſens:
L'on m'appelle Babet. J'aurai bientôt vingt ans.

JUSTINE.

Ah! quel âge charmant? Quel pays eſt le vôtre?

BABET.

Paris; & vous, & moi n'en connoiſſons point
d'autre.
Par un heureux deſtin je viens ſervir ici.

JUSTINE.

Connoiſſez-vous le train de cette maiſon-ci?
De quel air on y vit, & quel homme eſt Dorante?

BABET.

Je ſçais qu'il a du moins vingt mille écus de
rente.

Qu'il eſt homme de robe.

JUSTINE.

Et ſur ce fondement,
Peut-être penſez-vous qu'il vit obſcurément ;
Et que de ſes pareils l'auſtere économie
Exerce inceſſamment toute ſa prud'hommie ?
Qu'il excelle dans l'art de vivre à peu de frais ;
Qu'avec le jour naiſſant il s'enferme au Palais ;
Qu'à ce triſte devoir ſon ame eſt aſſervie,
Et qu'à l'amour du bien il immole ſa vie.
Point du tout. C'eſt un homme amoureux du plaiſir ;
Ennemi du travail, toujours plein de loiſir ;
Mépriſant ſes égaux, & depuis ſon enfance,
Nourri dans le repos, dans la magnificence,
Cherchant les Courtiſans, & les gens du bel-air ;
Imitant leur exemple, & les traitant de pair.
Il chaſſe, il court le cerf, eſt homme de campagne ;
Aime le jeu, la table, & le vin de Champagne ;
Décide, & parle haut parmi les beaux eſprits ;
Impoſe, plaît, commande aux belles de Paris,
D'habits tous galonnés remplit ſa garderobe,
Et n'a rien en un mot du métier que la robe.

BABET.

Qu'il porte rarement.

JUSTINE.

On ne le peut pas moins.
Pour sa femme Célie à qui je rends mes soins....

BABET.

Hé bien?

JUSTINE.

Ses ennemis disent qu'elle est coquette;
Que toujours ses regards tentent quelque défaite.
Cependant ils ont tort. Mais elle ne hait pas
La louange & l'encens qu'on donne à ses appas.
Elle s'en applaudit dans le fond de son ame;
Elle a de la vertu : mais elle est belle, & femme.
Elle aime à plaisanter, à sourire en passant;
Elle a l'accueil flateur, le coup-d'œil caressant;
Et croit, lorsque le cœur est en effet fidéle,
Qu'un souris, qu'un regard n'est qu'une bagatelle.

BABET.

Une femme ainsi faite est un terrible écueil.

JUSTINE.

Ah! que souvent Célie a confondu l'orgueil
De ces Héros d'amour remplis de confiance.
J'en ai vus qui flattés d'une ferme espérance
De trouver ce moment qui couronne l'amour;
Furent après six mois comme le premier jour.

BABET.

J'en suis persuadée, & la sœur de Dorante ;
Julie, à qui le sort me donne pour suivante.
Quel est son caractere ?

JUSTINE.

Elle a de la douceur,
Des appas.

BABET.

Croyez-vous qu'elle ait donné son cœur?
Quelle aime ?

JUSTINE.

En arrivant c'est vouloir trop apprendre ;
Dame !

BABET.

Beaucoup de gens m'ont parlé de Clitandre;

JUSTINE.

Qu'est-ce qu'on vous a dit ?

BABET.

Qu'il fréquentoit céans,
Et que Julie & lui s'aimoient depuis deux ans.

JUSTINE.

Mes yeux n'ont point encor découvert ce myſtere.

BABET.

Ne vous défendez pas, & ſoyez plus ſincere.
Prétendez-vous cacher leur amour à ma foi ?
Dès ce jour l'un & l'autre auront beſoin de moi.

JUSTINE.

Ah ! vous n'en êtes pas à votre apprentiſſage.

BABET.

J'eſpere par vos ſoins d'en ſçavoir davantage.

JUSTINE.

Vous n'en ſçavez que trop : mais croyez néanmoins
Que Clitandre en effet eſt digne de vos ſoins ;
Qu'il eſt doux, obligeant, généreux, magnifique.

BABET.

J'entends. Eloquemment votre éloge s'explique.

JUSTINE.

Eraſte ſon ami, qui ſuit toujours ſes pas,
Mérite auſſi qu'on l'aime & qu'on en faſſe cas.

Quand vous les aurez vus, ils vous plairont sans
doute.
Mais voici le grand point. Vous rêvez?

BABET.

Non, j'écoute.

JUSTINE.

Si Dorante jamais va vous interroger;
Si de gré, si par force on veut vous engager
A lui déveloper les secrets de Madame,
A veiller sur les pas de sa sœur, de sa femme.
Gardez-vous bien sur-tout....

BABET.

Vaine précaution!
Le mensonge est vertu dans cette occasion.
Qui ne sçait quel parti doit prendre une suivante,
Dont le premier devoir est d'être confidente.
Ce seroit dans Paris un monstre à faire peur,
Qu'une qui trahiroit Madame pour Monsieur.

JUSTINE.

Pardonnez, si j'ai fait un discours inutile.
A vous voir j'ai bien cru que vous étiez habile:
Mais je ne pensois pas que ce fût à ce point;
Vous répondez à tout, & ne balancez point.
Mais il est tard. Allez trouver votre maîtresse,
Et pour la bien coëffer, redoublez votre adresse.

BABET.

J'y vais.

SCENE II.

JUSTINE *seule.*

QUELLE rusée ! ô siecle ! ô tems ! ô mœurs !
Tremblez hommes, tremblez, j'approuve vos terreurs ;
La femme la plus simple a l'art de vous surprendre,
Et toujours ... Mais voici le Valet de Clitandre.

SCENE III.

JUSTINE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

BON jour, Justine.

JUSTINE.

Hé bien, Champagne, que dit-on ?
Ton Maître est-il content de notre invention ?

En attend-t-il l'effet que j'ose m'en promettre?

CHAMPAGNE.

Je ne sçais. Tu pourras l'apprendre par la lettre
Qu'il écrit à Julie. Est-il jour là-dedans?

JUSTINE.

Non.

CHAMPAGNE *lui donnant la Lettre.*

Tiens, tu la rendras quand il en sera temps.
A ne te point mentir cet amour de mon maître;
Tous ses soins empressés....

JUSTINE.

Te fatiguent peut-être?

CHAMPAGNE.

Tu l'as dit. Est-il rien de plus triste en effet?
Toujours sans aucun fruit filer l'amour parfait.

JUSTINE.

Julie aime Clitandre, & d'une ardeur fidelle.

CHAMPAGNE.

Hé morbleu, s'il est vrai, que ne l'épouse-t-elle?

JUSTINE.

Tu parles comme un ſot.

CHAMPAGNE.

Grand merci. Mais pourquoi
Le fait-elle languir ſans lui donner ſa foi?

JUSTINE.

Ignore-tu qu'il faut que ſon frere y conſente?

CHAMPAGNE.

Elle ne fera rien ſans l'avis de Dorante.
Je la garantis fille encore à ſoixante ans.

JUSTINE.

D'où vient?

CHAMPAGNE.

Donnera-t-il quatre cens mille francs?
On garde avec plaiſir une pareille ſomme.
S'en dépouillera-t-il en faveur d'un autre homme?
S'il en eſt, comme on dit, le juſte poſſeſſeur,
Juſqu'au jour où l'hymen engagera ſa ſœur.

JUSTINE.

Telle fut à la mort la volonté du pere.

CHAMPAGNE.

Ce pere en ſentimens ne ſe connoiſſoit guere.
S'il crut que l'intérêt cédant à l'amitié,
Dorante de ſes biens quitteroit la moitié.

JUSTINE.

Sans doute à l'y forcer nous aurons de la peine.
Mais ai-je encor formé quelqu'entrepriſe vaine?
Grace au Ciel, mes projets ont toujours réuſſi;
Et j'aurai le plaiſir d'achever celui-ci.
Oui, j'ai juré d'unir Clitandre avec Julie;
J'ai le ſecours d'Eraſte, & celui de Célie.
Je tiendrai ma parole, ou bien je périrai.



SCENE IV.

JUSTINE, CHAMPAGNE, DUBOIS.

DUBOIS *dans la Coulisse.*

QUAND Monsieur sera prêt je vous avertirai.
Voilà pour vous servir tout ce que je puis faire.

CHAMPAGNE.

Avec qui parlez-vous, Monsieur le Secretaire?

DUBOIS.

Avec un bon Normand qu'on met au désespoir,
Il poursuit un arrêt qu'il ne sçauroit avoir.
J'ai honte en vérité de le voir tant remettre;

JUSTINE *à Champagne bas.*

Songe à l'entretenir. Je vais rendre ta lettre,
Et chercher la réponse.

SCENE

SCENE V.

DUBOIS, CHAMPAGNE.

DUBOIS.

A Ce qui me paroît,
Tu t'introduis céans par un fort bon endroit.
Franc messager d'amour, tu prétends ....

CHAMPAGNE.

Qu'est-ce à dire?

DUBOIS.

Les gens de ton métier craignent peu la satire:
Ils vantent leurs talens au lieu de les cacher.
Va, ne te fâche point.

CHAMPAGNE.

Hé pourquoi me fâcher?
Ma foi, Monsieur Dubois, mon métier vaut le vôtre.

DUBOIS.

Téméraire, oses-tu comparer l'un à l'autre?

CHAMPAGNE.

Je gagne plus que vous, j'en ſuis ſûr.

DUBOIS.

Je le croi.
Un manœuvre à préſent doit gagner plus que moi.

CHAMPAGNE.

D'où vient ?

DUBOIS.

Notre Patron, morbleu ! ne veut rien faire.
J'attends depuis un an qu'il rapporte un affaire.
Je ne puis l'obtenir.

CHAMPAGNE.

Le travail lui fait peur ?

DUBOIS.

Non, non, je l'ai guéri de la commune erreur.
Je lui dis chaque jour : Si vous vouliez me croire,
Que vous auriez, Monſieur, & de biens & de gloire.
Sans peine, ſans travail, ſans incommodité,
Que vous ſeriez bientôt un Juge redouté.
Perdez votre air de Cour, quittez ces cotteries,
Où l'on ne penſe rien que des badineries.

Un air plus férieux convient à votre état,
La mine fait fouvent le quart d'un Magiftrat.
Réformez votre habit, rendez-le plus modefte;
Soyez fier, grave, dur, & je réponds du refte.
De la main du Greffier je prendrai les procès;
Je m'en inftruirai feul, j'en ferai les extraits.
J'aurai le foin furtout de vous les bien écrire;
Et vous ne prendrez, vous, que celui de les lire.
Je ne vous trompe point. Regardez Arifton,
On l'eftime partout comme un autre Caton.
La Province le craint; la Cour le confidere;
Cependant fon mérite eft dans fon Secretaire.

CHAMPAGNE.

Que dit-il à cela?

DUBOIS.

Rien. Il a trop de tort.

CHAMPAGNE.

Ma foi vous êtes mal, & je plains votre fort.

DUBOIS.

Ah! fi Monfieur fon pere, hélas! vivoit encore;
Il l'accoutumeroit au travail qu'il abhorre.
Que Dieu donne à fon ame une éternelle paix.

CHAMPAGNE.

C'étoit donc un maître homme?

DUBOIS.

Il ne dormoit jamais ;
Soigneux, entreprenant, avide, infatigable.
Je doute que le Ciel en redonne un semblable.
Le Palais retentit encor de ses exploits :
Il regagna le prix de sa Charge en six mois.

CHAMPAGNE.

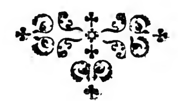
Diantre !

DUBOIS.

Aussi laissa-t-il des richesses immenses ;
Et son fils les consume en de folles dépenses.
Hélas ! si le bon homme eût prévû ce malheur,
Sur l'heure il seroit mort de rage & de douleur.
Mais ainsi va le monde.

CHAMPAGNE.

Un jour viendra peut-être,
Où vous verrez son fils .....



SCENE VI.

JUSTINE, DUBOIS, CHAMPAGNE.

JUSTINE *donnant un billet à Champagne.*

Adieu. Dis à ton Maître,
Qu'on n'a de tous ces vers vanté que le Sonnet,
Et qu'on feroit ravi de sçavoir qui l'a fait.

CHAMPAGNE.

Serviteur.

SCENE VII.

JUSTINE, DUBOIS.

DUBOIS.

Le détour mérite qu'on le louë,
J'en attendois de vous un meilleur, je l'avouë.
C'étoit donc-là des vers ? Vous moquez-vous de moi ?
Il faut ou plus d'esprit, ou plus de bonne foi.

JUSTINE *à part.*

Je voudrois bien gagner ce maudit Secretaire.

DUBOIS *à part.*

Que marmotez-vous-là, la belle ?

JUSTINE *à part.*

Comment faire ?
Secretaire, Greffier, Procureur, ni Sergent,
N'ont jamais pû, dit-on, tenir contre l'argent.
Seroit-il le premier ?

DUBOIS *à part.*

Fidéle à sa maîtresse,
Elle a cru m'abuser avec ce tour d'adresse.

JUSTINE *à part.*

Que rumine-t-il là ?

DUBOIS *à part.*

Ne pourrai-je jamais
Obtenir d'être admis dans leurs conseils secrets ?
Que lui dire ?

JUSTINE *à part.*

Je veux faire un coup de ma tête.

DUBOIS *à part.*

Je sens je ne sçais quoi qui m'étonne & m'arrête.

JUSTINE *à part.*

Tout coup vaille. Parlons, je ne puis reculer.

DUBOIS *à part.*

Avançons. Un grand cœur ne doit jamais trembler.

Chacun s'avance de son côté, & ils se rencontrent nez-à-nez.

JUSTINE.

Hai! pardon.

DUBOIS.

De quel trouble êtes-vous donc pressée?

JUSTINE.

Mais vous, sur quel objet portiez-vous la pensée?
Vous étiez en secret puissamment agité.
De grace, contentez ma curiosité.

DUBOIS.

Je ne pensois qu'à vous.

JUSTINE.

A moi?

DUBOIS.

Je vous le jure.

JUSTINE.

Je ne pensois qu'à vous aussi, je vous assure.

DUBOIS.

Quelle rencontre!

JUSTINE.

Après quelque réflexion.
Sur le malheur du monde & sa confusion.
Car vous devez sçavoir que j'excelle en morale.
Par quel ordre cruel? Par quelle loi fatale,
Me disois-je à moi-même : est-il donc arrêté
Qu'on ne trouve partout que contrariété?
Pourquoi des gens sensés que le destin assemble,
Ne s'accordent-t ils pas pour vivre heureux ensemble?

DUBOIS.

Je pensois justement ce que vous avez dit.

JUSTINE.

Par exemple, Dubois, disois-je, a de l'esprit:
Tout le monde connoît ses talens, sa prudence
S'il vouloit avec nous être d'intelligence,
Rien

Rien ne troubleroit plus nos innocens plaisirs,
Et l'on voudroit en vain contraindre nos desirs.
Cependant comme il est l'espion de Dorante,
Que nous craignons ses yeux & sa langue piquante,
Qu'à nous garder de lui nous travaillons toujours,
Il empoisonne seul le bonheur de nos jours.

DUBOIS.

Et moi, je me disois : Se peut-il que Justine,
Que l'on vante par-tout, & que l'on croit si fine,
Juge assez mal des gens pour ne pas présumer
Qu'un homme tel que moi ne doit point l'allarmer.
Que mes soins, mes emplois, ma longue expérience,
M'ont acquis dans le monde assez de connoissance
Pour m'avoir convaincu qu'il faut fermer les yeux,
Et tirer le rideau sur ce qu'on voit le mieux;
Sur-tout, lorsqu'il s'agit de la paix d'un menage
Qu'on trouble sans retour par le plus foible ombrage.

JUSTINE.

Il faut que je lui parle, à ce monsieur Dubois,
Et que je sçache au moins s'il entend le François,

Ai-je dit. Il se plaint qu'il demeure inutile ;
Qu'il meurt dans le loisir d'une Charge stérile.
L'emploi de Secretaire est mince chez Monsieur.
Il ne tiendra qu'à lui d'en avoir un meilleur.
Je l'en revêtirai ; j'en réponds sur mon ame ;
Il gagnera bien plus à l'être de Madame.

DUBOIS.

C'en est trop, ai-je dit, changeons notre destin.
Allons trouver Justine ; expliquons-nous enfin.
Faisons-lui concevoir qu'un homme de ma sorte
Sent toujours vers le bien un ardeur qui l'emporte ;
Que pour en acquérir, & pour la contenter,
Il n'est aucun emploi qu'il ne veuille accepter :
Qu'en me formant, le ciel m'inspira cette envie
Qui ne peut de mon cœur sortir qu'avec la vie.

JUSTINE.

Ainsi sans le sçavoir nous nous entretenions.

DUBOIS.

Et voyez cependant comment nous raisonnions.

JUSTINE.

On ne peut pas plus juste, & notre intelligence
Me donne désormais une entiere espérance.
Parles : car entre nous il n'est plus de façons :
Monsieur soupçonne-t-il ce que nous lui brassons ?

Eſt-il content de moi, de ſa ſœur, de ſa femme?
Car tu n'ignores rien des ſecrets de ſon ame.

DUBOIS.

Oui, toujours avec moi ſon cœur s'eſt épanché,
Sur cet article ſeul il s'eſt encor caché.
Je ne ſçais rien.

JUSTINE.

Bon, bon.

DUBOIS.

Non, la peſte me tuë.
De quelques ſoins pourtant ſon ame eſt combattuë.
Car depuis quelques jours il fait de grands ſoupirs,
Et ſemble avoir perdu ſon gout pour les plaiſirs:
Mais ſi le mal qu'il ſent redouble ſes atteintes,
Il me viendra bientôt faire entendre ſes plaintes.
Je n'en ſçaurois douter.

JUSTINE.

C'eſt-là que je l'attends.
Et pour t'inſtruire à fonds de ce que je prétends;
Il faut que dès l'inſtant ſans aucun artifice,
De tout votre entretien ton rapport m'éclairciſſe,
Que ce qu'il t'aura dit je l'apprenne de toi.

DUBOIS.

Mais ne sçaurai-je pas pourquoi cela ?

JUSTINE.

Pourquoi ?
Pour choisir là-dessus la route qu'il faut prendre
Dans le dessein d'unir Julie avec Clitandre,
Et d'obtenir l'aveu de Dorante.

DUBOIS.

Vraiment,
Si tu crois les unir par son consentement,
Tu t'abuses. Jamais il n'y voudra souscrire.

JUSTINE.

Promets-moi seulement de te laisser conduire ;
Le reste me regarde. Adieu. Mais à propos,
Il est bon de te dire encor quatre mots.
Clitandre au poids de l'or veut payer tes paroles,
Et les taxe, dit-il, à quatre cens pistoles.

DUBOIS.

C'est parler comme il faut.

JUSTINE.

Sur ce pied-là, je croi
Que sans trop me flatter, je puis compter sur toi.
Touche-là : jure-moi que tu seras fidéle.

DUBOIS.

Oui, ma foi. Tu peux tout attendre de mon zele.

JUSTINE.

Va donc. De ton ſecours puiſſions-nous profiter;
Toutefois ſans frayeur je ne puis te quitter.
Je crois voir ſur ton front, quand je le conſidere,
D'un hardi ſcelerat, le parfait caractere.
Doit-on croire aux ſermens d'un homme de palais ?

DUBOIS.

Oui; quand ce qu'il promet flatte ſes intérêts.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUBOIS *seul.*

C'EST assez, ce me semble, estimer mes
paroles,
Que d'en fixer le prix à quatre cens pistoles.
Quel métier que celui de servir un Amant!
On a fort peu de peine & beaucoup d'agrément.
Que ne l'ai-je suivi dès ma tendre jeunesse!
Je renonce au Palais qui m'occupe sans cesse.
Je ne veux de mes jours voir Greffe ni procès.
Mais nos soins seront-ils suivis d'un bon succès?
Le chagrin de Monsieur à toute heure s'augmente.
Peut-être....



SCENE II.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE *entre en rêvant profondément.*

QUEL effort faudra-t-il que je tente ?

DUBOIS *à part.*

Je l'entends. Qu'a-t'il dit ? Qu'il paroit agité !

DORANTE *à part.*

Déplorable embarras ! Fatale extrémité !
Ciel, daigne me montrer ce qu'il faut que je fasse.
Hélas !

DUBOIS *à part.*

Qu'il vient de faire une étrange grimace !
Que l'état de son cœur est bien peint dans ses yeux !
Il ne voit rien : il croit être seul en ces lieux.

DORANTE.

(Il l'apperçoit.)
Mais... Ah ! c'est toi, Dubois.

DUBOIS.

Oui, Monſieur, c'eſt moi-même
Qui ſens, je vous le jure, une douleur extrême,
Quand je vous vois en proie à ces mortels ennuis.

DORANTE *à part.*

Dois-je lui confier le déſordre où je ſuis?

DUBOIS.

Je n'oſe pénétrer quel en eſt le myſtere.

DORANTE *à part.*

Oui, parlons, mon tourment ſe redouble à le taire.
Il eſt prudent, diſcret, ferme en mes intérêts.
(à Dubois.)
Tu me crois donc en proie à des chagrins ſecrets?

DUBOIS.

Voudriez-vous, Monſieur, diſſimuler encore?

DORANTE.

Non, & c'eſt dans mes maux tes conſeils que j'implore.
Mon pere fit long-temps l'épreuve de ta foi;
Et pour me conſoler je ne ſçache que toi.

DUBOIS *à part.*

Que diable eſt tout ceci ?

DORANTE.

Tu vois que ma triſteſſe
A changé mon humeur & m'accable ſans ceſſe.
Rien de ce que j'aimois ne flatte mes deſirs,
Et le ciel m'a donné, pour finir mes plaiſirs,
Un bourreau de mes jours, un tyran de mon ame;

DUBOIS.

Quel eſt-il, ce tyran, ou ce bourreau ?

DORANTE.

Ma femme.

DUBOIS.

Votre femme, Monſieur ?

DORANTE.

Tu n'en dois plus douter.
Elle me cauſe un mal que je ne puis dompter.
Je ſuis déſeſpéré.

DUBOIS.

Vous eſt-elle odieuſe ?

DORANTE.

Ah ! plut au ciel, ma vie en feroit plus heureufe.
Mon cœur pour mon malheur s'en eft laiffé charmer,
Et je ne foufre, hélas ! que pour la trop aimer.

DUBOIS.

En feriez-vous jaloux ?

DORANTE.

Jufqu'à la frénéfie.

DUBOIS.

Vous, Monfieur, vous, frappé de cette fantaifie ?
Vous contre les jaloux déclaré hautement.

DORANTE.

Et c'eft de-là que vient mon plus cruel tourment.
Quand j'entrai dans le monde une pente fatale
M'entraîna dans le cours de la grande cabale :
Ceux qui la compofoient m'inftruifant tous les jours,
J'eus bientôt attrapé leurs airs & leurs difcours.
J'occupai mon efprit de leurs vaines penfées ;
Et blâmant du vieux temps les maximes fenfées.

J'en plaisantois sans cesse, & traitois de bourgeois
Ceux qui suivoient encor les anciennes loix.
Quel est l'homme, disois-je, en faisant l'agréable,
Qui garde pour sa femme un amour véritable ?
C'est aux petites gens à nourrir de tels feux.
Ah ! si l'hymen jamais m'enchaîne de ses nœuds,
Loin que l'on me reproche une pareille flamme,
Que je voudrai de bien aux Amans de ma femme !
Que ne croirai-je point devoir à leur amour,
S'ils peuvent loin de moi l'amuser tout le jour !

DUBOIS.

Et pourquoi teniez-vous cet imprudent langage ?

DORANTE.

Morbleu ! pour imiter les gens du haut étage,
De qui les sentimens ou faux ou trop outrés,
De la droite raison sont toujours égarés.
Connu sur ce pied-là, pour plaire à ma Famille ;
Je m'engage, j'épouse une petite fille,
De qui l'air enfantin & l'ingénuité
Ne prenoient sur mon cœur aucune autorité.
Je cru la voir toujours avec indifférence :
Malheureux ! De ses traits j'ignorois la puissance ;
Sa beauté s'est accruë ; & sa possession,
Loin de me dégouter a fait ma passion.

DUBOIS.

Vous y voilà donç pris?

DORANTE.

Je n'ai connu ma flâme,
Qu'aux mouvemens jaloux qui déchirent mon ame.
De ce trouble fecret je me fuis allarmé,
Et j'ai douté long-temps que mon cœur fût charmé:
Mais enfin, j'ai fenti toute mon infortune.
Je crains tous mes amis, leur afpect m'importune.
Je n'afpirois jadis qu'à les avoir chez moi,
Leur préfence aujourd'hui m'y donne de l'effroi.
Pourquoi faut-il auffi qu'un ridicule ufage
Souffre des étrangers au milieu d'un ménage?
Sages Italiens, que vous avez raifon!
Vingt fainéans fans ceffe affiégent ma maifon:
Ils content devant moi des douceurs à Célie.
L'un dit qu'elle a bon air, l'autre qu'elle eft polie;
Celui-ci, que fes yeux font faits pour tout charmer,
Que fa grace jamais ne fe peut exprimer;
Celui-là, de fes dents vante l'ordre agréable.
Enfin tous à l'envi la trouvent adorable;
Et la fin d'un difcours qui me percent le cœur,
Eft toujours employée à louer mon bonheur.

DUBOIS.

Il est vrai. C'est ainsi que la chose se passe.

DORANTE.

Ils portent bien plus loin leur indiscrete audace ;
Ils viennent la chercher au sortir de son lit ;
Chacun fait là briller ses soins & son esprit ;
Ce ne sont que bons mots, que jeux, que raillerie,
Que signes, que coups d'œil, & que minauderie.
Ma femme reçoit tout d'un esprit fort humain,
Et je vois quelquefois qu'on lui baise la main.

DUBOIS.

On a tort.

DORANTE.

Cependant il faut que je l'endure ;
Et le public rira si ma bouche en murmure ;
Si je montre l'ennui que mon cœur en reçoit,
Les enfans dans Paris me montreront au doigt ;
Et traité de bizarre & d'Epoux indocile,
Je serai le sujet d'un heureux Vaudeville.
Ah ! François, qu'à bon droit les autres Nations
Regardant en pitié toutes vos actions,
Et blâmant votre esprit de mode & de cabale,
Condamnent justement votre fausse morale.

DUBOIS.

Belle réflexion !

DORANTE.

Ce n'eſt pas encor tout ;
Et l'on mettra bientôt ma patience à bout
Si je ne vois ceſſer les manieres d'Eraſte.
Il cajole Célie, & le fait avec faſte :
Il veut que je le voie, il paroît l'affecter :
Elle flatte ſes vœux, loin de les rejetter.
Ils m'en ont convaincu. Dis-moi, que dois-je faire ?
Parlerai-je à ma femme, ou faudra-t-il me taire ?
Quand je veux avec elle entamer ce diſcours,
La honte que je ſens m'en empéche toujours.
Je crains de lui montrer mon extrême foibleſſe.
J'en rougis.

DUBOIS.

Vous penſez avec délicateſſe.
Et vous êtes, Monſieur, dans un étrange cas.

DORANTE.

Elle ira ſon chemin ſi je ne parle pas.

DUBOIS.

C'eſt ſans difficulté.

DORANTE.

Si je parle au contraire,
Et que, comme un mari ne perſuade guere,
Mes leçons dans ſon cœur ne faſſent aucun fruit,
A quelle extrémité ſerai-je alors réduit?
De ſouffrir un mépris ſi cruel pour ma flamme,
Ou bien de maltraiter, ou de quitter ma femme.

DUBOIS.

J'y trouve comme vous un embarras égal.
Comment donc gouverner un ſemblable animal?
N'importe. Expliquez-vous, Monſieur, avec Célie,
La vertu dans ſon ame eſt ſi bien établie,
Je le dis ſans vouloir vous faire un compliment,
Que vous n'en recevrez que du contentement.
On obtient quelquefois plus qu'on n'oſe prétendre,
Et pour gagner ſa cauſe il faut la faire entendre.

DORANTE.

Oui. Je veux m'éclaircir avec elle aujourd'hui:
C'eſt cacher trop long-temps ma peine & mon ennui.
C'eſt ici qu'elle vient ſortant de ſa toilette.
Donne à notre entretien la fin que je ſouhaite.
O ciel! J'entends du bruit. Je la vois. Laiſſe-nous.

SCENE III.

DORANTE, CELIE.

DORANTE *à part.*

Qui ne feroit trompé par ce maintien si doux?
Croiroit-on à la voir avec cet air modeste,
Qu'au repos de mes jours elle fût si funeste?
Cependant, Dieu le sçait. Mais par où commencer?
Je tremble....

CELIE *à part.*

Mon abord semble l'embarrasser.

DORANTE *à part.*

Qu'on épouse de soins lorsqu'on prend une femme!

(à Célie.)

Poursuivons toutefois. Allons, bon jour, Madame.

CELIE.

Bon jour, Monsieur.

DORANTE *à part.*

Il faut lui cacher mon chagrin.
(à Célie.)
Vous vous êtes levée aujourd'hui bien matin.

CELIE.

Un moment après vous je me ſuis éveillée,
Et dans le même temps je me ſuis habillée.

DORANTE.

Allez-vous ſortir ?

CELIE.

Non.

DORANTE.

Voudriez-vous donc ſouffrir
Que mon cœur à vos yeux oſe ſe découvrir ?
Que tous mes ſentimens puiſſent ici paroître.

CELIE.

En pouvez-vous douter ? N'êtes-vous pas le maître ?

DORANTE.

Pendant notre entretien ſouvenez-vous au moins
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres ſoins ;

Que ſans ceſſe pour vous je ſoupire & je brûle.

CELIE *à part.*

Quelle ſera la fin d'un pareil préambule ?

DORANTE.

Non : il n'eſt point d'Epoux qui juſques à ce jour,
Ait ſenti pour ſa femme un ſi parfait amour.

CELIE.

Je le crois : je vous ſuis tout-à-fait obligée.

DORANTE.

Mais plus dans cet amour mon ame eſt engagée,
Plus elle eſt expoſée à des troubles ſecrets.
Quelquefois on ſe livre à d'éternels regrets,
Lorſqu'altérant la paix d'un heureux mariage,
(*à part.*)
On permet.... Que je jouë un triſte perſonnage !

CELIE.

En vérité, Monſieur, je ne vous entends point.

DORANTE.

Les gens les plus ſenſés s'abuſent ſur ce point.
On ſe laiſſe à la fin ſéduire à l'apparence,
Juſques à condamner la plus pure innocence.

Ainsi lorsqu'une femme a soin de son honneur,
C'est peu que sa vertu réponde de son cœur;
Elle agit au dehors avec tant de sagesse,
Qu'elle n'y montre rien dont le public se blesse;
Et toujours attentive à ses soins importans,
Brave la calomnie & les discours du temps.

CELIE.

Avec tous ces détours, que voulez-vous me dire?

DORANTE.

Ce qu'un ardent amour me découvre & m'inspire;
Vous êtes fort aimable, & je vois chaque jour
Mille gens empressés à vous faire la cour:
Ils ne vous quittent point; & leur galanterie,
Puisqu'il faut m'expliquer, passe la raillerie;
Toutes les libertés qu'ils prennent avec vous,
Marquent....

CELIE *riant.*

Qu'il vous sied mal de faire le jaloux!

DORANTE.

Comment?

CELIE *riant.*

Vous n'avez pas de grace à le paroître;

DORANTE *au déſeſpoir.*

Quoi ! vous ne croyez pas ?...

CELIE *riant.*

Non, cela ne peut être.

DORANTE.

Mais je vous dis pourtant la pure vérité.

CELIE *riant toujours.*

Vous avez trop de ſens ; j'ai trop peu de beauté.

DORANTE.

Je ne m'attendois pas à la plaiſanterie.
Morbleu ! c'en eſt aſſez pour me mettre en furie.
Madame, on ne rit point ſur un pareil ſujet.

CELIE *avec fierté & en colere.*

Ah ! c'eſt donc tout de bon. Cependant qu'ai-je fait ?
Qui cauſe, je vous prie, un ſoupçon qui m'offenſe ?
Voyons.

DORANTE.

Ne ſçauriez-vous parler ſans violence ?
Car enfin, mon deſſein n'eſt pas de vous fâcher.

CELIE.

Mais encor, qu'eſt-ce donc qu'on me peut re-
procher ?

DORANTE.

Les aſſiduités d'Eraſte, de Clitandre,
De Cléon ...

CELIE.

A vous ſeul vous devez vous en prendre.
Des trois les deux m'étoient tout-à-fait inconnus,
Et conduits par vous-même ils ſont ici venus.

DORANTE.

Il eſt vrai.

CELIE.

Pour Clitandre, il en veut à Julie;
Et le ſang, dont le nœud l'un & l'autre nous lie,
Fait que dès le berceau nous nous aimons tous
deux.

DORANTE.

Le couſin le plus proche eſt le plus dangereux.
En un mot leurs diſcours, leurs ſoins & leurs
manieres,
Depuis un certain temps ne me conviennent
gueres.

Ils ſont toujours céans, vous vont voir dans le lit.
Eſt-ce, entre nous, Madame, ainſi qu'on ſe conduit ?
Devriez-vous ſouffrir de ſemblables viſites ?

CELIE.

Mais vous, penſez-vous bien à ce que vous me dites ?
Ne vous ſouvient-il plus avec quelle chaleur
A d'autres ſentimens vous diſpoſiez mon cœur ?
Quand dans les premiers jours de notre mariage
Je n'oſois regarder vos amis au viſage,
Et que pour éviter leur vuë & leurs diſcours,
Seule en mon cabinet je m'enfermois toujours.
Madame, diſiez-vous, vivez d'autre maniere ;
Vous êtes trop farouche & trop particuliere ;
Recevez autrement tous les gens que je voi,
Et n'effarouchez point ceux qui viennent chez moi.
Rendez à mes amis ma maiſon agréable,
Ou le ſéjour pour moi n'en eſt plus ſupportable.
En me parlant ainſi vous me les ameniez,
Juſqu'en mon cabinet vous les introduiſiez.
Meſſieurs, ajoutiez-vous, divertiſſez Madame :
Je ſors, excuſez-moi ; je vous laiſſe ma femme.
Sur cette confiance ils ſont venus me voir,
J'ai fait ce que j'ai pû pour les bien recevoir ;
Et pour vous obéïr j'ai ſuivi vos maximes.
Si vous vous en plaignez, Monſieur, ce ſont vos crimes.

DORANTE *à part.*

Avec quelle froideur elle voit mon chagrin !
(à Célie.)
Madame, j'avois tort, je le ſçais : mais enfin,
En faut-il moins calmer la douleur qui me preſſe ?
Ecartez ces objets de qui l'aſpect me bleſſe.

CELIE.

Mariez votre ſœur, c'en eſt un ſûr moyen :
Clitandre l'aime, il a du mérite & du bien.
Preſſez leur union, bientôt cet hymenée
Diſperſera les gens dont votre ame eſt gênée.
Julie eſt riche & belle, ils veulent l'épouſer.
Croyez-moi.

DORANTE.

Ce moyen ſe peut-il propoſer ?
Et ne voyez-vous pas par l'hymen de Julie,
D'un fort gros revenu ma maiſon affoiblie ?
Différons ce malheur, gagnons encor du temps.
Que je vous doive enfin le repos que j'attends.
Chaſſez ces étourdis qui . . .

CELIE.

Chaſſez-les vous-même,

DORANTE.

Moi ?

CELIE.

Sans doute. D'où vient cette ſurpriſe extrême ?

DORANTE.

Moi ? je leur montrerois qu'ils m'ont rendu jaloux ?

CELIE.

Hé bien donc, j'aurai ſoin de leur parler pour vous.

DORANTE.

Je ne puis que louer un ſi prompt ſacrifice.

CELIE.

Hé quoi ! ne faut-il pas que je vous obéiſſe ?

DORANTE.

Oui. Mais on ne fait pas toujours ce que l'on doit.
Rien ne vaut le plaiſir que mon ame reçoit.

CELIE.

Non, non. Ne doutez point que je ne vous délivre
De tous ces importuns attachés à me ſuivre.

DORANTE.

Bon.

CELIE.

Je les instruirai de vos intentions.

DORANTE.

Comment ?

CELIE.

Ils apprendront vos résolutions;
Je leur déclarerai quel est votre scrupule.

DORANTE.

Vous voulez me charger d'un pareil ridicule ?
C'est tout ce que je crains.

CELIE.

Comment faire autrement ?

DORANTE.

Prendre sur vous l'éclat de leur bannissement,
Les fuir, les dégouter enfin, sans me commettre.

CELIE.

Pour cela c'est un point que je ne puis promettre;

DORANTE.

D'où vient ?



CELIE.

Je ne veux pas qu'on reproche à mon cœur
L'impertinent défaut d'une bizarre humeur.
Je ne veux point passer pour une extravagante.
J'estime ces Messieurs, & j'en suis fort contente.
Leur entretien me plaît, je les ai bien reçus,
Je ne me sçaurois pas démentir là-dessus.

DORANTE.

Vous ne le ferez point.

CELIE.

Non, je vous le proteste.

DORANTE.

Madame....

CELIE.

Hé bien, Monsieur?

DORANTE.

Voyez....

CELIE.

Je vois de reste.

Qu'est-ce?

DORANTE.

Ah! j'ai mal connu votre perfide cœur.
Morbleu...

CELIE.

C'eſt donc ainſi qu'on m'outrage, Monſieur!
Allez. Loin de me faire une pareille offenſe,
Ne devriez-vous pas louer ma complaiſance?
Mais malgré tout cela je ferai mon devoir :
Comptez que ces Meſſieurs ne viendront plus me voir.
Les voici. Je leur vais expliquer ce myſtere,
Leur dire que vous ſeul....

DORANTE.

O Ciel! qu'allez-vous faire?
Madame, gardez-vous de leur parler de moi.

CELIE.

Non, ne m'arrêtez point, je le veux, je le doi.

DORANTE.

De mon reſſentiment vous avez tout à craindre,
Si vous parlez.

CELIE *le regardant avec tendreſſe.*

Hé bien, il faut donc me contraindre.
Pour vous plaire, Monſieur, que ne ferois-je pas?

DORANTE *à part.*

La traîtreſſe!

SCENE IV.

DORANTE, CELIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ERASTE *embrassant Dorante.*

CHez toi nous courons à grands pas.
Notre ami, l'on ne peut, en quelque part qu'on aille,
Trouver pour le commerce un homme qui te vaille.
Clitandre te dira qu'hier en vingt endroits
On loua ta maison d'une commune voix.
Ce n'est qu'ici qu'on goute un plaisir véritable.

CLITANDRE.

Il n'est point dans Paris de lieu plus agréable.

CELIE.

Vous nous flattez, Messieurs.

CLITANDRE.

Non, Madame.

ERASTE.

Pour moi,
Quand je vous parle ainsi,c'est de fort bonne foi.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

ERASTE *frappant sur l'épaule de Dorante.*

Notre ami, tu sçais vivre,
Dans le monde tu sçais le parti qu'il faut suivre.
Je viens de chez Damon.

CLITANDRE.

L'impertinent jaloux!

ERASTE.

J'ai manqué, je l'avouë, à me mettre en courroux.
Il ne sçauroit souffrir qu'on regarde sa femme.
Tous les soins qu'on lui rend le percent jusqu'à l'ame.

CLITANDRE.

Le fat!

ERASTE.

J'ai pris plaisirs à le faire enrager.

JUSTINE.

Que c'est bien fait !

CELIE *regardant tendrement Dorante.*

Pourquoi ne le pas ménager ?
Il faut avoir pitié du mal qui le dévore.

ERASTE.

Il faut, quand on le peut, le redoubler encore.
Je gage que Dorante est de mon sentiment.
(*le tirant par le bras.*)
Parle. Ne doit-on pas le faire ?

DORANTE.

Assurément....
(*à part.*)
Ciel !

CLITANDRE.

Un mari jaloux est une sotte bête.

DORANTE *à part.*

J'enrage !

ERASTE *riant.*

Lorsqu'il a ses visions en tête,
Et que l'on est témoin des chagrins qu'il ressent,
C'est de tous les objets le plus divertissant.

DORANTE *à part.*

Je crêve.

CELIE *riant.*

Il est certain qu'il donne bien à rire.

DORANTE *à part.*

La coquine ! Elle pense à mon secret martyre,
Et rit de tous les maux qu'elle me fait souffrir.

CELIE.

Mais, Eraste, un jaloux ne peut-il se guérir ?

ERASTE.

Oh non, la jalousie est un mal incurable,
Et sans doute de tous le plus insupportable.

JUSTINE.

Que vous le peignez bien !

DORANTE *à part.*

Je n'y puis plus tenir;
Serviteur.

ERASTE.

Quoi ! tu sors ?

DORANTE.

Non, je vais revenir.

SCENE V.

CELIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ERASTE.

Où court-il ? Que penser de cette promptitude ?

CLITANDRE.

Il m'a paru frappé de quelqu'inquiétude.

JUSTINE.

Madame, vous riez ?

CLITANDRE.

De grace, expliquez-vous.

CELIE.

Enfin nous le tenons.

ERASTE.

Comment ?

CELIE.

Il est jaloux.

Bien loin de pénétrer nos secrets artifices,
Il croit que tous vos soins sont de vrais sacrifices,
Qu'Eraste, que Cléon m'aiment de bonne foi :
Tout ce qu'il voit enfin lui donne de l'effroi.
Il vient de me montrer les transports de son ame,
Ses soupçons, ses terreurs, son trouble....

JUSTINE.

Hé bien, Madame ?
Mes conseils sont-ils bons ? En doit-on faire cas ?

CELIE.

Assurément.

JUSTINE.

Allons. Ne nous relâchons pas.
Travaillons. Redoublons la soupçonneuse crainte
Dont Monsieur votre Epoux a déjà l'ame atteinte.
Qu'Eraste sur vos pas attaché chaque jour,
Lui fasse voir pour vous un violent amour.
Paroissez avec lui toujours d'intelligence :
Employez de vos yeux l'éloquente science.
Soutenez que tous ceux dont Dorante est jaloux,
Viennent chercher ici sa sœur, & non pas vous,
Qu'elle seule est l'objet de leur galanterie,
Et que pour les chasser il faut qu'il la marie.
Je garantis dans peu Clitandre satisfait.

CLITANDRE.

Oui, ſans doute ; nos ſoins auront un prompt effet.
Madame, que j'aurai de graces à vous rendre !
Mon ſort eſt en vos mains, mon bonheur....

CELIE.

Mais, Clitandre,
L'amitié que le ſang a formée entre nous
Me fait bien hazarder pour Julie & pour vous.
Car, ſans être perfide enfin, ni criminelle,
Je cauſe à mon Epoux une peine mortelle.
Me pardonnera-t-il ſon trouble, ſa douleur ?

JUSTINE.

N'eſt-il pas trop heureux de n'avoir que la peur ?
Ah ! combien de maris de la plus haute claſſe,
Pour les mêmes terreurs voudroient être en ſa place !
Quelle ſera ſa joie au moment qu'il ſera
Hautement détrompé ſur les ſoupçons qu'il a ?
Enfin, ne doit-on pas punir ſon avarice,
Et de ſon procédé corriger l'injuſtice ?
Quand pour jouir d'un bien qui revient à ſa ſœur,
Il empêche un hymen qui feroit ſon bonheur.

CELIE.

C'eſt trop.

CLITANDRE.

Trahirez-vous le beau feu qui me brûle ?
Et d'où peut aujourd'hui vous venir ce ſcrupule ?
Votre mere, & Damis l'oncle de votre Epoux,
Dans ce juſte deſſein ſont d'accord avec nous.
Tout parle en ma faveur, & tout contre Dorante.

CELIE.

Je crains de l'offenſer; mon devoir m'épouvante.
Je tremble à tout moment.

CLITANDRE.

Vous me déſeſpérez.
Prenez pitié des maux qui me ſont preparés;
Madame, je mourrai ſi votre bonté ceſſe.

CELIE.

Hé bien! juſqu'à la fin ſervons votre tendreſſe.
Allons trouver Julie, & lui faire ſçavoir
Que tout ſemble aujourd'hui répondre à notre eſpoir.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, JULIE, BABET.

CLITANDRE.

Enfin, belle Julie, un destin favorable
Se prépare à finir le tourment qui m'accable.
Pour calmer ses soupçons, pour les écarter tous,
Dorante permettra que je sois votre Epoux.
Quels transports dans mon cœur l'espérance fait naître!
Je ne puis les régler.

JULIE.

Vous vous flattez peut-être.
L'intérêt pour mon frere est un motif puissant.

CLITANDRE.

Le soin de son repos est encor plus pressant.

Il ne ſoutiendra point une ſi rude atteinte ;
Madame, eſpérons tout.

JULIE.

L'Amour cauſe ma crainte.
Pardonnez-la, Clitandre, à mon cœur agité ;
J'aime trop pour ſentir quelque tranquilité.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je point après ce témoignage ?
A quels ſoins déſormais ce doux aveu m'engage ?

JULIE.

Soyez tendre & conſtant, vous ne me devrez rien.
La conſtance & l'amour vous acquitteront bien.

BABET.

J'entends quelqu'un venir.

JULIE.

Serois-ce point mon frere ?

BABET.

Je ne ſçais.

JULIE.

Voyez donc ?

BABET.

Non. C'eſt ſon Secretaire.

SCENE II.

JULIE, CLITANDRE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS *à Clitandre.*

ELOIGNEZ-vous d'ici ; Monſieur vous ſurprendroit.
Il me ſuit, & viendra ſans doute en cet endroit.
Il n'eſt pas à propos qu'il vous rencontre enſemble.

JULIE.

Allez donc.



SCENE III.

JULIE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS.

JE commence assez bien, ce me semble;
Et pour être aprentif au métier que je fais,
J'y suis grec, & rompu quasi comme au Palais.

JULIE.

Vous nous servez fort bien.

DUBOIS.

Quand je vous rends service;
Je défends l'innocence, & soutiens la justice;
Car enfin, n'est-ce pas un énorme attentat
De vous faire observer un triste célibat?

JULIE.

Vous êtes fou, je crois.

DUBOIS.

Je suis sage au contraire;
De vouloir vous venger de votre injuste frere.

Nous en aurons raison dans peu de temps, je croi.

JULIE.

Tout de bon ?

DUBOIS.

J'en suis sûr. Mais on vient. Laisse-moi.

SCENE IV.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE.

JE n'en puis plus. Je souffre une peine effroyable,
Dubois.

DUBOIS.

D'où venez-vous, Monsieur ?

DORANTE.

Je sors de table,
Je viens de la quitter sans avoir rien mangé.

DUBOIS.

Vous trouveriez-vous mal ?

DORANTE.

DORANTE.

Je suis pis qu'enragé.
Ma femme m'assassine, & met tout en usage
Pour me faire crever de dépit & de rage.

DUBOIS.

Comment?

DORANTE.

Je n'ai rien pû gagner sur son esprit:
Elle m'a chicané sur tout ce que j'ai dit,
Et s'armant d'artifice ou de plaisanterie,
N'a traité mes chagrins que de bizarrerie.

DUBOIS.

Diantre!

DORANTE.

Notre entretien a très-mal réussi.

DUBOIS.

Tant pis. Mais cependant que faire à tout ceci?

DORANTE.

Que sçais-je? Ma raison ne me sert plus de guide;
Non, je ne vis jamais une ame plus perfide.
Pendant tout le dîner que n'a-t-elle point fait?
Jamais de faire éclat je n'eût tant de sujet.

DUBOIS.

(*à part.*) (*à Dorante.*)
Tant mieux. La perfidie est donc considérable?

DORANTE.

Job se feroit donné cinquante fois au diable.
A moins que de le voir, je n'aurois jamais cru
Ni même imaginé ce qui m'en a paru.
Et c'est un de ces faits dont la raison troublée,
Pour en pouvoir douter, voudroit être aveuglée:
Tout ce qu'une coquette a jamais pratiqué,
Lorsqu'elle veut surprendre un cœur qu'elle a manqué;
Soins de plaire affectés, souris, agaceries,
Discours flatteurs, regards, gestes & lorgneries;
Ma femme devant moi vient de le répeter,
Pour engager Eraste, ou bien pour le flatter.

DUBOIS.

Devant vous?

DORANTE.

. A ma barbe, avec une impudence
A lasser d'un martyr toute la patience:
Moins timide qu'Eraste, elle l'embarrassoit;
Et je l'ai vu rougir quand elle le pressoit.

DUBOIS.

Mais vous, que faiſiez-vous pendant ce badi-
nage?

DORANTE.

Je murmurois tout bas en dévorant ma rage.
Enfin puiſqu'avec toi je puis trancher le mot,
Je faiſois justement la figure d'un ſot.

DUBOIS.

Cela n'eſt pas plaiſant.

DORANTE.

J'en ſuis inconſolable.
J'ai manqué trente fois à renverſer la table,
Pour punir l'infidéle, & pour me contenter.
S'il m'eût été permis de la bien ſouffleter,
Quelle eût été ma joie!

DUBOIS.

Hé! c'en eſt trop.

DORANTE.

Ma bile
M'inſpiroit cet éclat flatteur autant qu'utile.
Les mains me demangeoient: mais j'ai crains
les brocards,
Qu'on m'auroit auſſi-tôt jetté de toutes parts.

Que vous êtes heureux : vous, en qui la nature
Agit sans aucun art & regne toute pure !
Qui bravant le public & le qu'en dira-t-on ;
Expliquez vos chagrins à bons coups de bâton ;
Et que l'usage enfin, sans crainte d'aucun blâme,
Autorisa toujours à battre votre femme !
Gens du peuple, artisans, portefaix & vilains,
Vous, de qui la vengeance est toujours dans vos
mains !

DUBOIS.



Parlez-vous tout de bon ?

DORANTE.

Oui, le diable m'emporte :
On se soulage au moins en usant de la force.

DUBOIS.

Vous vous moquez, je pense avec de tels propos.

DORANTE.

Que ne puis-je à ce prix assurer mon repos !
Mais que dois-je résoudre en cet état funeste ?
Prenons sans balancer le parti qui me reste.
Courons chez mon beaupere. Allons me plaindre à lui.

DUBOIS.

Et croyez-vous par-là soulager votre ennui ?

Ah ! gardez-vous sur-tout de vous plaindre à son
pere
Des chagrins que vous cause une femme légere.
Il vous condamnera s'il est homme d'esprit,
Et vous n'emporterez que honte & que dépit.
Que gagne Licidas en suivant cette route ?
Il soupire, il se plaint, personne ne l'écoute.
Il entend publier son histoire en cent lieux.
Que d'exemples enfin sont présens à vos yeux!
Acaste hautement dit sa femme infidelle;
Après ce grand éclat il demeure avec elle.
Arcas fait le désordre, & passant plus avant,
Il menace la sienne & l'enferme au Couvent:
Mais bientôt à l'insçu de toute sa Famille,
Il va pour la revoir sangloter à la grille:
D'abord elle résiste, & feint d'être en courroux;
Elle se rend enfin aux pleurs de son Epoux;
Et rapporte chez lui, pour venger son absence,
L'orgueil, la tyrannie & l'extrême licence.
Valere, par la sienne offensé chaque jour,
Differe à la punir par un excès d'amour;
Et lorsqu'il ne peut plus soutenir sa conduite,
La rend à ses parens, & la reprend ensuite.
A ces piéges honteux il faut vous dérober;
Le plus sage s'aveugle, & s'y laisse tomber.
Il n'est pour s'en parer qu'un moyen salutaire,

DORANTE.

Quel est-il ce moyen ?

DUBOIS.

Endurer & vous taire.

DORANTE.

Quoi ! ma femme aura droit de me faire enrager ?
Et je n'oserai, moi, parler ni me venger ?

DUBOIS.

De son sexe, Monsieur, c'est le grand privilege.

DORANTE.

Je le casse morbleu. Sans cela que ferai-je ?
Entre ma femme & moi les droits seront égaux.

SCENE V.

CELIE, DORANTE, DUBOIS.

CELIE *d'un ton agréable.*

VOULEZ - vous bien, Monsieur, me prêter vos chevaux ?
On vient de m'avertir qu'un des miens est malade ;
Et je ne voudrois pas perdre la promenade.
On nous donne à Surêne un excellent soupé.

DUBOIS *à part.*

Ceci ſera plaiſant, ou je ſuis fort trompé....

CELIE.

Vous ne me dites rien ?

DORANTE.

Que pourrois-je vous dire
Dans la rage où je ſuis, perfide ?

CELIE.

Eſt-ce pour rire ?

DORANTE.

Non. C'eſt du meilleur ſens dont je parlai jamais.
Je ne vous flatte point. Craignez-moi déformais.
Vous perdez ſans retour toute ma confiance.

CELIE.

Comment ?

DORANTE.

N'attendez plus aucune complaiſance;
Comme vous me forcez à vous méſeſtimer,
Je ferai mes efforts pour ne vous plus aimer.

CELIE.

A-t-il perdu l'eſprit ?

DORANTE.

Je le perdis, Madame,
Lorſque je m'aviſai de vous prendre pour femme.
Lorſque je vous aimai.

CELIE.

Quels tranſports ! quel courroux !
Quels noms injurieux !

DORANTE.

Ils ſont encor trop doux ;
Plus mon amour pour vous avoit de violence,
Plus cet amour trahi m'excite à la vengeance.
Rendez grace aux égards qui peuvent m'arrêter,
Quand mon reſſentiment eſt tout prêt d'éclater.
Sans cela...

CELIE.

Ciel ! qu'entends-je ?

DORANTE.

Allez, coquette inſigne.
Ce que je viens de voir vous a renduë indigne
De l'eſtime & du cœur d'un mari tel que moi.
Vous aimez donc Eraſte, & me manquez de foi ?

CELIE.

Je l'aime, moi ?

DORANTE.

DORANTE.

Comment voulez-vous que j'en doûte?
J'ai vu les ſoins honteux que cet ardeur vous coute.
Ventrebleu ! que ne puis-je ?

CELIE.

Ah ! quel emportement !
Qu'on me donne un fauteuil, Dubois, & promptement.
Je me meurs !

DUBOIS.

Modérez le trouble de votre ame.
Reprenez donc vos ſens. M'entendez-vous, Madame ?
Hélas ! que votre état m'inſpire de frayeur !
Elle ne répond point. Vous avez tort, Monſieur.
(*à part.*)
Fort bien. L'on ne peut mieux jouer ſon perſonnage.
Madame n'en peut plus, & voilà votre ouvrage.

DORANTE.

Il eſt vrai, je l'avouë, & vois en ce moment
Les funeſtes effets de mon emportement :
Et quand je la regarde. Ah ! Dubois, qu'elle eſt belle !
Je ſens que malgré moi mon cœur vole vers elle !

Madame, ouvrez les yeux & voyez votre Epoux,
Soumis & repentant, embrasser vos genoux.

CELIE *ouvrant les yeux, & les refermant aussi-tôt qu'elle voit Dorante.*

Ah ! quel objet ! Faut-il revenir à la vie
Pour revoir l'ennemi qui me l'avoit ravie ?

DORANTE *avec tendresse.*

Je suis votre ennemi ?

CELIE *avec dédain.*

De grace laissez-moi.

DORANTE.

Ah ! ne m'imposez pas cette babare loi.
Je ne puis obéir.

CELIE.

Que je suis malheureuse !
Qu'aux cœurs tel que le mien la honte est douloureuse !

DORANTE.

Madame, au nom du Ciel modérez ce courroux.
Voyez mon désespoir.

SCENE VI.

DORANTE, CELIE, DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE.

HE' bien ! partirons-nous,
Madame ? Profitez de la belle journée.
On vous attend. Mais, ciel ! que je ſuis étonnée !
Que dois-je préſumer de ce ſilence affreux ?
Monſieur eſt interdit, & vous pleurez tous deux.

CELIE.

Juſtine !

JUSTINE.

Hé bien, Madame ?

CELIE.

Ah ! que ne ſuis-je morte !
Avant que de me voir outrager de la ſorte !

JUSTINE.

Qu'avez-vous fait, Monſieur, vous aurez tout gâté ?

DORANTE.

Par un excès d'amour je me ſuis emporté.

JUSTINE.

Vous?

DORANTE.

Je ne ſçaurois plus te cacher ma foibleſſe.
Je ſuis plein de ſoupçons, de crainte & de tendreſſe.
J'ai pris dans ce déſordre un violent parti.

JUSTINE.

Ah! Dubois!

DUBOIS.

Il eſt vrai, Monſieur s'eſt démenti.

CELIE.

Me menacer! Montrer une fureur extrême!
Contre moi la douceur & l'innocence même!

JUSTINE *à part.*

Gagnons ſa confiance, excuſons ſes tranſports.
(*haut.*)
Vous devez pardonner, Madame, à ſes remords.
Il vous aime, une fois.

DORANTE.

Je l'adore.

JUSTINE.

Sa flâme.
A produit contre vous ces troubles dans ſon ame,
Loin d'être injurieux, ils ne ſont qu'obligeans.

CELIE.

En uſe-t-on ainſi quand on aime les gens?

JUSTINE.

Oui. L'amour le plus tendre a ſouvent du caprice.

CELIE.

Le véritable amour abhorre l'injuſtice.

JUSTINE.

Il faut plus d'indulgence entre gens mariés,
Madame, ou chaque jour vous vous étrangleriez.
C'eſt la premiere loi que le contrat impoſe,
De ſçavoir tour-à-tour ſe paſſer quelque choſe.

DUBOIS.

C'eſt connoître le monde, & Juſtine a raiſon.

JUSTINE.

Ce n'eſt qu'ainſi qu'on met la paix dans la mai-
ſon.

Autrement la discorde y regne en souveraine.
On vient. Gardez tous deux que l'on ne vous
surprenne.

SCENE VII.

DORANTE, CELIE, ERASTE, JUSTINE, DUBOIS.

ERASTE.

MADAME, tout est prêt.

CELIE.

Je ne veux plus sortir.

ERASTE.

Vous plaisantez, sans doute.

DORANTE.

Allez-vous divertir,
Madame.

CELIE.

Vous sçavez que je suis trop malade.

DORANTE.

C'est un remede sûr qu'un tour de promenade.

CELIE.

Je n'en ai pas la force.

JUSTINE.

Elle vous reviendra;

(*à Dorante.*)

Elle fera, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira.
J'en réponds.

CELIE.

Allons donc, il faut vous satisfaire.

ERASTE.

Veux-tu venir?

DORANTE.

Moi? non.

ERASTE.

As-tu quelqu'autre affaire?

DORANTE *affectant un air guai.*

Peut-être.

CELIE.

Il trouve ailleurs des plaisirs plus touchans.
Il nous méprise.

DORANTE.

(*à part.*) (*à Célie.*)
O ciel! chacun cherche ses gens.

Madame. Vous allez où vous ſerez contente,
Et moi de même.

CELIE.

Adieu, Monſieur.

ERASTE.

Adieu, Dorante.

DORANTE.

Adieu.

SCENE VIII.

DORANTE, JUSTINE, DUBOIS.

DORANTE *à part.*

Que de contrainte & d'affectation !
Qu'il eſt dur de forcer ſon inclination !
Je feins de plaiſanter quand j'enrage dans l'ame,
Et je crains de déplaire à l'Amant de ma femme.
C'en eſt trop ; & s'il faut livrer tant de combats,
Je ſens bien que mon cœur n'y réſiſtera pas.

DUBOIS.

Vous ſuivrai-je, Monſieur ?

DORANTE.

Non.

SCENE IX.

JUSTINE, DUBOIS.

JUSTINE *regardant Dorante qui fuit.*

Je ne sçais que dire.
Est-ce ce bon esprit que tout le monde admire ?
Ce tranquille mari, ce plaisant dangereux ?
Qu'un galant homme est sot quand il est amoureux !
Comme nous le menons !

DUBOIS.

Il n'en peut plus, je gage.

JUSTINE.

N'as-tu pas vu son trouble écrit sur son visage ?
Sa raison va céder à son premier transport.
Encore un nouveau trait, & le bon homme est mort.

DUBOIS.

Je lui veux, comme on dit, donner le coup de grace.

JUSTINE.

Donne. Par quelque main que la chofe fe faffe :
Il n'importe. Achevons de lui percer le cœur,
Et nous le contraindrons à marier fa fœur.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE *seul.*

JE sens, quoique je fasse, une peine secrete;
Malgré tous mes efforts mon ame est inquiete.
De mes tristes soupçons sans relâche agité,
Je voudrois de mon sort sçavoir la vérité.
Je la cherche & la crains. Cependant il n'importe :
L'ardeur de m'éclaircir est toujours la plus forte;
J'attends ici Babet à qui je veux parler,
Elle me paroît propre à me tout révéler :
Elle est jeune, sans art & sans expérience.
Par elle j'apprendrai... La voici qui s'avance.



SCENE II.

DORANTE, BABET.

BABET *à part.*

Je vais le régaler d'un plat de mon métier ;
Et comme un ennemi le traite sans quartier.
Il se repentira de l'essai qu'il veut faire.

DORANTE *à part.*

Ne vaudroit-il pas mieux ignorer ce mystere ?
Non, cela ne se peut.

BABET.

Que vous plaît-il, Monsieur ?

DORANTE.

Babet, je suis ravi que vous serviez ma sœur.
J'ai toujours protégé toute votre Famille,
Et vous êtes, dit-on, une fort bonne fille,
Sage, de bonnes mœurs, & d'un esprit fort doux.
Aussi je veux bientôt faire beaucoup pour vous,
Et sans vous laisser perdre un jour d'un si bel âge,
Fixer votre bonheur par un bon mariage.

BABET.

Vous vous moquez, Monſieur. Cela n'eſt pas preſſé.

DORANTE.

Un pareil jour jamais ne fut trop avancé.

BABET.

Vous pouvez de ce ſoin vous épargner la peine.

DORANTE.

Suffit. D'où venez-vous de ſouper ?

BABET.

De Surêne.

DORANTE.

S'eſt-on bien diverti ?

BABET.

Fort bien, aſſurément.

DORANTE.

Et l'on s'eſt promené long-temps apparemment ?

BABET.

Oui, fort long-temps.

DORANTE.

Clitandre entretenoit Julie?

BABET.

Toujours. Tandis qu'Erafte étoit avec Célie.

DORANTE.

Hai!

BABET.

Nous les avons vus marcher de tous côtés.
Enfuite dans le bois ils fe font écartés.
Nous n'avons point oui ce qu'ils pouvoient fe dire:
Mais prefqu'à tous momens nous les entendions rire.

DORANTE *à part.*

J'enrage, je l'avouë.

BABET.

Enfin on a fervi.
Chacun pour fe placer s'empreffoit à l'envi.
Tous vouloient être affis à côté de Madame.

DORANTE.

C'étoit beaucoup d'honneur qu'ils faifoient à ma femme.

BABET.

Elle, ſans s'émouvoir, ſuivant toujours ſon train,
A pris obligeamment Eraſte par la main,
Et l'a mis auprès d'elle.

DORANTE *à part.*

Ah! quelle circonſtance!
Et tout après, ſans doute, eſt allé d'importance.

BABET.

Jamais on a ſoupé plus agréablement.
Eraſte en vérité ſçait agir galamment,
Il le faut avouer; & les fêtes qu'il donne
Ont un air de bon gout que n'attrape perſonne.

DORANTE.

Oui. C'eſt un connoiſſeur.

BABET.

Tout étoit délicat;
Et l'on s'eſt récrié vingt fois ſur chaque plat.
Le fruit délicieux. Pour comble de ſurpriſe,
Il a joint à la chere une muſique exquiſe,
La fleur de l'Opera.

DORANTE.

Vous ne m'étonnez pas.

BABET.

On a fort plaisanté pendant tout le repas.

DORANTE.

Sur quoi ?

BABET.

Sur les maris, sur tous leurs ridicules ;
On a parlé des bons, des fâcheux, des crédules,
Des jaloux. Tous enfin ont été sur les rangs ;
Et Madame en a fait cent contes différens.

DORANTE.

Fort bien.

BABET.

L'on a passé trois heures de la sorte.

DORANTE *à part.*

Je crêve ; & ma douleur ne fut jamais si forte.
Ensuite ?

BABET.

Il a fallu revenir à Paris.

DORANTE *à part.*

Je me passerois bien d'en avoir tant appris.

BABET.

BABET.

Mais qu'avez-vous, Monsieur? Seriez-vous en colere?
Ce que je vous ai dit pourroit-il vous déplaire?

DORANTE.

Non.

BABET.

Seriez-vous aussi comme certains époux,
Qu'un mot trouble, qu'un rien met d'abord en courroux?
Qui des moindres plaisirs perpétuels critiques,
Sont toujours dévorés de chagrins domestiques?

DORANTE.

Au contraire, je n'ai jamais tant de plaisir,
Que de voir profiter d'un honnête plaisir;
J'en fais ma seule étude, & j'y porte les autres.

BABET.

Leurs divertissemens altérent bien les vôtres.
Ne feignez plus, Monsieur, je le vois clairement.
Je vous ai chagriné; mais c'est innocemment.
Pardonnez donc ma faute à mon peu de lumiere;
Ma langue une autre fois sera plus réguliere.

DORANTE.

Vous me connoissez mal. Allez, ne craignez rien;
(*à part.*)
Ah! que n'ai-je évité ce funeste entretien?

BABET.

Eloignez-vous, Monsieur, ou bien je suis perduë;
Justine que je vois peut m'avoir entenduë.
On me soupçonnera. Précipitez vos pas.
Fuyez. Qu'attendez-vous?

DORANTE.

Je me retire, hélas!

SCENE III.

BABET *seule.*

JE suis pour cette fois contente de moi-même.
Mon récit a rendu sa jalousie extrême.
S'il y revient encor, je le traiterai mieux.



SCENE IV.

JUSTINE, BABET.

BABET.

MA foi tout à propos vous venez en ces lieux;
Peſte ſoit des jaloux & de la jalouſie,

JUSTINE.

Les hommes ſont ſujets à cette fantaiſie.
Ils ont beau la cacher dans le fond de leur cœur,
Ce mal les tient toujours. Par exemple, Monſieur,
Mais qu'en avez-vous fait ?

BABET.

Ce que j'en devois faire :
Et ſes ſoins curieux ont reçu leur ſalaire.
Allez. Je l'ai mené par un fort bon chemin;
Et s'il n'eſt pas content, je l'attends à demain.

JUSTINE.

Mais aux intéreſſés il ſeroit temps d'apprendre
Par quels moyens Monſieur a voulu vous ſurprendre.
Allez leur raconter votre entretien.

BABET.

J'y cours.

SCENE V.

JUSTINE *seule.*

CETTE fille & ses soins nous font d'un grand secours.
Nos Amans ont beau jeu, j'en réponds sur ma tête.
Bientôt de leur hymen nous allons voir la fête.
Puisque Monsieur chancelle, il le faut accabler.
Mais Eraste est un sot à qui je veux parler.
Il suffit de lui seul pour gâter notre affaire.
Le voici.

SCENE VI.

ERASTE, JUSTINE.

JUSTINE.

DITES-moi ? Quel est donc ce mystere ?
Ne travaillez-vous plus à servir votre ami ?
Et pour lui votre zele est-il tout endormi ?

ERASTE.

Pourrois-tu le penser ? Ma plus pressante envie
Est de le rendre heureux aux dépens de ma vie.

JUSTINE.

D'où vient donc la froideur, ou la timidité,
Qui détruit le projet entre nous concerté ?
Pourquoi, loin d'augmenter les frayeurs de Dorante ?
Ne lui montrez-vous plus qu'une ardeur languissante ?
Célie en vain vous lorgne & vous parle cent fois,
Vous ne grouillez non plus qu'une piece de bois,
Pendant tout le dîné, que bravant la colere
D'un mari qu'un coup d'œil irrite & désespere,
Elle vous regardoit d'un air particulier,
Vous étiez justement comme un jeune écolier.
Que je vous ai maudit !

ERASTE.

Hé! ma chere Justine !

JUSTINE.

Rien n'est, à mon avis, si trompeur que la mine.
Ne devroit-on pas croire, à voir cet air de cour,
Que ce seroit un maître en matiere d'amour?
Mais à le voir agir, c'est un franc imbécile.
Hé, morbleu ! ce métier est-il si difficile?
Et de nos jeunes gens l'exemple & le fracas,
A toute heure, en tous lieux, ne vous instruit-il pas?
Ne sçauriez-vous enfin, pour montrer votre flâme,
Dans les regles de l'art assiéger une femme ?

ERASTE.

Hélas !

JUSTINE.

Que cet hélas eſt froid & mal placé !
Franchement je vous hais de ce qui s'eſt paſſé.
Que vous eût-il couté, pour allarmer Dorante,
D'affecter pour Célie une ardeur plus preſſante ?
Il falloit ſeulement, pour ſervir nos deſſeins,
Lui parler à l'oreille & lui prendre les mains;
La louer, l'admirer, ſoupirer, lui ſourire,
Et marquer les tranſports que la tendreſſe inſpire.

ERASTE.

C'eſt trop long-temps me taire, il faut enfin parler.

JUSTINE.

Quel important ſecret m'allez-vous révéler ?

ERASTE.

Aprends que pour montrer la plus ardente flâme,
Je n'ai qu'à laiſſer voir celle que ſent mon ame.
En feignant un amour que je ne ſentois pas,
J'ai trop ſuivi Célie & trop vu ſes appas.

JUSTINE.

Comment ?

ERASTE.

De ses beautés le charme inévitable,
M'a fait sentir pour elle un amour véritable....
Ses trompeuses faveurs, ses regards m'ont séduit.

JUSTINE.

Certes, je plains l'état où vous êtes réduit.

ERASTE.

Je n'ai pû résister à la douce espérance
D'obtenir un bonheur dont j'avois l'apparence:
Mais plus je m'enflâmois, plus j'étois circonspect,
Et l'amour a produit la crainte & le respect.
Ne t'étonne donc plus, si tu me vois confondre
Par ces fausses bontés où je n'ose répondre,
Par ces regards flatteurs qui ne sont pas pour moi,
Qui me percent le cœur lorsque je les reçoi.
Veux-tu qu'à badiner un malheureux s'applique?

JUSTINE.

Ma foi je n'en suis plus. Ceci devient tragique.

ERASTE.

Justine, c'est à toi d'avoir soin de mon sort.

JUSTINE.

A moi, Monsieur?

ERASTE.

Tu peux par un heureux effort,
Soulager mes tourmens, prévenir ta maîtreſſe,
Et me faire ſentir l'effet de ton adreſſe.

JUSTINE.

Vous nous connoiſſez mal, & ma maîtreſſe & moi.
Je ne puis auprès d'elle accepter cet emploi.
Vous êtes étonné de voir qu'une ſuivante
Refuſe un gain certain que le ſort lui préſente,
Et puiſſe réſiſter à la tentation ;
Mais je ſuis un phœnix dans ma profeſſion.
Outre que me chargeant d'une telle ambaſſade,
Je pourrois m'attirer quelque bruſque incartade.
Célie eſt un dragon quand elle eſt en courroux.
Je ne vous trompe point, Monſieur, m'en croirez-vous ?
Epargnez-vous les ſoins d'une pourſuite vaine ;
Modérez les tranſports dont l'ardeur vous entraîne :
Cachez-les à Célie ; ou ſi ſans m'écouter,
Vous êtes réſolu de les faire éclater ;
Sans employer perſonne expliquez-vous vous-même.
Qu'eſt-il beſoin d'un tiers pour déclarer qu'on aime ?
Pour ne dire qu'un mot, faut-il tant de façons ?
Vous êtes aſſez grand pour conter vos raiſons.

D'un

D'un cœur bien enflâmé l'éloquence eſt touchante.
Je vois Célie. Adieu. Je ſuis votre ſervante.

SCENE VII.

CELIE, ERASTE.

ERASTE *à part.*

ELLE me laiſſe, ô ciel! Que vais-je devenir?

CELIE.

Vous vous êtes laſſé de nous entretenir.
Toute la compagnie en eſt ſcandaliſée,
Et ne s'attendoit pas de ſe voir mépriſée.
Vous vouliez être ſeul: mais on vient vous trouver.

ERASTE.

Lorſqu'on eſt amoureux on ſe plaît à rêver.

CELIE.

Peut-on ſçavoir l'objet dont votre ame eſt charmée?

ERASTE.

Vous ſçavez que c'eſt vous qui l'avez enflâmée.

Je vous l'ai dit cent fois, faut-il le répéter?

CELIE.

Fort bien. Si mon mari pouvoit nous écouter;
Par ce discours peut-être on pourroit le surprendre.
Mais comme apparemment il ne peut nous entendre.
Ne vous en servez plus.

ERASTE.

Hé quoi! m'enviez-vous
Le bien de vous jurer que je meurs de vos coups.
Rien n'est plus vrai, Madame.

CELIE.

Encor? quittez ce stile,
Et ne prodiguez point un serment inutile.

ERASTE.

C'est à le bien garder que je mets mon bonheur.

CELIE.

Bon, bon.

ERASTE.

N'en doutez point, je vous ouvre mon cœur
J'aime, je vous adore, & je ne puis plus vivre,
Accablé des tourmens où cet amour me livre.

CELIE.

Vous m'aimez donc, Erafte ; & vous me le jurez ?
Quels fruits de cet amour avez-vous efpérez ?

ERASTE.

L'honneur de vous fervir, le bonheur de vous
plaire.

CELIE.

Ce ne font que des mots, l'amour veut un falaire ;
Et puifque vous m'aimez vous attendez un,
Vous êtes en cela du fentiment commun.
Mais vous ne fçavez pas à quoi ma foi m'engage,
Et combien votre efpoir me déplaît & m'outrage!

ERASTE.

Madame . . .

CELIE.

J'avouerai que l'exemple eft pour vous ;
Et qu'on a peu d'égards pour les droits des époux.
Cependant par malheur je ne fui point la mode,
Et crois devoir garder toute une autre méthode.

ERASTE.

Quoi ! vous pouvez penfer ? . . .

CELIE.

Je ne m'étonne pas
Que des femmes du monde on faſſe peu de cas.
Leur conduite eſt peu propre à s'attirer l'eſtime :
Le mépris au contraire eſt ſon prix légitime.
Et s'il en eſt beaucoup, & ſur-tout dans Paris,
Que l'on juge en effet digne de ſon mépris :
Soyez perſuadé qu'il eſt auſſi des femmes,
Qui des folles ardeurs ſçavent garder leurs ames,
Poſſéder la vertu telle qu'on doit l'avoir,
Et vivre dans le monde en faiſant leur devoir.

ERASTE.

Mais permettez du moins ....

CELIE.

Que pouvez-vous me dire ?
Je rougis des tranſports que l'amour vous inſpire.
C'eſt ma faute d'avoir, pour ſervir deux Amans,
Sans doute autoriſé de pareils ſentimens.
Et je ne traite plus ce jeu de bagatelle ;
S'il duroit plus long-temps je ſerois criminelle.
J'agirai déſormais avec précaution.
Je vous parle en amie & ſans émotion.
Je vous ſouhaite ailleurs des fortunes heureuſes;
De plus belles que moi ſeront moins ſcrupuleuſes.
Un homme tel que vous n'eſt pas à négliger ;
On briguera par-tout l'honneur de l'engager.
Adieu.

ERASTE.

Quelle froideur ! Et quelle raillerie !
C'en est trop.

SCENE VIII.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

Quel objet ! il me met en furie.
Je ne sçais....

ERASTE.

C'est Dorante. Evitons de le voir.
Sa vûe en ce moment comble mon déseſpoir.



SCENE IX.

DORANTE *seul.*

C'En est fait. Pour le coup ma disgrace est
certaine :
Elle fuit, l'infidelle, & la honte l'entraîne ;
Et lui-même confus de me voir en ces lieux,
Quitte la place & craint de paroître à mes yeux.
Laisser la compagnie & venir tête à tête !
Se voir & se parler ! Non, non, rien ne m'arrête.
Je ne balance plus, & je cours me venger.
Outrageons hardiment ; qui nous ose outrager ?
Je n'ai que trop suivi ma fausse politique.
Mais aussi donnerai-je une scene publique ?
Et tombant dans le cas de tant d'autres maris,
Deviendrai-je comme eux la fable de Paris ?
Ciel ! dans cet embarras daigne éclairer mon
ame !
J'aurois plutôt réglé tout l'Etat que ma femme !

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE *seul.*

JE marche, & je ne sçais où s'adressent mes pas.
Dans ma propre maison je ne me connois pas.
Je cours de tous côtés, & d'étage en étage,
Sans pouvoir rencontrer l'ingrate qui m'outrage.
Je méconnois sa chambre & son appartement.
L'excès de ma fureur m'ôte le jugement.
Mes sens à leurs erreurs asservissent mon ame,
Ciel! as-tu de fleau plus cruel qu'une femme!
Insensé que je suis de m'être marié!
Mais encore avec qui me suis-je apparié?
Prendre une belle femme, ah! c'est mon infortune!
Il est tant de guenons, que n'en ai-je pris une!
Eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,
N'importe, sa laideur seroit ma sûreté.
Comment ai-je oublié qu'une femme fort belle!
Du plus sensé mari dérange la cervelle!

Que quand par un miracle avec tous leurs appas,
Les ſoins de mille Amans ne la toucheroient pas.
Que ſa vertu ſeroit au-deſſus de ſes charmes ;
Son Epoux n'eſt jamais à couvert des allarmes ;
Et ne peut éviter dans ce ſiécle malin
De paroître au public ridicule ou chagrin.

SCENE II.

DORANTE, CHAMPAGNE.

DORANTE.

QUE viens-tu faire ici ?

CHAMPAGNE.

Quoi ! moi, Monſieur !

DORANTE.

Toi-même.

CHAMPAGNE.

Comment donc ?

DORANTE.

D'où te vient cette inſolence extrême ?

CHAMPAGNE.

Il paroît en fureur, & je ne ſçais pourquoi.

DORANTE.

Ne me connois-tu pas?

CHAMPAGNE.

Si je vous connois, moi?
Je vous vois tous les jours, puis-je vous méconnoître?

DORANTE.

Réponds donc? Que fais-tu céans?

CHAMPAGNE.

J'attends mon Maître;

DORANTE.

Eſt-il encore ici?

CHAMPAGNE.

Pouvez-vous en douter?
Nous ſommes loin de l'heure où le coq doit chanter.
On ſongera peut-être alors à la retraite,
Suppoſé que du jeu la repriſe ſoit faite;
Et que quelqu'un piqué n'aille pas s'aviſer
D'en demander une autre & de la propoſer;
Ou bien que de concert la compagnie entiere
Ne veuille pas à fond traiter quelque matiere;

Ou que de conte en conte égayant leurs propos,
Répetant des chanſons, des vers & de bons mots,
Et lançant à l'envi des traits de la ſatire ;
Ils ne ſe livrent pas aux plaiſirs de médire.
Enfin depuis deux ans que ſans manquer un jour,
Nous venons tous les ſoirs faire ici notre cour,
Je n'ai pas une fois vu décamper mon Maître,
Sans voir en même-temps le point du jour paroî-
tre.

DORANTE.

Ah ! quelle étrange vie !

CHAMPAGNE.

Auſſi c'eſt trop ſouffrir.
A force de veiller je ſuis prêt à mourir.
Mon Maître dort le jour, & moi je cours la ville.
Pour ſommeiller un peu je cherchois un azile.
Quand je vous ai trouvé, Monſieur, dans ce ſalon.
Le bruit qu'on fait là-bas ébranle la maiſon.
Loin de tout ce fracas, dans une bonne chaiſe,
Je venois en ces lieux dormir tout à mon aiſe.
Pardonnez-moi, Monſieur, de vous avoir troublé.

DORANTE.

Je n'y puis plus tenir, je ſuis trop accablé.
Pour ſortir d'embarras, démêlons quelque route,
Et calmons-nous enfin, quelque prix qu'il en
coute.

L'on ne résiste point à des tourmens pareils.
Allons chercher Dubois, & suivons ses conseils.
Risquons tout pour trouver une fin à ma peine.

SCENE III.

CHAMPAGNE *seul.*

OU va-t-il? Et pourquoi cette fuite soudaine?
Pourquoi dès qu'il m'a vu s'est-il mis en fureur?
Mon visage est-il fait pour inspirer l'horreur?
Cet homme est enragé, le diable le tourmente.
Mais Babet vient. Ma foi, je la trouve charmante.

SCENE IV.

BABET, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

TU me charmes, Babet, je le dis franchement.
Je t'aime. Tu m'as plû d'abord infiniment.

BABET.

C'est parler sans façons.

CHAMPAGNE.

Faut-il tant de myſtere ?
Je ne vois pour tous deux rien de meilleur à faire.
Clitandre aime Julie, ils ſe vont épouſer,
Pour ton époux auſſi je me viens propoſer.
Aime-moi nous ferons un double mariage.
Songes-y.

BABET.

Dans quel temps me tiens-tu ce langage ?
N'y ſongeons plus.

CHAMPAGNE.

Comment ?

BABET.

Un ſcrupule fatal
Renverſe nos projets & nous fait bien du mal.
Célie a réſolu d'éventer l'artifice ;
On ne ſçait tout d'un coup d'où lui vient ce caprice.
Mais elle ne veut plus cacher à ſon époux
La feinte & le deſſein que nous conduiſions tous.
Près d'en voir le ſuccès répondre à notre attente.
Elle va malgré nous tout conter à Dorante.
Je ſuis au déſeſpoir.

CHAMPAGNE.

J'enrage comme toi.

BABET.

Tout le monde est saisi de tristesse & d'effroi.
Clitandre veut mourir, j'ai vu pleurer Julie.

CHAMPAGNE.

Tout gémit. Cependant rien n'ébranle Célie.
Une femme d'esprit peut-elle ainsi penser?
Ah! c'est pour contredire & pour embarrasser!
On a beau la louer. Mais je me donne au diable,
Elle est femme, il suffit, elle est déraisonnable.
Elle vient.

BABET.

Nos Amans la suivent pas à pas.



SCENE V.

CELIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

CLITANDRE.

QUOI ! Madame, à la fin ne vous rendrez-vous pas ?
Détruisez-vous ainsi toute notre espérance ?
Ciel !

CELIE.

Je ne puis garder plus long-temps le silence.
Je partage vos maux, & voudrois de bon cœur,
En vous donnant mon sang faire votre bonheur.
Mais cette feinte auroit des suites si terribles,
Que j'ai pour la finir des raisons invincibles.
Je prévois ces malheurs que je dois prévenir ?
Eraste viendra-t-il ?

JUSTINE.

Madame, il va venir.

JULIE.

Hélas !

CLITANDRE.

Je suis perdu.

JUSTINE.

Je n'en puis plus. Je crève.
Et contre son projet tout mon cœur se souleve.

BABET.

Etrange contretemps !

CELIE.

Vous me maudissez tous ;
Je vous l'ai déjà dit, je souffre autant que vous.
Mais mon repos, l'honneur, la bienséance même
S'oppofent tous ensemble à notre stratagême.
Dorante est furieux. Mais enfin le voici.



SCENE VI.

DORANTE, CELIE, JULIE, CLITANDRE, DUBOIS, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

DORANTE *à Dubois.*

ALLONS. Fort à propos je les rencontre ici.
Ils ne s'attendent pas que je viens leur apprendre...

CELIE.

Monsieur, je vous cherchois...

DORANTE.

Commencez par m'entendre,
Madame, s'il vous plaît; après vous parlerez.
Ma sœur, Monsieur vous aime, & vous l'épouserez.
J'y consens de bon cœur, & pour cet hyménée
Prenons sans différer cette même journée.
Le plutôt vaut le mieux.

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas ?

DORANTE.

Laiſſons des complimens l'inutile embarras.
Que l'hymen, s'il ſe peut, redouble votre flâme.
(*à Célie.*)
Je fais des vœux aux ciel pour cela. Vous, Madame,
Vous ne me direz plus que tous ces jeunes gens ;
Ces Meſſieurs de bel air que je voyois céans,
Y viennent pour ma ſœur, & non pour votre compte.
J'en ai ſouffert beaucoup : je l'avouë à ma honte.
J'ai balancé long-temps ſans me déterminer.
Je craignois les brocards qu'on pourroit me donner.
Mais je me rends enfin ; & quoi qu'on puiſſe dire,
Je défends déſormais... Qu'avez-vous donc à rire ?
En vérité ce ris eſt rare & ſingulier.
Cependant nous vivrons d'un air plus régulier.
Je renonce à Paris, & vais à la campagne.
Choiſiſſez ſeulement la Brie ou la Champagne.
J'ai là deux bons châteaux, c'eſt à vous de choiſir :
Vous y vivrez tranquille, & pourrez à loiſir

Perdre le train maudit d'une façon de vivre ;
Qu'à des gens vertueux l'on n'a jamais vu ſuivre.
Mais quoi, je vous vois rire encore ?

CELIE.

Oui, Monſieur ;
Et même j'avouerai que je ris de bon cœur.

DORANTE.

Mais tout le monde rit. Suis-je ſi ridicule ?
On ſe moque de moi ſans crainte & ſans ſcrupule.
Nous verrons à la fin ſi l'on aura raiſon.

CELIE.

Nous vous avons, Monſieur, fait une trahiſon.
Contre vous tout le monde étoit d'intelligence ;
Daignez me pardonner cette légere offenſe.
Ma mere eſt du projet : Votre oncle contre vous
M'a ſeul déterminée, & s'eſt joint avec nous.
Nous voulions vous réſoudre à marier Julie :
Aujourd'hui votre choix à Clitandre la lie.
C'étoit notre deſſein, nos ſoins ont réuſſi.
Calmez donc votre eſprit. Vous êtes éclairci.
J'approuve le parti que vous me faites prendre.
Eraſte va venir ; & vous allez entendre
Quels ſont mes ſentimens.

DORANTE.

Je ne ſçais où j'en ſuis ;

JUSTINE.

Hé bien, de mes conseils reconnoissez les fruits.

CLITANDRE.

Nous te devons beaucoup.

BABET.

Pour mon apprentissage,
Je n'ai pas mal tantôt joué mon personnage.

JULIE.

Assurément.

DORANTE.

Dubois, que dire à tout ceci ?

DUBOIS.

Pardonnez-moi, Monsieur, car j'en étois aussi.

DORANTE.

Quoi! toi-même est entré dans un tel artifice ?

DUBOIS.

Oui, sans doute; & j'ai cru vous rendre un grand
service.
Dans la réflexion vous-même en conviendrez;
Et j'espere qu'un jour vous m'en remercierez.

CELIE.

Hélas ! si vous sçaviez, pour soutenir ma feinte,
Ce que m'en a couté de peine & de contrainte !
Ah ! dans le moment même où vous venez d'entrer,
Je courrois vous chercher pour vous tout déclarer.
Non, je n'écoutois plus votre sœur ni Clitandre;
Mon cœur trop inquiet ne pouvoit plus attendre.
Je sacrifiois tout à votre seul repos.
Mais Eraste paroît. Il vient fort à propos.

SCENE DERNIERE.

DORANTE, CELIE, JULIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, DUBOIS, CHAMPAGNE.

CELIE.

ERASTE, de Clitandre enfin l'hymen s'apprête ;
Et Julie aujourd'hui doit être sa conquête.
Prenez part au bonheur d'un ami si parfait.
Vous sçavez pour cela ce que nous avons fait,

Mais dans le même-temps évitez ma présence.
Ne me voyez jamais.

ERASTE.

O ciel ! quelle défense !

CELIE.

J'ai de fortes raisons pour vous le demander.
Vous me connoissez trop pour ne pas l'accorder.
Achevons leur hymen, & partons.

DORANTE.

Non, Madame ;
Je me sens pénétré jusques au fond de l'ame.
J'admire la vertu que vous me faites voir,
Et croirois faire un crime osant m'en prévaloir.
Demeurez à Paris. Vivez à l'ordinaire.

CELIE.

Je mourrois mille fois avant que de le faire.
Je rends graces au ciel de m'avoir en ce jour
Montré par vos transports jusqu'où va votre amour.
Cet amour fait lui seul le bonheur où j'aspire.
Je veux le ménager, quoique vous puissiez dire ;
Et me cachant au monde, au moins pour quelque-temps ;
Vous prouver qu'avec vous tous mes vœux sont contens.

Puisqu'aujourd'hui j'aurai Clitandre pour beau-
frere,
Je partirai demain, rien ne m'en peut distraire.
Mon devoir m'en prescrit l'indispensable loi;
Et puisque vous m'aimez, vous viendrez avec
moi.

JUSTINE.

Elle est jeune, elle est belle & sage. Ah! quelle
femme!
Quel sens, quelle droiture, & quelle grandeur
d'ame!
Exemple dans ce siécle & bien rare & bien beau!
Elle va s'enfermer dans le fond d'un Château.
Si vous voulez sçavoir qu'elle est votre compa-
gne,
Messieurs, proposez-lui de vivre à la campagne.

FIN.

L'AMANTE AMANT,

COMEDIE.

ACTEURS.

DORIMENE, Mere de Lucinde.

LUCINDE, Fille de Dorimene.

TIMANDRE, Amant de Lucinde.

LICIDAS, Amant de Lucinde, & autrefois d'Angelique.

ANGELIQUE, Amante de Licidas.

JUSTINE, Femme de Chambre de Dorimene.

LISE, Suivante d'Angelique.

L'ESPERANCE, Valet de Timandre.

JASMIN, Valet de Licidas.

LA VIOLETTE, Laquais de Dorimene.

La Scene est à Paris.

L'AMANTE



L'AMANTE AMANT, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TIMANDRE, L'ESPERANCE.

L'ESPERANCE.



AVEZ-vous donc le diable au corps, Monsieur ? Vous venez de courir quarante postes sans vous arrêter. Vous n'avez mis que trente-six heures à venir de l'extrémité de la Flandre à Paris ; & à peine vous ai-je débotté, que sans me donner le temps d'avoir des sou-

liers; car vous ſçavez que j'ai perdu les miens en courant. Vous marchez par la ville comme un poſſédé. Pour moi, je n'en puis plus, je vous l'avouë. Je ſuis ſur les dents. Eſſoufflé, roué, écorché en plus d'un endroit.... hai.... hai.... je ne ſçaurois remuer ni pié, ni patte. Je meurs de faim, d'envie de dormir & de laſſitude. Comment pouvez-vous faire pour réſiſter à tant de fatigues? Et ſe peut-il qu'un homme de qualité ne ſuccombe à ces efforts violens?

TIMANDRE.

Les gens de guerre ſont accoutumés à tout. L'honneur & l'ambition adouciſſent les plus rudes peines où notre métier nous expoſe. Pour moi, je ſuis formé au travail, j'y ai été élevé dès mon jeune âge. Et que m'auroit ſervi d'avoir été Page d'un Duc des moins accommodés, enſuite Mouſquetaire, Lieutenant d'Infanterie, & enfin Capitaine?

L'ESPERANCE.

Il eſt vrai que tous ces états ſont des écoles admirables pour la ſouffrance. Ah! que je devrois bien être endurci à la peine, moi, qui a eu l'honneur de vous ſuivre par tout, qui fidéle compagnon de votre fortune, ai toujours été votre digne Valet. Et que n'ai-je point fait pour vous? Quand j'y ſonge, franchement vous m'é-

tes bien obligé. J'ai refusé cent bonnes conditions pour vous servir : mais je ne m'en repends pas. Je vous aime, vous êtes bon, & si....

TIMANDRE.

Comment ? Et que pouvois-tu faire de mieux ? N'es-tu pas bien heureux d'avoir un Maître comme moi ?

L'ESPERANCE.

Oui, j'en suis d'accord. Pour vous, il n'y a rien à dire. Vous êtes homme de qualité, Cadet d'une des meilleures maisons de la basse Normandie, bien-fait, estimé par-tout : mais de quoi est-ce que tout cela me sert ? Vous êtes gueux comme un rat ; & voilà ce qui m'importe.

TIMANDRE.

Hé ! de quelle maniere de parler te sers-tu-là ?

L'ESPERANCE.

Je me sers de l'expression la plus juste ; & je suis certain que je n'en sçaurois trouver d'assez énergiques sur ce sujet. Ne vous fâchez pas. Laissez-moi parler : vous sçavez que vous me l'avez toujours permis. Depuis douze ans que vous quittâtes le Château de votre pere, & qu'on

vous donna un bidet, vingt piſtoles, & moi pour Valet, combien avez-vous reçu de lettres de changes? Hem! répondez.

TIMANDRE.

Tai-toi. Ne renouvelle point mes chagrins. Je ne ſens que trop le triſte état de ma fortune: mais j'eſpere qu'elle changera. Je n'ai pas laiſſé de vivre juſqu'ici avec aſſez d'éclat, du moins en apparence, de m'avancer même dans le parti que j'ai pris; & perſonne enfin ne me croit auſſi malheureux que je ſuis.

L'ESPERANCE.

La peſte! pour vivre d'eſprit vous êtes admirable. Nul ne l'entend mieux que vous. Je ſçais que c'eſt une ſcience & une prérogative annexée aux gens de votre pays: mais il faut l'avouer à votre gloire; vous les paſſés tous de bien loin; & il n'y a pas de manceau, ſi hupé qu'il puiſſe être, à qui vous ne donniez aiſément quinze & biſque. Doux, inſinuant, cajolant bien, jurant mieux, prenant de grands airs, amuſant vos Créanciers par de belles paroles, vous payant d'un côté, empruntant de l'autre, enfin mentant parfaitement. Mais, ſur-tout, je ne puis aſſez louer cette vertu ſecrete & ce talent incomparable dont vous êtes doué. Aucune de vos hôteſſes ne vous échape; par-tout où vous logez,

vous êtes d'abord le patron. Ma foi, la fortune n'eſt pas ſi aveugle que l'on penſe ; elle fait aſſez bien toutes choſes, & donne à chacun, comme l'on dit, la robe ſelon le froid. Qu'aurions-nous fait ſans cela ? Nous aurions ſouvent mal paſſé notre temps, & fait bien des repas par cœur. Qu'en dites-vous ? Mais à propos, comment faiſiez-vous avec Madame Barbe cette groſſe Flamande ? Comment pouviez-vous vous réſoudre à lui dire des douceurs, vous qui êtes ſi mignon, toujours poudré, friſé, muſqué par tous les endroits de votre corps ? Elle étoit ſi mal-propre, ſi ſalope, ſi dégoutante ...

TIMANDRE.

Que veux-tu ? On ne fait pas toujours tout ce qu'on veut.

L'ESPERANCE.

Voyez ; qu'on a de la peine à gagner ſa vie ? Mais quoi ! ne ſortirons-nous jamais de ces embarras ?

TIMANDRE.

Je puis me flatter de quelque ſorte de réputation, & avec d'auſſi bons Patrons que les miens, je n'ai pas lieu de me déſeſpérer tout-à-fait.

L'ESPERANCE.

Zeſte ! Tous ces Patrons promettent beaucoup

& tiennent peu, & donnent souvent le loisir de mener une triste vie. Mais votre mariage avec Lucinde nous mettra à notre aise. Elle est riche; vous lui plaisez, & ne déplaisez pas à Madame Dorimene sa mere ; vous êtes même un peu son Allié; & le dessein où elle étoit de vous donner sa Fille, est, croyez-moi, notre ressource la plus sûre. Hâtez-vous donc d'achever ce mariage ? Ah ! que je vais m'en donner à vos nôces!

TIMANDRE.

Hélas! mon pauvre l'Esperance! Je tremble de peur de ne pas réussir dans cette entreprise.

L'ESPERANCE.

Pourquoi? Lucinde vous aime. Que craignez-vous ?

TIMANDRE.

Elle me le disoit du moins avant mon départ: mais elle ne voyoit que moi en ce temps-là. J'ai été absent dix-huit mois ; il n'en faut pas tant pour faire une infidelle. Je veux m'en éclaircir. Je ne viens-ici que pour cela. Je t'avouerai que je doute de sa fidélité. Il y a déjà quelque-temps que je n'ai reçu aucune de ses lettres. Je crains que quelque Rival n'ait avancé ses affaires pendant mon absence.

L'ESPERANCE.

Un Rival, dites-vous ? Ah ! parbleu ! c'eſt ce qu'il faut bien empécher. Lucinde en épouſeroit un autre ? Diable ! On nous l'enleveroit ? Non, non, cela ne ſe peut point ; & je la compte déjà pour nôtre. Mais à propos, quand j'y ſonge, j'appréhende pour moi le même malheur. La friponne de Juſtine ne m'a plus écrit en dernier lieu auſſi tendrement qu'elle avoit accoutumé de faire. J'en enrage. Ventrebleu ! Un homme comme moi ſeroit-il trahi ? Peut-être auſſi eſt-ce la faute du Secretaire dont elle s'eſt ſervie. Enfin, ſçachons la vérité, nous avons tous deux le même intérêt. Voilà leur maiſon. Frapons à la porte, & voyons ce qui en eſt : Mais non, ne vaudroit-il pas mieux que je ſondaſſe un peu le gué avec Juſtine, avant que vous vous expoſaſſiez vous-même ?

TIMANDRE.

Oui. Je crois plus à propos que tu parles à Juſtine avant que je voie Lucinde. Je prendrai des meſures plus juſtes ſur ce que tu me diras. Adieu. Je te laiſſe. On ouvre la porte. Je ne veux pas encore être vu. Informe-toi au plutôt de ce qui ſe paſſe ; reviens finir mon inquiétude.

SCENE II.

JUSTINE, L'ESPERANCE.

L'ESPERANCE.

C'EST Juſtine qui ſort. Ah! que je l'aime! Je le ſens bien en ce moment. Le ſang me tribouille par tout. Mais retirons-nous un peu à l'écart, & obſervons ſes diſcours pour avoir le plaiſir de la ſurprendre.

JUSTINE.

Ah! amour! Traître amour! Qu'on eſt malheureux de ſuivre tes loix! Que tu es cruel! Et que c'eſt un deſtin bien funeſte que celui d'aimer!

L'ESPERANCE.

Ah! morbleu! qu'elle eſt toujours aimable!

JUSTINE.

C'en eſt fait. Mon repos eſt allé à veau-l'eau. Je ne dors plus, & je ſéche ſur mes pieds depuis que je ne vois plus le digne objet de mes deſirs. Ah! l'Eſperance! Mon cher l'Eſperance! Où es-tu maintenant?

L'ESPERANCE.

Hélas! la pauvre enfant! Elle parle de moi.

JUSTINE.

Que ne peux-tu voir toutes les larmes que je verſe, & entendre tous les ſoupirs qui ſortent de mon eſtomac! Tu connoitrois bien que je ne ſçaurois vivre ſans toi.

L'ESPERANCE.

Ouf! Je me ſens attendrir à ces douces paroles, elle me fend le cœur. Je ſoupire moi-même à l'entendre, & je ſuis prêt à pleurer.

JUSTINE.

Malheureuſe que je ſuis d'aimer! Etoit-ce à moi de prendre tant d'amour? Paſſe encore pour les femmes de qualité; elles n'ont autre choſe à faire: mais une malheureuſe comme moi a bien d'autres occupations. Hélas! je n'en puis plus! je me meurs! Et pour qui? Ah! quand j'y penſe, cela me met au déſeſpoir; pour un débauché, pour un ivrogne, un ſac-à-vin.

L'ESPERANCE.

Je vous remercie des louanges dont vous m'honnorez.

JUSTINE.

Qui depuis qu'il m'a quitté, n'a peut-être fait que boire sans penser à moi.

L'ESPERANCE.

Oui; cela m'est arrivé quelquefois.

JUSTINE.

Et qui dans le temps que je me tourmente, se console de mon absence, & prodigue peut-être ses caresses à quelqu'infâme vivandiere, ou à quelque vendeuse de brandevin.

L'ESPERANCE.

Ah! non; cela n'est pas vrai. Depuis que je suis parti j'ai été aussi sage qu'un enfant d'un an.

JUSTINE.

Ah! si je le sçavois.

L'ESPERANCE.

Hé bien?

JUSTINE.

Je me vengerois sur l'heure. Oui, sans différer un moment....

L'ESPERANCE.

Hola, hola! La peste! Garde-toi bien de faire la sottise.

JUSTINE.

Mais, non; soyons fidéle jusqu'à son retour; faisons notre devoir; aimons-le toujours tendrement.

L'ESPERANCE.

Ah! voilà qui me plaît, c'est parler raisonnablement, cela.

JUSTINE.

Oui; quoique je souffre pour lui, je ne dois point m'en plaindre; je suis trop heureuse d'avoir un Amant tel que lui.

L'ESPERANCE.

Sans doute.

JUSTINE.

Il est bien fait.

L'ESPERANCE.

Cela se voit.

JUSTINE.

Il a du courage.

L'ESPERANCE.

Comme un diable.

JUSTINE.

Enfin, c'eſt un homme qui mérite d'être aimé. Hélas ! Sera-t-il encore long-temps abſent ? L'Eſperance, mon pauvre l'Eſperance, quand eſt-ce que je te reverrai ? Quand pourrai-je...

L'ESPERANCE.

Tout-à-l'heure ; & me voilà. Dieu merci.

JUSTINE.

Hai !

L'ESPERANCE.

Qu'eſt-ce donc ?

JUSTINE.

Miſéricorde ! Ah ! je n'en puis plus, je me pâme !

L'ESPERANCE.

Qu'eſt-ce qui t'épouvante ? Morbleu ! quelle eſt lourde ! Elle eſt plus peſante que du fer. Raſſûre-toi ; je ſuis ton cher, ton fidéle l'Eſperance.

JUSTINE.

Toi ?

L'ESPERANCE.

Oui.

JUSTINE.

Non; je crois que c'eſt un fantôme qui me tient.

L'ESPERANCE.

C'eſt moi-même, te dis-je. Tâte plutôt.

JUSTINE.

Tout de bon?

L'ESPERANCE.

Oui, ma foi.

JUSTINE.

Falloit-il me faire tant de peur, & me ſurprendre ainſi mal à propos? Qui t'auroit deviné-là? Mais ſe peut-il que ce ſoit l'Eſperance?

L'ESPERANCE.

Quoi! ne me connois-tu pas?

JUSTINE.

Hé, hé.

L'ESPERANCE.

Voyez; elle ne peut me reconnoître. Va; je ne

m'en étonne pas. Les fatigues de cette campagne ont fait un terrible effet ſur mon viſage. Ma foi, la Flandre change bien les gens ; n'eſt-il pas vrai ? Je ne ſuis pas auſſi beau que j'étois : mais il ne faut pas que cela t'allarme, tout reviendra, s'il plaît à Dieu ; & un mois après de ſéjour à Paris racommodera tout ce que la guerre a gâté.

JUSTINE.

Tu en as bon beſoin.

L'ESPERANCE.

Maintenant que tu ne doute plus que je ne ſois moi-même, je vais me ſervir de mon ancien privilege, & te ſaluer avec cérémonie, comme un homme qui revient de loin.

JUSTINE.

Bon Dieu ! comme te voilà fait !

L'ESPERANCE.

Tu me vois un peu en déſordre. J'ai laiſſé mon équipage derriere ; nous ſommes venus en poſte, mon maître & moi ; & j'ai déjà vu arriver plus d'un Prince, auſſi hâlé & auſſi deguenillé que moi.

JUSTINE.

Vous avez donc bien fatigué ?

L'ESPERANCE.

Fatigué ? Morbleu ! cela est incroyable. Sans le brandevin, que j'ai bû, je n'aurois jamais résisté. Ces rodomons d'Espagnols ont paru vouloir faire les mauvais : mais ils ont trouvé à qui parler, & nous leur avons montré leur bec jaune. Cependant qu'avez-vous fait ici ? Comment tout s'est-il passé ? Venons au fait. Mon Maître est dans une grande impatience d'en être instruit.

JUSTINE.

Ma foi, il y a bien du changement.

L'ESPERANCE.

Comment donc ? Qu'est-ce à dire ?

JUSTINE.

C'est-à-dire que Lucinde a un autre Amant qui lui rend bien des soins. Dorimene prend grand plaisir à le voir, & le reçoit fort bien. Il est riche, galant & bien fait.

L'ESPERANCE.

Tant pis ; cela ne vaut pas le diable. De quel pays est-il, ce nouvel Amant ?

JUSTINE.

Il est de Paris.

L'ESPERANCE.

Tant mieux. Un Parisien n'est qu'une dupe en comparaison d'un bas-Normand, & mon Maître l'attrapera.

JUSTINE.

Son nom est Licidas. Franchement c'est un dangereux garçon; & Lucinde à la fin, voyant Timandre absent, auroit bien pû s'en accommoder : mais elle aime ton Maître; & puisqu'il est revenu, tout ira bien; & il n'y a plus rien à craindre. ..

L'ESPERANCE.

Apparamment il y a quelque faquin de Valet qui te fait les yeux doux. Hem. Parle. Je le gagerois à ta mine.

JUSTINE.

Oui; il y en a un qui s'en est voulu mêler : mais il n'y a guere trouvé son compte jusqu'ici; je te suis trop fidelle.

L'ESPERANCE.

Ventrebleu, suffit... Il faut que je l'assomme. Quelle est la profession du maître & du valet? Sont-ils des gens de guerre?

JUSTINE.

Non.

L'ESPERANCE.

L'ESPERANCE.

Quoi ? ce ne ſont pas des gens de guerre, & ils oſent être nos rivaux. Ils ont perdu l'eſprit.

JUSTINE.

Dame, la choſe eſt pourtant comme je le dis. Le maître eſt un jeune homme, qui n'a que les plaiſirs pour objet, qui ne cherche qu'à ſe divertir.

L'ESPERANCE.

J'entends. C'eſt un jeune damoiſeau, un petit mignon de couchette, un coquet banal, qui n'a vu que Ruel, Vincennes, & le bois de Boulogne, & peut-être eſt-ce ſur le tout le fils d'un Fermier. Ah ! que j'en ſerois aiſe ! Adieu. Il faut que je te quitte ; je me ſuis déjà arrêté ici trop long-temps. Mon Maître m'attend. Je ſuis ſûr qu'il jure à l'heure qu'il eſt de mon peu de diligence ; & je vais lui rendre compte de toute notre converſation. Mais qui eſt cet homme-là ?



SCENE III.

JUSTINE, L'ESPERANCE, JASMIN.

JUSTINE.

C'EST justement le valet de Licidas, de l'Amant de Lucinde.

L'ESPERANCE.

Quoi ! c'eſt-là mon Rival ! Ah, ah, qu'il eſt plaiſant !

JASMIN.

Parle donc, Juſtine ? Quel eſt ce gouja ? Je crois Dieu me pardonne, qu'il ſe gauſſe de moi.

L'ESPERANCE.

Tu l'as deviné... Mais, laiſſons-là la raillerie, & parlons ſérieuſement. L'ami, on m'a dit que vous vous mêliez de venir cajoler ma maîtreſſe que voilà. Je veux bien vous avertir, de peur d'incongruité, que vous ne lui parliez plus ; autrement, touchez-là, je vous couperai les oreilles. Adieu.

SCENE IV.

JUSTINE, JASMIN.

JASMIN.

A Qui en a-t-il donc, cet avaleur de charettes ? Oui, oui, tu n'as qu'à venir ; tu trouveras à qui parler. Parbleu ! j'ai été si sot que je ne lui ai rien répondu, tant son compliment m'a surpris : mais à la premiere rencontre je lui ferai voir qui je suis.

JUSTINE.

Ne te frotes pas à lui ; c'est un méchant garçon. Gare les oreilles.

JASMIN.

Qu'il prenne garde à son nez, lui ; je pourrois bien le lui rogner d'un quartier. C'est donc-là ce guerrier si redoutable dont tu m'as si souvent parlé ?

JUSTINE.

Lui-même.

JASMIN.

Par ma foi, c'est un laid mâtin ; & il faut que tu sois bien aveuglée, pour me le préférer.

JUSTINE.

Que veux-tu ? je l'aime tel qu'il eſt.

JASMIN.

Tant pis pour toi. Timandre ſon Maître eſt-il auſſi revenu ?

JUSTINE.

Sans doute.

JASMIN.

Je prévois ici un grand brouillamini. Il y aura bien du ſang répandu : mais mon Maître pourra-t-il voir Lucinde ce matin ?

JUSTINE.

Non ; elle eſt un peu indiſpoſée. Qu'il attende à tantôt. Adieu. Je rentre. Il faut que j'aille apprendre à ma Maîtreſſe le retour de Timandre.

SCENE V.

JASMIN *ſeul.*

VOILA pourtant de terribles affaires. Cruelle diſgrace pour nos amours ! Mon Maître ne pourra jamais... Mais le voici.

SCENE VI.

LICIDAS, JASMIN.

LICIDAS.

HE' bien, Jaſmin ; as-tu de bonnes nouvelles à me donner ?

JASMIN.

Oui, de très-bonnes.

LICIDAS.

Quoi ? que veux-tu dire ?

JASMIN.

Je veux dire que... Mais attendez que je voie auparavant ſi vous avez vos deux oreilles.

LICIDAS.

Je crois qu'il eſt devenu fou.

JASMIN.

Les voilà toutes deux bien entieres. C'eſt dommage ; dans huit jours vous n'en aurez plus.

LICIDAS.

Je penſe qu'il extravague. Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

JASMIN.

Cela ſignifie que ſi Timandre eſt auſſi méchant & auſſi brutal que ſon valet, nous ſerons tous deux courtaudés.

LICIDAS.

Il eſt donc revenu, ce Monſieur Timandre ?

JASMIN.

Oui, de par tous les diables, il eſt revenu, & ſon valet monſieur l'Eſperance. Je l'ai rencontré ici avec Juſtine. Bon Dieu ! quelle mine ! quel fier-à-bras ! Il m'a d'abord interdit la vuë de la Femme de chambre ſous peine de me les couper toutes deux en cas de déſobéïſſance. Timandre vous défendra, ſans doute, de voir ſa maîtreſſe ſous la même peine. M'en croirez-vous, Monſieur ? Tirons nos chauſſes de bon heure ; cedons à la force ; faiſons les choſes de bonne grace ; allons à Lyon revoir la belle Angelique, cette jeune veuve ſi aimable. Elle vous aime toujours, j'en ſuis ſûr ; cependant vous l'abandonnez cruellement. Il y a trois ans qu'elle attend votre retour. Allons, vous dis-je ; elle vous recevra à bras ouverts.

LICIDAS.

Ah ! ne m'en parles plus. Je ſuis confus de mon ingratitude ; mais l'abſence & les yeux de Lucinde ont été plus forts que toutes mes réflexions. Je crois même qu'Angelique ne penſe plus à moi. Elle ne m'écrit plus, & je ne reçois plus de ſes nouvelles, & peut-être aime-t-elle ailleurs auſſi bien que moi.

JASMIN.

Non, aſſurément. De la maniere dont vous m'en avez toujours parlé, je ne lui ſçaurois faire l'injuſtice de le croire ; & bien loin qu'elle ait fait un nouvel engagement, je répondrois qu'elle pleure ſans ceſſe votre infidélité.

LICIDAS.

Tu es de bonne foi, mon pauvre Jaſmin. Il ne faut pas tant de temps à une femme pour ſe conſoler de la perte d'un Amant. Mais quand il ſeroit vrai qu'Angelique m'aimeroit encore, ne me le dis plus dorénavant. Laiſſe-moi penſer au contraire, qu'elle eſt comme toutes celles de ſon ſexe, afin de m'épargner le remords dont je ſerois dévoré, ſi je croyois que je lui fuſſe cher encore.

JASMIN.

Allons la trouver, Monſieur, je vous ſupplie. Vous cherchez ici quelque malheur.

LICIDAS.

Poltron !

JASMIN.

Je ne le ſuis point du tout. Si nos rivaux étoient des gens comme nous, vous verriez comment je ſerois brave : mais ce ſont des gens de guerre, accoutumés au fer & au feu.

LICIDAS.

Hé pour avoir été à la guerre, crois-tu qu'ils aient plus de courage, & qu'ils en ſoient plus redoutables ?

JASMIN.

Oui, parbleu, je le crois.

LICIDAS.

Hé bien, détrompe-toi. Sois perſuadé qu'il y a pour le moins à l'armée autant de poltrons que de braves. J'en connois beaucoup qui ne ſont rien moins que ce qu'ils s'efforcent de paroître ; cependant pour s'être trouvé en quelque occaſion, où ils ne ſont allez que par force, en

enrageant & en faiſant mille vœux ſecrets, ils regardent avec mépris ceux qui n'ont pas pris le parti des armes, quoiqu'ils y aient été contrains ou par leur fortune ou par la volonté de leurs parens. Oui, quand ce ne ſeroit que parce que Timandre a été à l'armée, & que je n'y ai pas été moi, je veux m'attacher à Lucinde plus que jamais. Viens; entrons chez elle.

JASMIN.

Vous ne lui ſçauriez parler que l'après-dînée; Juſtine me l'a aſſuré.

LICIDAS.

Allons donc chez mon banquier prendre de l'argent; je n'en ai plus.

JASMIN.

C'eſt fort bien fait.

LICIDAS.

Allons, auſſi bien je vois deux femmes maſquées qui s'arrêtent ici .... Nous les incommoderions, ſans doute, ſi nous y demeurions plus long-temps; apparemment elles ont quelque rendez-vous en ce lieu.

JASMIN.

Peut-être. Je ne ſçais qui elles ſont. Mais il

me semble que je les ai vu nous suivre & nous observer trois ou quatre fois.

LICIDAS.

Ce ne sont pas-là nos affaires. Suis-moi sans t'arrêter davantage.

SCENE VII.

ANGELIQUE, LISE.

LISE *se démasquant.*

HE' bien, le voilà parti. Prenons un peu d'haleine, & donnons-nous de l'air.

ANGELIQUE.

Hélas!

LISE.

Quoi, Madame, vous soupirez?

ANGELIQUE.

Il s'éloigne, ma chere Lise, il me fuit. Pourrois-je ne pas soupirer?

LISE.

Non, vous ne le devriez pas; & j'enrage de

vous voir faire tout ce que vous faites pour un petit ingrat, indigne de toutes vos bontés.

ANGELIQUE.

Ah! cesse de l'outrager. Ma tendresse s'offense des injures que tu lui dis; j'excuse même en quelque façon son inconstance; il est jeune, il ne m'a point vue depuis trois ans. Enfin, Lucinde n'a que trop de beauté pour l'enflâmer.

LISE.

Par ma foi vous êtes bien folle, pardonnez-moi ce mot, ma chere maîtresse, d'avoir tant d'indulgence pour un homme qui vous a trompée; après vous avoir donné sa parole, & pris de si grands engagemens avec vous. Je ne suis qu'une malheureuse: mais si un homme m'avoit traitée de la sorte, fut-il plus beau qu'un Ange, je ne lui pardonnerois jamais.

ANGELIQUE.

Je ne suis pas si vindicative. Enfin, je me console par l'exemple de mille autres qui ont plus de mérite que moi, & qui ont le même malheur.

LISE.

Il est vrai que ce n'est point aujourd'hui le

ſiécle des femmes, la mode en eſt paſſée, & ces bourreaux d'hommes nous mépriſent à un point qui n'eſt pas concevable. Mais ſi toutes les femmes étoient de mon humeur, & qu'elles vouluſſent me croire, je ſçais bien ce qu'elles devroient faire.

ANGELIQUE.

Hé quoi ?

LISE.

Les envoyer tous promener, & n'en ſouffrir jamais aucun.

ANGELIQUE.

Ah ! pauvre Liſe, tous ingrats & perfides qu'ils ſont, ils ne laiſſent pas de nous être agréables ; je ne l'éprouve que trop moi-même.

LISE.

Il eſt vrai.

ANGELIQUE.

Sans ce maudit charme qui nous attache à eux, ils ſeroient aſſez punis ; nous n'aurions qu'à les laiſſer-là ſans y ſonger jamais. Car enfin, que feroient-ils ſans nous ?

LISE.

Hé ! que ferions-nous ſans eux ?

ANGELIQUE.

Nous nous ennuirons un peu, franchement: mais du moins de leur côté, ils auroient leur part de notre ennui.

LISE.

Pas tant que vous penſez,

ANGELIQUE.

Comment donc?

LISE.

C'eſt qu'ils ont mille occupations ſérieuſes ou agréables qui les empêchent de penſer à nous: la guerre, la chaſſe, le jeu, les voyages, la bonne chere. Mais pour nous il n'en eſt pas de même, nous n'avons pas à choiſir; & la fortune injuſte pour humilier notre orgueil, a borné toute notre félicité à gouter les douceurs que l'amour donne. J'en enrage. Quelle cruauté! Pourquoi faut-il que les choſes ne ſoient pas égales? Mais, Madame, puiſqu'il faut que vous aimiez pour être heureuſe, ceſſez du moins de pourſuivre Licidas. Croyez-moi; faites un autre choix, & épargnez-vous tous les chagrins que vous ſouffrez en aimant ſans être aimée.

ANGELIQUE.

Non ; je ne puis ſuivre ce conſeil. Licidas m'a paru aimable. Je lui ai dit que je l'aime : c'eſt aſſez pour me le faire aimer toute ma vie.

LISE.

Que prétendez-vous donc faire? Que ne lui parlez-vous ? Que ne vous faites-vous connoître, puiſque vous ne ſçauriez vous paſſer de lui? Il y a tantôt deux mois que nous ſommes árrivées à Paris pour chercher ce traître. Vous avez tout quitté à Lyon pour cela, ſous prétexte de venir faire juger un procès d'une très-grande conſéquence pour vous ; cependant depuis que vous êtes dans cette Ville, vous ne faites que pleurer & ſoupirer ſans rien conclurre.

ANGELIQUE.

Hélas ! Liſe. C'eſt pour ne me point expoſer au mépris de cet ingrat. Je ne prétends me découvrir, que lorſque je ſerai preſque aſſurée d'un heureux ſuccès.

LISE.

Mais, Madame, ſi vous tardez plus longtemps, vous ſerez peut-être traverſée dans vos deſſeins. Vous n'ignorez pas qu'on vous cher-

che, que vous avez ici des parens & des amis qui ont ordre de s'informer de ce que vous faites.

ANGELIQUE.

C'eſt ce qui m'occupe le plus, & la premiere des choſes où je dois remédier. Je crois même avoir trouvé ce qu'il faut pour cela. Ecoute. Depuis deux ou trois jours il m'eſt venu une idée qui me ſemble tout-à-fait propre au deſſein que j'ai de me cacher. Tu ne manqueras pas de la condamner d'abord comme ridicule & extravagante.

LISE.

Peut-être. Sçachons ce que c'eſt.

ANGELIQUE.

Non, je ne veux pas te le dire encore. Suffit que rien ne me peut détourner de ma réſolution. Viens au logis, allons y travailler tout à l'heure. Mais au reſte, j'ai beſoin de toi; il faut que tu joues avec moi un terrible perſonnage. Je crois que tu voudras bien le faire pour moi.

LISE.

Hélas! je ferai tout ce que vous voudrez. Allons, je vous ſuis, Madame. Je ſuis prête à tout entreprendre. Je ſçais trop qu'une femme

de chambre qui a la confidence de ſa Maîtreſſe, doit être pour ſervir ſon amour, & à vendre & à engager.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LISE *en habit d'homme.*

LISE.

ENFIN, Madame, nous voilà équipées. Bon Dieu! quelle entreprise! Je n'ai de ma vie été si embarrassée. Je ne marche dans la rue qu'avec honte; & il me semble que tout le monde se moque de moi.

ANGELIQUE.

Tu me parois pourtant assez délibérée, & ta phisionomie répond assez au personnage que tu vas jouer.

LISE.

Je ne sçais. Mais depuis que j'ai endossé ce harnois, il me semble que j'ai mille fois plus d'adresse que je n'avois. Je crois que je m'ac-

quitterois assez bien des devoirs d'un Laquais favori d'une Dame galante, & j'en connois plus d'une en cette Ville qui me donneroit de bons gages pour la servir. Enfin, s'il est vrai ce qu'on dit, qu'un Laquais, pour être bon, doit être méchant, je sens que je serois le meilleur Laquais du monde. Mais, Madame, vous me charmez sous cet habit ; & si je n'étois aussi fortement persuadée que je la suis que vous êtes femme, franchement je succomberois à la tentation. Ah ! la jolie taille ! Quelle démarche ! Voyons. Promenez-vous un peu.

ANGELIQUE.

Que tu es folle !

LISE.

Par ma foi, vous êtes adorable ; & je gagerois qu'à l'heure qu'il est, vous faites de terribles effets sur l'esprit de ceux qui vous regardent.

ANGELIQUE.

Hélas ! dans l'état où je suis je n'ai dessein de plaire à personne. L'unique sujet de mon déguisement, est l'envie que j'ai de tromper ceux qui me cherchent. Cependant, comme Dorimene, la mere de Lucinde est un peu coquette à son âge, je veux essayer de profiter de l'habit que je porte ; j'ai résolu de lui rendre des soins,

Avouë que si je pouvois m'en faire aimer, j'aurois par-là un moyen bien certain & bien agréable pour me venger de mon traître,

LISE.

Comment donc?

ANGELIQUE.

En obligeant Dorimene de chasser Licidas de sa maison, d'ordonner à sa fille de rompre tout commerce avec lui.

LISE.

Tout cela est le mieux du monde. Mais, Madame, Licidas vous reconnoîtra d'abord, & votre déguisement sera inutile.

ANGELIQUE.

Hélas! depuis trois ans qu'il ne m'a vue & qu'il ne pense plus à moi, mon visage est assez changé. Je paroîtrai devant lui sans crainte d'être reconnuë. L'habit que je porte & une perruque d'une couleur différente de celle de mes cheveux, feront l'effet que j'en attends. Enfin, quand même il se souviendroit de m'avoir vû ailleurs, il me prendra sans doute pour mon frere le Chevalier, à qui tu sçais que je ressemble si parfaitement, qu'on s'est mépris cent fois

au bal en nous voyant tous deux, d'abord que j'étois déguisée en homme.

LISE.

Mais comment ferez-vous pour vous introduire chez Dorimene.

ANGELIQUE.

Il en faut chercher quelque occasion. Cependant je veux la suivre par tout & m'attacher à la regarder, comme un homme qui a quelque dessein. Ces vieilles coquettes ne s'y trompent jamais; elles y prennent garde, & vous tiennent compte de tout.

LISE.

C'est fort bien fait : mais vous qui voulez plaire à une femme, sçavez-vous de quelle maniere il s'y faut prendre ? Avez-vous les airs pour cela ? Vous sçaurez-vous façonner sur de bons modéles dans le rôle que vous jouez ?

ANGELIQUE.

Hélas ! je ne sçais. Je suis si pleine de ma passion & de ma tendresse, que je ne songe gueres à toutes ces choses.

LISE.

Je le vois bien. Vous voulez plaire, & vous

n'avez point de mouches. Approchez, que je vous en mette une. C'eſt un ſacrilege en galanterie que d'en manquer. Tous les coquets de profeſſion en portent ; & c'eſt aujourd'hui la marque des gens à bonne fortune.

ANGELIQUE.

Je le crois.

LISE.

Voyons votre air. Ajuſtez un peu votre perruque ; peignez-la. Mettez votre chapeau. Fy ! cela n'eſt pas bien. Voilà qui eſt trop bourgeois. Regardez-moi. Voyez comme je fais. Tâchez de m'imiter. Allons. Bon cela. Prenez des manieres un peu languiſſantes ; une façon de parler lente, tardive & nonchalante. Apprennez à vous jouer toujours avec quelque choſe, avec un de vos gands, avec votre cravate, avec une canne ou avec les bouts de votre perruque.

ANGELIQUE.

Que tu es badine ?

LISE.

Voilà juſtement comme il faut être pour toucher les Dames. Penſez-vous les charmer avec un ſérieux philoſophique ? Mais votre jambe eſt-elle bien taillée ? Oui, j'en ſuis bien contente.

C'est-là le principal. On n'est jamais bien-fait si l'on manque par-là. La jambe, morbleu! la jambe.

ANGELIQUE.

Comment, Lise, tu jures.

LISE.

Sans doute. Puis-je m'en dispenser, étant devenuë Laquais? Y a-t-il de Laquais qui ne jure? Allez, ne faites pas tant la renchérie. Il faudra bien vous y accoutumer, & apprendre à la maniere des Courtisans, à orner de temps en temps vos discours d'un serment fait à propos. Par exemple, lorsqu'on parle à quelque belle des sentimens qu'elle inspire. Oui, Madame, je vous adore, vous êtes la plus aimable personne de l'univers; je vous jure que je n'aimerai jamais que vous. Et qui pourrois-je aimer après vous avoir connuë? Si elle doute de la sincérité de vos paroles, on repart à l'instant. Ah! Madame! quelle injustice vous me faites! Dieu me damne, si je ne vous dis vrai! Que la foudre m'écrase, si je ne vous adore! Cela fait des merveilles, & l'on se fait croire d'abord; autrement la conversation n'a point de grace.

ANGELIQUE.

Va, je ferai peut-être mieux que tu ne penses.

LISE.

Peut-être auſſi ne ferez-vous rien qui vaille. Croyez-moi, Madame, le perſonnage d'un coquet n'eſt pas ſi facile à faire que vous penſez; & vous ne devriez point vous expoſer à le jouer, ſans en avoir fait auparavant pluſieurs répétitions.

ANGELIQUE.

Dans un autre temps j'aurois bien aimé à me donner ce divertiſſement: mais j'ai l'eſprit trop occupé de penſées plus ſérieuſes pour m'y pouvoir appliquer à préſent.

LISE.

Et la tabatiere que je vous ai donnée, ſçaurez-vous vous en ſervir à propos? Sçavez-vous qu'il y a de l'art parmi les gens de Cour juſqu'à prendre du tabac?

ANGELIQUE.

Oui; je ſçais que c'eſt une des choſes à quoi ils s'appliquent le plus, qui leur eſt d'une des plus grandes reſſources. Le tabac en effet eſt pour les hommes, ce que l'eau de la Reine d'Hongrie & les boëtes de vapeurs ſont pour les femmes. L'un & l'autre ſert de contenance. On ſe tire d'affaire par-là. L'on en prend en com-

pagnie d'abord que l'on ne fçait plus que dire & par où fournir à la converfation.

LISE.

Ah ! vous fçavez cela ? Il ne faut plus s'étonner s'il y a tant de gens qui en prennent. C'eft encore beaucoup. Voyons fi vous en prendrez méthodiquement.

ANGELIQUE.

Oui. Tien. J'ai remarqué parmi les preneurs de tabac, quelques-uns des plus diftingués, & de ceux-là, tu m'entends bien, de ceux qu'on peut fe propofer pour exemple. Je crois que je les imite affez bien.

LISE.

Oui, vous avez fort bien fait cela.

ANGELIQUE.

Mais, fçais-tu ce qui me fait le plus de plaifir dans mon déguifement ? C'eft d'être à couvert de mille fottifes que les gens viennent vous dire à tous momens. Une femme un peu raifonnable, eft expofée à entendre & à fouffrir les galanteries de tous ceux qu'elle rencontre. Cela ne m'accommoderoit point, inquiete comme je la fuis.

LISE

LISE.

Quoi ! vous croyez que l'habit que vous portez vous en ſauvera.

ANGELIQUE.

Aſſurément, que je le crois. Et qui s'aviſeroit de m'en conter, habillée comme je ſuis ?

LISE.

Tout le monde.

ANGELIQUE.

Comment, tout le monde ?

LISE.

Oui. Tout le monde. Vous verrez combien de conquêtes vous ferez.

ANGELIQUE.

Avec cet habit ?

LISE.

Avec cet habit. Ma foi, toutes les Dames en tiendront. Ce déguiſement vous eſt avantageux ; & vous n'aurez pas plutôt parû avec cet équipage, que vous aurez trente déclarations à eſſuyer, ou de vive voix ou par écrit. On vous aſſiegera de tous les côtés ; & je gagerois que

moi, qui ne suis pas si belle que vous, je trouverai aussi quelque bonne fortune.

ANGELIQUE.

Tais-toi, c'est trop badiner, songeons à mes affaires. Mais on vient à nous.

SCENE II.

ANGELIQUE, TIMANDRE, LISE, L'ESPERANCE.

TIMANDRE.

L'ESPERANCE, va-t-en sçavoir... Mais, que vois-je ? Suis-je trompé ? Et n'est-ce point lui-même ?

ANGELIQUE.

Qui est cet homme-là ? Je crois le reconnoître. Mes soupçons sont véritables. Oui, assurément. Timandre ?

TIMANDRE.

Chevalier ?

ANGELIQUE.

Ah ! que je suis ravi de vous voir.

TIMANDRE.

Ah ! mon cher, que je vous embrasse. Quelle joie de vous trouver ici !

ANGELIQUE *à part.*

Elle est extrême pour moi ? Il me prend pour mon frere le Chevalier. Mais comment vous êtes-vous porté depuis que nous ne nous sommes vus ?

TIMANDRE.

Assez bien, hors les fatigues de la guerre, qui m'ont quelquefois un peu accablé.

ANGELIQUE.

Toujours Dragon ?

TIMANDRE.

Toujours. Il y faut mourir. Et vous, mon cher ami, comment avez-vous passé votre temps ? Votre santé a-t-elle toujours été bonne ?

ANGELIQUE.

Oui, Dieu merci.

TIMANDRE.

Madame votre sœur, comment se porte-t-elle ?

Parbleu, il me semble que je la vois quand je vous regarde.

ANGELIQUE.

Elle se porte le mieux du monde.

TIMANDRE.

Est-elle mariée ?

ANGELIQUE.

Non.

TIMANDRE.

Tant pis. C'est une fort grande injustice, je vous jure.

ANGELIQUE.

Je vous suis fort obligé.

TIMANDRE.

Je vous assure que je n'oublierai jamais les obligations que j'ai à toute votre Famille, & les bontés que vous eûtes tous pour moi pendant le quartier d'hiver que je passai à Lyon.

ANGELIQUE.

Ne vous y reverrons-nous jamais ?

TIMANDRE.

Hélas ! mon cher ami, je n'en ſuis pas le maître. Il faut attendre qu'on m'y envoie.

ANGELIQUE.

Mais quelles affaires avez-vous à Paris ? Peut-on vous demander cela ſans être indiſcret ?

TIMANDRE.

Je n'ai point de ſecret pour vous. Sçachez donc que je ſuis amoureux ; que je ſuis venu ici de l'armée en diligence pour revoir ma maîtreſſe, me flattant même de l'épouſer au plutôt. Tout ſembloit me favoriſer avant mon départ : mais aujourd'hui j'apprends qu'un rival riche eſt bien dangereux.

ANGELIQUE.

Hélas ! il ſuffit d'être amoureux pour éprouver quelque diſgrace.

TIMANDRE.

Cependant, je ſuis bien heureux de vous avoir rencontré. C'eſt un coup de ma bonne fortune ; & vous pouvez me rendre un bon office. Connoiſſez-vous Dorimene ?

ANGELIQUE.

J'en ai oui parler.

TIMANDRE.

C'eſt la mere de la perſonne que j'aime ; & puiſque vous en avez entendu parler, il ſeroit inutile de vous répéter ce que vous en avez ſans doute appris. Sur quel pied la connoiſſez-vous ?

ANGELIQUE.

Sur le pied d'une perſonne galante qui aime à avoir des Amans.

TIMANDRE.

Voilà le fait. C'eſt la femme du monde la plus facile à s'engager : mais ſur-tout, elle a un foible invincible pour tous les jeunes gens. Rendez-lui des ſoins, je vous en conjure.

ANGELIQUE.

Moi ?

TIMANDRE.

Oui. Ne vous en défendez pas. Il s'agit de toute ma fortune. Si vous pouvez une fois vous rendre le maître de ſon eſprit, vous aſſurerez mon bonheur, en me faiſant préférer à mon rival.

ANGELIQUE.

(*à part.*)

Je ferai toutes choſes pour vous. (Tout ſem-

ble conſpirer à mes deſſeins.) Mais au moins de quelle maniere s'y faut-il prendre ?

TIMANDRE.

Il ne faut que l'aller voir chez elle. Et je vais vous y mener tout à l'heure.

ANGELIQUE.

Quoi ! ſans autre façon ?

TIMANDRE.

Oui. Dorimene eſt une femme ſans cérémonie, chez qui tous les honnêtes gens ſont bien reçus ; d'ailleurs, je puis me flatter de quelque privilege. Mais pour vous ôter toute ſorte de ſcrupule. L'Eſperance, ſçachez ſi nous pourrons voir ces Dames, Monſieur le Chevalier & moi. Cependant puis-je à mon tour vous demander quelles affaires vous ont attiré à Paris ?

ANGELIQUE.

Le ſeul deſir d'aller ſervir une Campagne. La fantaiſie m'en a pris d'une maniere à ne pouvoir plus réſiſter à la tentation.

TIMANDRE.

Ah ! ne le faites point, croyez-moi. Je vous parle en ami. Il y a trop de fatigues à eſſuyer.

ANGELIQUE.

Bagatelle. Ma phyſionomie eſt la plus trompeuſe du monde. Je parois un peu délicat & même effeminé, j'en demeure d'accord ; mais vous ne ſçavez pas tout ce que je ſçais faire.

TIMANDRE.

Vous vous mocquez.

ANGELIQUE.

Je ne me mocque point ; & pour vous en convaincre ; je veux faire la premiere Campagne avec vous. Au moins je me flatte que vous aurez quelque égard pour moi, & que vous ne me traiterez pas avec toute l'autorité & la rigueur qu'un Capitaine a ordinairement pour ſes Soldats.

TIMANDRE.

Parbleu ! vous ſerez le maître. Je vous obéïraï toujours. Enfin, nous ne nous quitterons point. Vous aurez ma tente, mes chevaux, mes valets, ma ſoupe, & la moitié de mon lit.

ANGELIQUE.

Tout de bon. Puis-je compter là-deſſus ?

TIMANDRE.

TIMANDRE.

Oui, je vous jure. Je voudrois déjà que nous y fussions.

ANGELIQUE.

Que je vous suis obligé! Votre générosité est extrême.

TIMANDRE.

Que ne feroit-on point pour vous? Cependant, croyez-moi, vous ne vous repentirez pas de m'avoir suivi. Vous serez fort agréablement parmi nous, je vous jure; & entre tous nos Officiers ce sera à qui vous aura.

ANGELIQUE.

C'est-à-dire, que je ne manquerai pas de camarades.

TIMANDRE.

Non, je vous en réponds.



SCENE III.

TIMANDRE, ANGELIQUE, LISE, L'ESPERANCE, JUSTINE.

JUSTINE.

LUCINDE vous attend au Jardin, Monsieur, vous pouvez l'y aller trouver; & je puis vous assurer par avance qu'elle aura beaucoup de plaisir de vous voir, & vous & Monsieur votre ami.

TIMANDRE.

Allons, Chevalier. Et Madame Dorimene?

JUSTINE.

Elle n'est pas encore habillée. Elle ne s'habille ordinairement qu'à trois heures après midi.

TIMANDRE.

Hé bien, voici l'heure à-peu-près; hâtez-vous de l'aller habiller, afin que nous puissions avoir l'honneur de la saluer.

JUSTINE.

Je n'y manquerai pas.

SCENE IV.

LISE, L'ESPERANCE, JUSTINE.

JUSTINE.

CERTES, l'ami de ton maître eſt un joli jeune-homme, & l'on pourroit bien l'aimer chez nous.

L'ESPERANCE.

Ne vas pas aimer ſon Valet, toi. Il eſt bien joli auſſi.

LISE.

Oui-dà, je ſuis aſſez mignon, & aſſez bien bâti dans ma taille.

L'ESPERANCE.

Avec tout cela je ne te crains plus. Tu as un défaut qui efface toutes tes bonnes qualités. Tu n'as point de barbe.

LISE.

C'eſt que je ſuis encore trop jeune pour en avoir.

L'ESPERANCE.

Non, ce n'eſt pas cela : tu n'en auras jamais, ni jeune ni vieux. Je m'y connois fort bien. Approche, que je voie encore un peu. Par ma foi, tu n'as pas ſeulement le moindre petit poil folet.

LISE.

Hé bien, qu'eſt-ce que cela fait ?

L'ESPERANCE.

Qu'eſt-ce que cela fait ? Morgué, cela fait tout. Tu ris : mais il n'y a pas de quoi rire. Ce que j'avance ici, je ne l'avance pas ſans fondement ; & j'ai oui dire pluſieurs fois à ma mere, qui ne s'y connoiſſoit pas mal, & qui jugeoit fort ſainement des choſes, qu'un homme ſans barbe eſt un Apothicaire ſans ſucre.

JUSTINE.

Adieu. Tu n'es qu'un babillard.

L'ESPERANCE.

Quoi ! tu me quittes ſi-tôt ? Où vas-tu donc, mon petit cœur ?

JUSTINE.

Je m'en vais habiller Dorimene.

L'ESPERANCE.

Tu n'as pas-là une petite occupation. Elle eſt toujours la même ?

JUSTINE.

Toujours. Elle ne changera jamais. Elle eſt auſſi coquette qu'elle l'étoit à l'âge de quinze ans, croit être belle, fait la jeune, & ne peut ſe paſſer d'une amourette. Enfin, la galanterie eſt ſon élement : mais elle a de la vertu dans le fond.

LISE.

Oh ; je le crois bien. Tu ne la ſervirois pas ſans cela.

JUSTINE.

Non, ma foi.

LISE.

Mais parce que tu ſçais bien qu'elle a de la vertu dans le fond, tu te rends charitable, & tu es toujours du ſecret.

JUSTINE.

Ne faut-il pas faire comme les autres. Je la ſers autant que je puis. Et n'eſt-il pas juſte de garder le ſecret à ceux qui ſe fient à nous ?

L'ESPERANCE.

Sans doute. On y eſt obligé en conſcience. Mais, adieu. Nous allons nous promener tous deux. Dans combien de temps pourrai-je revenir ? Seras-tu long-temps à habiller Dorimene ?

JUSTINE.

Non, je n'y ſerai qu'une heure au plus, car elle eſt déjà coëffée, elle a pris ſa chemiſe ; de ſorte que la moitié de la beſogne eſt faite.

L'ESPERANCE.

Adieu donc.

JUSTINE.

Adieu, mes enfans.

SCENE V.

JUSTINE *ſeule.*

ALLONS donc ajuſter notre Douairiere. Ah ! que je vais lui faire bien ma cour, en lui vantant le Chevalier.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORIMENE, TIMANDRE, ANGELIQUE, LUCINDE, JUSTINE.

ANGELIQUE.

De grace, Mesdames, laissons-là les complimens. Je ne sçais comment m'y prendre pour répondre à toutes vos honnêtetés. Toutes ces façons m'embarrassent ; je suis libre, & la contrainte me désespere. Peut-on vous demander à quoi vous passez votre temps, quels sont vos plaisirs ? Peut-on être de vos parties ?

LUCINDE.

Hélas ! notre temps se passe souvent assez mal, quelquefois mieux ; enfin, nous faisons comme toutes les autres ; le Bal, l'Opera, le Jeu, la

Promenade & la Comédie nous occupent tour-à-tour, selon la saison & les occasions.

TIMANDRE.

A propos de la Comédie ; j'y dois aller demain : & je suis prié d'en aller décrier une qu'on représentera pour la premiere fois.

LUCINDE.

Comment donc ? Peut-on faire de semblables prieres, sans sçavoir si la Piece est bonne ou mauvaise ?

ANGELIQUE.

Sans doute. Je connois deux ou trois hommes qui sont en passe depuis long-temps d'en user de la sorte. Ils n'y manquent jamais, lorsque l'Auteur n'a pas pris le soin de les mettre dans ses intérêts, en leur lisant sa Piece, en les consultant sur la conduite de son ouvrage, & en leur prouvant par des louanges impertinentes, qu'ils sont les plus sçavans du monde dans la Poëtique.

DORIMENE.

En vérité, cela est bien ridicule. Mais je ne vois pas qu'il soit facile d'empêcher le succès d'une Piece quand elle est véritablement bonne.

TIMANDRE.

Fût-elle la meilleure du monde, il faut qu'elle ſaute lorſque nous nous en mêlons, quelques-uns que nous ſommes. Pour cela nous nous plaçons ſur le Théatre, trois ou quatre de chaque côté, à quelque diſtance l'un de l'autre. Nous parlons, nous prenons du tabac, nous nous mouchons ſouvent; nous paſſons d'un côté à l'autre; nous venons reprendre notre premiere place; & dans les endroits les plus pathétiques, nous faiſons ou diſons quelque plaiſanterie, bonne ou mauvaiſe, n'importe : nous en rions auſſi-tôt. La moitié du parterre en rit auſſi, l'autre en enrage. Tout cela enſemble fait du bruit; l'Acteur s'arrête; il ſe rebute, tout ſon feu ſe perd; il ne jouë plus rien qui vaille: voilà la Piece au diable.

ANGELIQUE.

Fort bien.

TIMANDRE.

Qui pourroit tenir-là contre?

LUCINDE.

Oh! perſonne. Je vois que vous ne l'entendez pas mal. Mais quel fruit retirez-vous de cette malice?

TIMANDRE.

Et le plaisir de nous divertir.

ANGELIQUE.

Parbleu, il faut que je me mette de la partie. Vous verrez si je jouerai mal mon rôle, quand il ne s'agira que de faire du bruit.

LUCINDE.

Ah ! je ne crois pas que vous vouliez le faire.

ANGELIQUE *bas.*

Je vous assure que dès demain .... Mais juste Ciel ! Voici mon traître.



SCENE II.

DORIMENE, LUCINDE, ANGELIQUE, TIMANDRE, LICIDAS, JUSTINE.

DORIMENE.

AH! bon jour, Monſieur, vous êtes aujourd'hui un peu pareſſeux, & vous nous venez voir tard.

LICIDAS.

Madame, je ſuis moins pareſſeux que vous ne penſez. Je ſuis déjà venu ici, on m'a renvoyé : mais quand je ne ſerois pas venu du tout, vous ne m'auriez gueres ſouhaité, ayant ſi bonne compagnie.

LUCINDE.

Elle eſt fort bonne, ſans doute.

LICIDAS.

Elle eſt bien-heureuſe, que vous la trouviez telle, Madame.

TIMANDRE.

Aſſurément. Que peut-on ſouhaiter de plus ?

ANGELIQUE.

Elle eût été encore meilleure, ſi Monſieur fût venu des premiers.

LICIDAS.

Je ne ſçais, Monſieur, de quelle maniere vous l'entendez : mais il me ſemble que le ton dont vous le dites, marque plus de raillerie que de ſincérité.

ANGELIQUE.

Point du tout. Vous me faites tort, ſi vous l'avez cru. Je ſuis naturel dans tout ce que je dis, & ma bouche ne trahit jamais les ſentimens de mon cœur. Je vous aſſure encore une fois que j'ai plus de plaiſir de vous voir ici, que je n'en aurois ſi vous n'y étiez pas. Je le dis franchement devant ces Dames, & je crois qu'il ſuffit de cet aveu pour vous perſuader que je ne déguiſe jamais ce que je penſe.

LICIDAS.

(*bas.*) (*haut.*)

Que vois-je ? Serois-ce lui ? Je ne ſçais, Monſieur, par où je puis m'être attiré tant d'honnêteté de votre part.

ANGELIQUE.

J'aurois peine à vous le dire moi-même. Peut-être eſt-ce un de ces effets de la ſimpathie qui fait que nous nous intéreſſons plutôt pour une perſonne que pour une autre. Peut-être y a-t-il quelque raiſon plus puiſſante qui m'oblige à vous vouloir du bien : mais quoiqu'il en ſoit, je ne ſçaurois réſiſter au penchant ſecret qui me force d'être de vos amis.

LUCINDE.

Voilà une déclaration bien obligeante.

DORIMENE.

Elle ne peut pas l'être davantage.

LICIDAS.

J'y ſuis auſſi ſenſible que je dois, & je proteſte à Monſieur que perſonne ne l'honore & ne l'eſtime plus que moi.

ANGELIQUE.

Ce n'eſt pas aſſez pour moi, je veux quelque choſe de plus tendre & de plus preſſant. Je ſuis auſſi jaloux en amitié qu'un autre pourroit l'être en amour ; je crains même beaucoup en vous donnant la mienne. Il y a une choſe qui me chagrine ; vous avez la réputation d'être inconſtant,

LICIDAS *bas.*

Je ne me trompe point ; c'eſt le Chevalier (*haut.*) lui-même. Ne craignez rien. Raſſurez-vous. Vous n'êtes pas bien informé de mon humeur.

ANGELIQUE.

Je le ſuis peut-être mieux que vous ne penſez.

LICIDAS.

Vous ?

ANGELIQUE.

Oui, moi. Faites-vous juſtice vous-même. Rappellez dans votre eſprit tout ce qui eſt arrivé. N'y a-t-il pas quelque choſe qui n'eſt pas tout-à-fait bien ? Et ne ſentez-vous point quelques remords, lorſque vous ſongez à ce que vous avez fait à Lyon ?

LICIDAS.

A Lyon ? Qu'y aurois-je fait qui me dût cauſer des remords ?

ANGELIQUE.

Songez-y. Vous le ſçavez mieux que perſonne. Mais, quoi ? Vous rougiſſez. Ah ! ma foi cette rougeur vous trahit.

LICIDAS.

Ah ! je conçois ce que vous voulez me dire. Vous voulez parler ſans doute d'une perſonne que j'y ai connuë ; & en effet, plus je vous regarde, plus je me confirme dans mes ſoupçons. Oui, vous êtes ſon frere. Je n'en ſçaurois douter.

ANGELIQUE.

Hé bien, oui, je ſuis ſon frere. Ai-je tort de vous reprocher que vous êtes inconſtant ?

LUCINDE.

Expliquez-nous cette énigme.

LICIDAS.

Elle n'eſt pas bien difficile, Madame. Il y a quatre ou cinq ans qu'étant à Lyon, j'y vis une jeune perſonne : je lui rendis pluſieurs viſites ; & comme on ne peut parler dans ces rencontres que de galanterie, il m'échappa ſans réflexion de lui dire que je l'aimois. Monſieur veut me perſuader que j'ai commis un fort grand crime, d'avoir manqué à des choſes que je n'avois dites qu'en riant.

ANGELIQUE.

Ma foi, vous voilà bien excuſé. Après cela il

n'y a plus rien à dire. Hé ! Monsieur, au moins ne déguisez pas la vérité avec si peu de bonne foi. Dites plutôt qu'on n'est pas le maître de son cœur, comme on le veut ; qu'on n'en dispose pas à son gré, comme on le veut ; que vous avez vû, Madame, & que vous n'avez pû vous empêcher de l'aimer. Mais ne vous défendez pas d'avoir autrefois aimé ma sœur, & de le lui avoir dit avec fureur ; enfin d'avoir fait pour l'en convaincre, tout ce que font les Amans les plus emportés, jusqu'à lui donner votre foi, de n'avoir jamais d'autre femme qu'elle.

DORIMENE.

Cela est-il bien possible ?

LUCINDE.

Quoi, Monsieur ? Vous êtes engagé ailleurs ? Vraiment je suis bien aise de sçavoir cela.

ANGELIQUE.

Hé ! Madame. Croyez - vous que cela l'embarrasse ? Monsieur est au-dessus des bagatelles.

LICIDAS.

Si la promesse dont vous me parlez étoit véritable, je pourrois faire quelque scrupule de la rompre : mais comme elle n'a jamais été qu'en l'air, tant pis pour celle qui y a ajouté foi.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

En vérité cette présomption de vous-même est un peu extraordinaire. Mais, Madame, vous voyez qu'il ne parle de la sorte que pour s'excuser, & avoir lieu de vous dire, qu'étant aussi aimable que vous l'êtes, vous ne devez rien craindre de sa légereté, puisqu'il n'a abandonné ma sœur qu'à cause de son peu de mérite.

TIMANDRE.

Il n'y a pas grand fond à faire là-dessus.

LUCINDE.

Mais, Madame votre sœur a dû entierement l'oublier.

ANGELIQUE.

Hélas! Madame, dans ces occasions fait-on tout ce que l'on doit & tout ce que l'on veut? La pauvre femme se plaît à nourrir sa malheureuse passion. Elle entretient avec opiniâtreté ce qui la dévore, & se rend par cet amour déraisonnable, la plus infortunée personne du monde. Pardonnez-moi, Madame, je vous en conjure, la douleur que ce souvenir me donne; elle paroît trop à vos yeux : mais je ne sçaurois penser, sans une mortelle tristesse, à la pitoyable destinée d'une sœur qui m'est si chere, que

ses maux sont presque les miens. Si bien que je donnerois volontiers la moitié de mon sang, pour lui rendre la tranquilité & le bonheur que l'oubli & le mépris de cet Amant perfide lui ont ôté pour jamais.

LICIDAS.

Parbleu! Monsieur ne jouë pas mal la comédie.

LUCINDE.

Quoi! vous plaisantez encore? Allez; vous devriez mourir de honte.

LICIDAS.

Il n'y a jamais eu rien de si plaisant.

DORIMENE.

Taisez-vous. Vous êtes un méchant homme, de faire souffrir une pauvre femme. Il faut être plus que tigre pour cela, & je ne veux plus vous voir.

LICIDAS.

Hé bien, Madame, je me retire. Il faut donner à votre colere le temps de se dissiper. Cependant, je promets à Monsieur, qui veut si fort être de mes amis, & qui m'a si bien servi auprès de vous, que je l'en remercierai comme il faut.

ANGELIQUE.

Vous me ferez plaisir ; & j'attendrai votre remerciment avec impatience.

LICIDAS.

Je vous l'épargnerai sans doute ; & vous n'aurez pas long-temps à attendre.

ANGELIQUE.

Tant mieux ; c'est ce que je souhaite le plus.

SCENE III.

DORIMENE, ANGELIQUE, LUCINDE, TIMANDRE, JUSTINE.

LUCINDE.

IL s'en va bien en colere ; je crains qu'il ne vous fasse une querelle.

ANGELIQUE.

Je vous promets, Madame, que le combat ne sera jamais sanglant entre nous.

TIMANDRE.

J'y prendrai garde de mon côté, & je vous répond de l'évenement.

DORIMENE.

N'y manquez pas au moins.

SCENE IV.

DORIMENE, LUCINDE, ANGELIQUE, JUSTINE, TIMANDRE, LA VIOLETTE.

LA VIOLETTE.

VOTRE maître de claveſſin eſt dans votre chambre qui vous attend, Madame. Que lui dirai-je, s'il vous plaît?

DORIMENE.

Allez, ma fille, allez prendre votre leçon. Ces Meſſieurs ſeront bien-aiſe de vous entendre jouer. J'irai vous rejoindre dans un moment. J'ai quelque ordre à donner à Juſtine.

SCENE V.

DORIMENE, JUSTINE.

DORIMENE.

AH ! Juſtine, que voilà un joli homme que Monſieur le Chevalier !

JUSTINE.

Je vous l'avois bien dit, Madame, qu'il étoit beau.

DORIMENE.

Il faut que je t'avouë que je n'aurois jamais cru qu'il l'eût été à ce point-là. Ah ! ma chere Juſtine, qu'il y auroit de plaiſir d'en être aimée !

JUSTINE.

Aſſurément.

DORIMENE.

Pour moi je l'aime, je ne ſçaurois m'empêcher de te le dire.

JUSTINE.

Hé bien ! il n'y a pas grand mal à cela.

DORIMENE.

Je voudrois fort en être aimée.

JUSTINE.

Et pourquoi ne le feriez-vous pas ?

DORIMENE.

Par mille raifons. Premierement, ces jeunes gens font prefque tous étourdis, & incapables d'une véritable paffion. J'ai déjà été fouvent trompée ; on m'a fait mille infidélités.

JUSTINE.

Allez, Madame, laiffez-moi faire ; ne craignez rien de l'avenir fur l'exemple du paffé. Si vous avez été autrefois trompée, je n'étois pas auprès de vous pour vous conduire. Pourvu que vous me vouliez croire, le Chevalier vous aimera pour le moins autant que vous l'aimez.

DORIMENE.

Eft-il poffible ?

JUSTINE.

Je vous dis que dans quinze jours je vous le livre le plus amoureux de tous les hommes ; & fi je manque d'y réuffir, je confens que vous me

preniez pour la plus sotte fille de Paris, ce que je ne suis pas dieu merci.

DORIMENE.

Ah ! que je t'aurai d'obligation ! Tu dois tout espérer de ma reconnoissance. Mais ça ; que faut-il faire pour cela ? Apprends-le moi. Tout le monde parle de toi comme d'une fille extraordinaire. Pour moi quelque penchant que j'aie toujours eu à la galanterie, je ne suis pas sçavante sur cette matiere ; & trop de bonne foi m'a toujours perdu.

JUSTINE.

Il y a divers moyens, Madame. Mais comme il n'est pas à propos de s'amuser à la bagatelle, & qu'il n'y a pas de temps à perdre, je ne vous rapporterai que les principaux & les plus certains.

DORIMENE.

Voyons donc.

JUSTINE.

En premier lieu, il faut commencer par bannir toutes les cérémonies ; se défaire de ces vieilles erreurs où l'on étoit autrefois, que les hommes doivent parler les premiers. C'est une pure sottise. On a réformé cet abus fort justement ;

& il eſt bien raiſonnable, après tout, que celui qui ſe ſent le plus malade, demande le premier remede & le ſoulagement à ſes maux.

DORIMENE.

Il n'eſt rien de plus juſte.

JUSTINE.

Ainſi, vous voyez bien que puiſque vous êtes la premiere à ſentir de l'amour; car il n'eſt pas certain que votre vûë ait fait ſur le cœur du Chevalier le même effet que la ſienne a fait ſur la vôtre. Puiſque vous êtes la premiere, dis-je, à l'aimer, vous devez être la premiere à le lui faire connoître. N'eſt-il pas vrai?

DORIMENE.

Oui, je comprends cela.

JUSTINE.

C'eſt auſſi à quoi vous devez vous réſoudre: mais ſur-tout à donner un bon tour à la déclaration que vous ferez, ne paroître ni trop tiéde ni trop empreſſée. Enfin ne pas manquer de traiter avec un grand air de myſtere, le commerce que vous voulez lier.

DORIMENE.

Voilà de fort bonnes maximes.

JUSTINE.

Tout cela n'eſt qu'une introduction à la choſe. Voici le fait : en un mot le ſecret des ſecrets pour ſe faire aimer.

DORIMENE.

Quel eſt donc ce rare ſecret?

JUSTINE.

C'eſt de donner, Madame. Quelque défaut qu'on puiſſe avoir d'ailleurs, on ne ſçauroit manquer d'être aimée avec cette qualité.

DORIMENE.

Je l'ai oui dire comme cela.

JUSTINE.

Vous avez fort bien oui dire; & l'expérience nous le fait voir tous les jours. Par quel endroit croyez-vous que Madame Dinet, & Madame Dortille ſe faſſent valoir dans le monde? Eſt-ce par la jeuneſſe? On ne ſçait pas qu'elles aient été jeunes. Cependant on les voit accablées d'Amans: & quels Amans encore? des plus accomplis de la Cour; tandis que Madame Duri & Madame de Plé, qui ſont les plus aimables femmes de France, n'en ont aucun. Pourquoi cette diſette & cette abondance ſi injuſte? C'eſt que

les unes donnent beaucoup, & que les autres ne donnent rien.

DORIMENE.

Il faudra donc se résoudre à faire comme les autres, & à donner. Mais quoi? des garnitures, des nœuds d'épées, des écharpes.

JUSTINE.

Fy! ce sont des présens qu'on fait à des gens qu'on ne veut pas aimer long-temps.

DORIMENE.

Quoi donc? Des montres, des bagues, des bracelets, des agraffes.

JUSTINE.

Cela est un peu plus raisonnable: mais tous ces bijoux embarrassent, outre qu'il y a trop à perdre chez les Jouailliers. Madame, croyez-moi; de l'argent, de l'argent: voilà tout ce qu'il faut. Deux cens louis font plus de plaisir & de profit à un jeune homme, qu'un diamant de quatre cens.

DORIMENE.

Je le crois.

JUSTINE.

Ce n'est pas tout, Madame, il faut sçavoir

donner à propos, se rendre la maîtresse des dons que l'on fait; de sorte qu'il ne soit jamais permis à un Amant de rien exiger, afin qu'il reçoive les moindres libéralités comme de pures graces, & jamais comme des choses dues. Enfin, il faut sçavoir bien prendre son temps pour faire ses présens. Par exemple, lorsqu'il y a quelque fête à la Cour où tout le monde veut être magnifique, ou bien pour faire un équipage à la veille ou au retour d'un voyage.

DORIMENE.

Je ne doute pas que les présens ne soient alors parfaitement bien reçus.

JUSTINE.

Madame, ils font dans ces momens des effets admirables. On vous adore, on pleure de tendresse en prenant votre argent. En manquez-vous? Un Courtisan, dans ces occasions, se donneroit de bon cœur au diable pour en avoir. Voilà, Madame, tout ce que j'ai pû apprendre de plus fin & de plus juste par une longue expérience, & par l'intime confiance dont m'ont honorée plusieurs femmes de qualité que j'ai eu l'honneur de servir successivement. Voilà le moyen le plus sûr, & quasi l'unique, d'être toujours tendrement aimée, de ne s'appercevoir jamais de la vieillesse ni des autres disgraces,

d'entretenir la fine galanterie, & de faire durer les belles passions. Je vous en fais part avec joie. Heureuse, si je puis par-là me rendre digne de votre estime, & contribuer à votre satisfaction, en tout bien & en tout honneur.

DORIMENE.

Ne doute point que je ne t'aime, & ne te distingue beaucoup au dessus d'une fille de service. Aussi fais-tu bien paroître que tu n'es pas une personne du commun. Mais, Justine, ce n'est pas tout. Supposé que le Chevalier m'aime & réponde à mes empressemens, je veux l'épouser. Nous nous marierons en secret; car tu sçais bien que je ne sçaurois le faire autrement, de peur de faire crier contre moi toute ma Famille, qui n'a jamais voulu consentir que je me remariasse. D'ailleurs, je n'ai la plus grande partie du bien dont je jouis, qu'à condition de demeurer veuve. Ainsi, il faudra cacher soigneusement ce mariage. Cependant, quand j'aurai épousé le Chevalier, comment ferai-je pour le voir? Il faudra sauver les apparences, & il ne suffira pas qu'il soit mon mari en effet, & que les intentions soient bonnes. Je hais les caquets; je suis fort délicate sur la réputation, & je ne veux point qu'on puisse gloser sur notre commerce, comme on fait sur plusieurs autres,

JUSTINE.

Je vois bien qu'il faut que je vous donne des avis là-deſſus, puiſque le Chevalier ſera votre mari; car autrement, de bonne foi, je ne le ferois pas; je ſuis trop ſcrupuleuſe ſur ce point. Vous ferez donc, Madame, pour voir votre Epoux, ce que toutes les autres femmes font pour voir leur Amant. Auſſi bien le Chevalier ſera-t-il preſque la même choſe pour vous; & puiſque vous ne le verriez qu'en ſecret, vous trouverez en lui toute la ſûreté d'un mari & tout le ragout d'un Galant. Sçachez donc, Madame, que vous pourrez vous ſervir pour le voir de la maiſon d'une amie, ſans compter celles de certains Peintres, des Muſiciens qui font des concerts chez eux certains jours de la ſemaine, celles des Danſeurs, des Coëffeuſes, des Lingeres & des Opérateurs pour les dents: mais tout cela me ſemble périlleux; & d'abord qu'il faut ſe confier à quelqu'un, je n'en ſuis plus.

DORIMENE.

Il ne faut donc ſe fier à perſonne.

JUSTINE.

Non, Madame. Il ne faut ſe fier qu'à une Femme de chambre, parce que cela eſt indiſpenſable, & qu'o ne ſçauroit s'en paſſer. Ce

font là, Madame, les diverfes manieres dont vous pouvez voir votre mari : mais la plus fûre eft de le faire venir chez vous.

DORIMENE.

Chez moi ? Ah ! cela eft trop dangereux.

JUSTINE.

Au contraire, Madame, croyez que les chofes les moins vrai-femblables font celles qu'on peut hazarder avec moins de crainte. On fait entrer un homme fur la brune, un manteau fur le nez ou déguifé. Il fe coule dans votre appartement, on l'enferme dans un cabinet, on le garde trois ou quatre jours : cependant on fait la malade pour avoir plus de liberté, & on s'entretient avec lui tant qu'on veut.

DORIMENE.

Mais, comment faire porter à manger à un homme, fans qu'on s'en apperçoive dans la maifon ?

JUSTINE.

Bon ! on le nourrit de confitures. Voilà le meilleur de l'avanture. Vous ne fçauriez croire le plaifir que l'on fait à tous ces Meffieurs, de les tenir ainfi enfermés. Comme on eft quelques jours fans les voir dans le monde, on leur fait la guerre après fur ce qu'ils ont difparu ; &

ils passent pour gens à bonne fortune. Cela les charme, sans compter la joie qu'ils ont de dire en arrivant chez eux : Hai! qu'on me couche au plus vîte, qu'on me donne un bouillon dans deux heures, & sur-tout qu'on ne laisse entrer personne dans ma chambre; je veux dormir trois jours pour me refaire.

DORIMENE.

Oui, voilà sans doute le meilleur expédient. Mais allons rejoindre la compagnie, & faire après tenir un billet au Chevalier, pour l'avertir de se rendre ici cette nuit. Cependant sois persuadée de ma reconnoissance.

JUSTINE.

J'espere, Madame, de vous faire encore mieux connoître mes talens, & ce que je vaux, dans la suite de l'avanture.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LISE.

LISE.

VOus l'avez donc bien embarraſſé, Madame ?

ANGELIQUE.

Je te dis que je l'ai mis au déſeſpoir : mais il a toujours cru que j'étois le frere d'Angelique, & le volage n'a pas eu le moindre ſoupçon de la vérité. Cependant je t'avouerai que j'ai pris un fort grand plaiſir à jouir de ſon embarras.

LISE.

Mais n'appréhendez-vous point qu'il vous querelle & vous oblige à dégainer ?

ANGELIQUE.

Plût à Dieu ! Je ſçais bien le moyen de lui répondre.

LISE.

Mais, comment fortirez-vous d'un autre embarras bien plus grand à mon gré ? De bonne foi, vous avez une terrible affaire fur les bras, & Dorimene ne vous fera point de quartier. Diantre, comme elle y va ! A peine vous a-t-elle parlé, qu'elle vous écrit de vous rendre chez elle environs fur le minuit; qu'en touffant deux fois on vous ouvrira la porte, où vous trouverez un guide qui vous conduira en des lieux où vous ne ferez pas fâché d'être venu. Que penfez-vous que tout cela fignifie ?

ANGELIQUE.

Mais, toi, qu'en penfes-tu toi-même ?

LISE.

Franchement, je crois que l'affignation fera périlleufe, & que vous n'en fortirez pas à votre honneur.

ANGELIQUE.

Pourquoi non ? Dorimene veut feulement me parler en particulier, & voilà tout.

LISE.

Bagatelle. Les femmes de fon caractere ne veulent point perdre de temps. Elles fçavent

trop bien qu'on ne le recouvre jamais quand il eſt une fois perdu. Enfin, croyez-moi, Madame, c'eſt un dangereux animal qu'une beauté ſurannée.

ANGELIQUE.

Nous verrons. J'ai trop beſoin de cette femme, pour manquer à ſon rendez-vous. Enfin, quoiqu'il en arrive, je rirai au moins de l'avanture. Mais voici l'heure à-peu-près. Approche de la porte, & faiſons le ſignal. Eſt-ce de ce côté?

LISE.

Oui, je penſe que nous y voilà.

ANGELIQUE *après avoir touſſé.*

St, ſt. Peut-être ne viendra-t-il perſonne.

LISE.

On ne viendra que trop. Ce n'eſt pas par-là que l'intrigue manquera.

ANGELIQUE.

St, ſt.



SCENE II.

ANGELIQUE, LISE, JUSTINE.

JUSTINE *ouvrant la porte.*

ST, ſt.

LISE.

Je vous l'avois bien dit. Il y a déjà long-temps que la ſentinelle étoit poſée.

ANGELIQUE.

Tai-toi. Qui va-là ?

JUSTINE.

Qui va-là, vous-même ?

LISE.

Ami de la garde.

JUSTINE.

Bon. Eſt-ce vous, Monſieur le Chevalier ?

ANGELIQUE.

Oui, c'eſt moi.

JUSTINE.

Venez. Donnez - moi la main, que je vous conduiſe : ſur-tout ne faites point de bruit.

ANGELIQUE.

Non, non, ne craignez rien. Je ſçais comme il en faut uſer.

JUSTINE.

Je n'en doute point. Ce n'eſt pas la premiere fois que vous vous êtes trouvé en pareille fête.

ANGELIQUE.

Il y paroît bien auſſi, que tu n'en es pas à ton apprentiſſage.

LISE.

La peſte ! La matoiſe ne l'entend pas mal.

ANGELIQUE.

Allons. Ferai-je entrer mon valet ?

JUSTINE.

Non, vous pouvez le renvoyer.

ANGELIQUE.

Va-t'en au logis.

SCENE III.

LISE *ſeule.*

BON ſoir. La voilà bien gitée, ma foi. Comment fera-t-elle pour s'en tirer ? Car enfin, ce n'eſt pas pour rien qu'on la fait venir-là. Diable ! Les femmes de Paris y vont dru. Elles ne s'amuſent pas long-temps à la cérémonie. C'eſt auſſi le meilleur parti, franchement; c'eſt avoir du bon ſens. A quoi bon tant lantiponer ? Mais à propos, quand j'y fais reflexion, l'habillement que j'ai m'a trop enhardie, je crois que j'ai perdu l'eſprit. Me voici à minuit, ſeule dans les ruës. Il pourroit m'attirer mal-encontre. Regagnons donc la maiſon au plus vîte. Mais qu'eſt-ce que j'entends ?



SCENE IV.

JASMIN, LISE.

JASMIN.

OUI, morbleu ! c'en eſt trop, & ceci ne peut pas durer. Voilà une belle heure pour porter un billet au Chevalier. Où diable le trouver ? Ma foi, mon Maître n'a pas de conſcience.

LISE.

Je crois que c'eſt Jaſmin, le valet de Licidas. Oui, c'eſt lui-même. Tâchons d'entendre ce qu'il dit, & d'apprendre ce qu'il vient faire ici à l'heure qu'il eſt.

JASMIN.

J'aimerois mieux ſervir le diable que cet homme-là. Quoi ! il faudra toujours mener la même vie ? Etre expoſé à tous momens aux caprices & à la mauvaiſe humeur d'un étourdi de maître ? Employer la moitié du temps à courir par ſon ordre dans les ruës de Paris, l'autre à le chercher dans les cabarets, dans les Académies ou autres lieux : & après, pour ſe refaire, paſſer la nuit en ſentinelle devant la porte de ſa maî-

treſſe, le plus ſouvent ſans avoir ſoupé? Non, Jaſmin, cela ne ſe peut pas. Vous vous tuerez, mon ami, & vous êtes un ſot. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je commence à vous le dire, ſongez donc ſérieuſement dès demain à demander votre congé, ou à le prendre en cas de refus. Oui, c'eſt une choſe réſoluë. Après demain, plus de peine. Prenons donc patience pour cette nuit: & puiſque c'eſt pour la derniere fois, promenons-nous le long de cette ruë.

LISE.

Je veux auſſi me promener, & marcher ſur ſes pas, pour l'embarraſſer un peu.

JASMIN.

N'entends-je point quelqu'un. Oui, je ne me trompe point. C'eſt peut-être un homme qui ne penſe pas à moi, & qui de bonne foi paſſe ſon chemin. Mais pourtant il me ſemble qu'il me ſuit pas à pas. Voyons encore. Juſtement. Il faut ſçavoir pourquoi il en uſe de la ſorte. L'ami, parle un peu à moi, écoute.

LISE.

Hé bien, qu'eſt-ce? Qu'y a-t-il?

JASMIN.

Je voudrois bien ſçavoir quel eſt ton deſſein, de venir m'obſerver ici?

LISE.

Hé ! qui t'a dit que je viens pour cela ?

JASMIN.

Qui me l'a dit ?

LISE.

Oui. Qui te l'a dit ?

JASMIN.

Vraiment, il ne faut pas être grand forcier pour le deviener. Ta maniere d'agir me le fait assez connoître.

LISE.

Tu rêves, mon ami. Je ne pense pas seulement à toi.

JASMIN.

Aurois-je tort, en effet, de l'avoir soupçonné, & me ferois-je allarmé mal-à-propos ? Voyons encore. Hé bien, ne voilà-t-il pas mon compte ?

LISE.

Quoi ?

JASMIN.

Pourquoi marche-tu derriere moi quand je suis devant ?

LISE,

LISE.

Hé ! pourquoi es-tu devant, quand je marche derriere ?

JASMIN.

Pourquoi ne marches-tu plus, quand je m'arrête ?

LISE.

Pourquoi t'arrêtes-tu, quand je ne marche plus ?

JASMIN.

Pourquoi me regardes-tu quand je tourne la tête ?

LISE.

Pourquoi tourne-tu la tête, lorſque je te regarde ?

JASMIN.

(*bas.*)

Voici un drôle bien réſolu. Tâchons de l'épouvanter. En tout cas, s'il fait le mauvais, j'ai (*haut.*) bonnes jambes. Hé ! morbleu ! ma patience eſt à bout. Je ne puis plus ſouffrir cette inſolence.

LISE.

Comment ? qu'eſt-ce à dire ?

JASMIN.

C'eſt-à-dire que tu prennes la peine de décamper, autrement tu verras beau jeu.

L I S E.

Il ne me plaît pas, moi, de m'en aller. Et n'ai-je pas ma part comme toi ſur le pavé du Roi ?

J A S M I N.

D'accord. Mais voilà ta part là-bas, & voici la mienne. Si tu t'aviſes de faire un ſeul pas ſur mes terres, je t'étrillerai comme il faut.

L I S E.

Toi ?

J A S M I N.

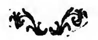
Oui, moi. Veux-tu voir un peu par plaiſir ?

L I S E.

Voyons donc ces grandes proueſſes ?

J A S M I N.

Tu va voir. Ah ! coquin, tu fuis ? J'avois toujours bien crû que tu ne vallois rien ; & tu ne mérites pas que je te ſuive.



SCENE V.

JASMIN *seul.*

ME voici seul, enfin. La triste figure qu'un homme fait seul au milieu d'une ruë. N'importe, consolons-nous. On dit que les Amans ont toujours été sujets à ces sortes d'accidens : & puisque je suis rangé parmi leur nombre, subissons, sans murmurer toutes les fatigues de l'amour.

SCENE VI.

JASMIN, L'ESPERANCE, LISE.

L'ESPERANCE *à Lise.*

VA-t-en l'amuser. Montre-lui un peu de résolution. Enfin, s'il fait le mauvais, fais semblant de te vouloir battre ; tu verras beau jeu.

LISE.

Prends-y bien garde, au moins. Il eſt brutal comme un diable, & il m'aſſommeroit.

L'ESPERANCE.

Va, te dis-je, & laiſſe-moi faire.

JASMIN.

Parbleu ! j'ai été tantôt bien-heureux d'avoir affaire à un drôle qui a eu encore plus de peur que moi. Sans cela j'en aurois pour mon compte. Voilà de quoi ſert de parler quelquefois. Mais on me ſuit ; & je crois que voici mon homme revenu.

LISE.

A-peu-près.

JASMIN.

Ah ! mon mignon, tu reviens pour te faire battre. Parbleu, il faut que je t'aſſomme.

LISE.

Oui ? Voyons qui ſera le plus fort des deux.

L'ESPERANCE.

Hé ! Meſſieurs, arrêtez-vous. Les combats ſont défendus. Je ne ſouffrirai point que vous vous battiez.

JASMIN.

La peste ! quel coup il m'a donné ? Monsieur, prenez garde, s'il vous plaît.

L'ESPERANCE.

Non, il faut que je vous sépare.

JASMIN.

Diantre ! quelle maniere de séparer.

LISE.

Ah ! coquin !

L'ESPERANCE.

Encore ? Ah ! c'en est trop. Vous ne vous battrez point.

JASMIN.

Ce n'est pas moi, Monsieur, c'est lui qui recommence, & vous ne le frappez point.

L'ESPERANCE.

Je ne frappe personne : mais la charité m'oblige à faire ce que je fais ; & d'empêcher qu'il n'arrive du mal à mon prochain.

JASMIN.

(à part.)
Que la peste t'étouffe, avec ta charité ! Com-

ment il frappe toujours? Ah! je n'en puis plus! Heureux si la fuite m'en peut délivrer!

SCENE VII.

L'ESPERANCE, LISE.

LISE *riant.*

PAR ma foi, tu es un drôle de corps! Tu ne l'as pas mal repassé.

L'ESPERANCE.

Hé! ce n'est encore qu'un prélude. Si nous sommes long-temps rivaux, je lui jouerai souvent de semblables tours.

LISE.

Diable! il n'y a donc pas plaisir d'être ton rival?

L'ESPERANCE.

Non. Je hais mes rivaux à la mort; aussi n'y a-t-il rien de plus haïssable.

LISE.

Ton maître a-t-il autant de haine pour Licidas, que tu en as pour son valet?

L'ESPERANCE.

A-peu-près. Mais que fais-tu si tard ici ?

LISE.

J'attends mon Maître.

L'ESPERANCE.

Le Chevalier est donc enfermé avec Dorimene ?

LISE.

Oui. Il travaille-là pour vos intérêts. Mais, ne sçaurions-nous entrer dans cette maison ? Je voudrois bien y attendre mon Maître.

L'ESPERANCE.

Viens, viens, nous y entrerons assurément. La porte est presque toujours ouverte ; & quand elle ne le serois pas, il y a long-temps que Justine m'a enseigné le secret de l'ouvrir. Suis-moi seulement.



SCENE VIII.

On ouvre une fenêtre.

DORIMENE, ANGELIQUE, JUSTINE.

JUSTINE.

Enfin, tout le monde est couché. Avancez. Le voici, Madame. Je vous l'amene sans peine, & il m'a paru qu'il avoit assez de plaisir à se laisser conduire.

ANGELIQUE.

Lorsqu'on vient en des lieux comme celui-ci, on doit au moins marquer par son empressement qu'on est persuadé de son bonheur.

DORIMENE.

Mais est-il bien vrai que vous contiez ceci pour un bonheur? Et n'est-ce point un compliment?

ANGELIQUE.

Un compliment, Madame? Ah! c'est me faire une injustice trop grande que de l'avoir seulement

ment pensé. Détrompez-vous, je vous en conjure ; & croyez que je connois mieux le prix des faveurs qu'on me fait.

DORIMENE.

Le prix de celle-ci n'est pas bien grand, mais du moins, part-elle d'un cœur sincere ; c'est dequoi j'espere que vous serez bientôt convaincu. Cependant retirez-vous. Justine, passez dans mon anti-chambre, prenez garde que personne ne puisse nous surprendre.

SCENE IX.

DORIMENE, ANGELIQUE.

DORIMENE.

En vérité, quand je songe à ce que je fais, Monsieur le Chevalier, j'appréhende fort de perdre votre estime & d'attirer vos mépris au lieu de votre tendresse : mais jugez-en mieux, je vous prie ; n'allez pas vous imaginer que je suis une de ces femmes à qui de pareilles démarches ne coutent rien : de ces femmes, dis-je, qui font un commerce perpétuel de galanterie & de galans. Croyez au contraire, que c'est ici la premiere foiblesse & le premier égarement

de ma vie. Excusez la déclaration que je vous ai faite, par la nécessité qu'il y a de vous aimer d'abord qu'on vous connoît.

ANGELIQUE.

Ne doutez point, Madame, que je ne vous rende toute la justice que je dois. Je suis hors de moi-même, lorsque je pense à vos bontés & à l'état heureux où je vous trouve. Il faut que mes transports vous marquent encore mieux que mes paroles, quelle est la joie qui me possede.

DORIMENE.

Ah! prenez garde. Arrêtez-vous, je sens un rouge furieux qui me monte au visage. De bonne foi, vous me faites trembler, & je connois à présent que vous êtes trop dangereux.

ANGELIQUE.

Je vous demande pardon, Madame, je me suis laissé emporter par un premier mouvement dont je n'ai pas été maître : mais ne craignez rien à l'avenir, je contraindrai mes transports, & il n'y aura que mon cœur qui en sentira toute la violence.

DORIMENE.

Hélas! ce n'est pas sans raison que je vous dis tout cela. Un autre que vous qui seroit à votre

place, s'imagineroit que ce n'est pas pour rien que je vous ai donné un rendez-vous à l'heure qu'il est, & avec tant de mystere; & sur cette confiance, il oseroit tout entreprendre. Que dis-je ? il croiroit même que le soin que je prends de vous le défendre seroit un avertissement de le tenter, & que ma haine seroit le prix juste & infaillible d'une trop grande retenuë.

ANGELIQUE.

A Dieu ne plaise, Madame, que je conçoive de pareils sentimens !

DORIMENE.

La plupart des hommes aujourd'hui sont hardis dans le tête-à-tête. Ils s'imaginent que trop de sagesse offense les femmes; & revenu de cette maniere d'aimer pure & respectueuse qu'on pratiquoit du temps de nos peres, disent qu'elle est bonne dans les livres, mais impertinente dans la societé. Ainsi à la premiere occasion, ils parlent sans façon de ce qui les mene, & croyent que c'est agir de bon sens de chercher dès le premier jour la fin de l'avanture.

ANGELIQUE.

Ils ont tort, Madame, & ils sont indignes de la trouver jamais.

DORIMENE.

Je ne ſçais s'ils ont tort ou raiſon, je ſçais ſeulement que c'eſt la mode maintenant : & qu'en cela comme au reſte des choſes, la mode l'a emporté ſur toutes les autres conſidérations. Mais je vois bien que vous n'êtes pas fait comme ces hommes dont je vous parle.

ANGELIQUE.

Hélas ! non, Madame, je ne ſuis pas fait comme eux : mais permettez au moins, Madame, que je vous demande une grace que je ſouhaite infiniment obtenir de vous.

DORIMENE.

Parlez ſans crainte. Il n'eſt rien que je puiſſe vous refuſer ; & vous m'offenſez, ſi vous avez le moindre doute là-deſſus.

ANGELIQUE.

Je vous ſupplie donc, Madame, de ne plu ſouffrir Licidas chez vous, de lui interdire vot maiſon, je ne ſçaurois l'y voir ſans déſeſpoi & je vous demande ce ſacrifice en faveur de r ſœur, pour la venger en quelque façon, d maux que cet amant volage lui fait ſouffrir.

DORIMENE.

N'eſt-ce que cela que vous aviez à me demander ?

ANGELIQUE.

Non, Madame, & je vous le demande à genoux..

DORIMENE.

Je vous l'accorde avec joie, je voudrois....

SCENE X.

DORIMENE, ANGELIQUE, JUSTINE.

JUSTINE.

On nous vient quérir, Madame, & il faut vous ſéparer abſolument.

DORIMENE.

Qui me vient quérir à l'heure qu'il eſt ? Rêvez-vous ?

JUSTINE.

Je ne rêve point du tout. C'eſt Madame votre niéce qui eſt en travail d'enfant. Elle ſouffre

beaucoup & crie de même; & celui qui vo vient chercher de ſa part m'a juré fort ſérieuſ ment qu'elle n'attend plus que vous pour acco cher.

DORIMENE.

Adieu, Monſieur le Chevalier. Je ne puis m diſpenſer d'aller là. Nous nous reverrons bien tôt, & vous aurez demain de mes nouvelles.

ANGELIQUE.

Que je ſuis malheureux! Pour m'empêche d'être plus long-temps avec vous, il faut qu'u enfant s'aviſe de venir au monde.

DORIMENE.

Nous réparerons demain le temps que nou perdons aujourd'hui, & je vous promets que j tiendrai toutes choſes prêtes pour nous marie en ſecret. Ne le voulez-vous pas?

ANGELIQUE.

Ah! Madame, c'eſt-là le comble de me vœux.

DORIMENE.

Adieu. Juſtine, venez avec moi juſques dans ma chambre, vous viendrez après reconduire Monſieur le Chevalier par le petit eſcalier.

SCENE XI.

ANGELIQUE *seule.*

CET accouchement est venu fort à propos. J'ai vû l'heure où le pauvre Chevalier alloit être pris sans vert : mais m'en voilà quitte, & mon traître sera chassé de la maison de ma rivale.

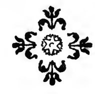
JUSTINE *revenant.*

Allons, allez vous coucher, mon pauvre enfant. Sortons. N'êtes-vous pas bien content ?

ANGELIQUE.

On ne peut pas plus ; & je t'assure que je ne manquerai pas de récompenser liberalement tous tes soins.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LICIDAS, JASMIN.

LICIDAS.

OUI, je veux me couper la gorge avec l
La chose est résoluë, & rien ne sçauroit n
détourner de ma résolution. Il faut que j'a
prenne à ce jeune étourdi qu'il est dangereu
de pousser à bout des gens comme moi. Ne l'a
tu pas trouvé ?

JASMIN.

Non. Mais, Monsieur, considérez....

LICIDAS.

Je n'ai rien à considérer. Va le chercher en
core ; porte-lui de ma part ce billet, & revien
me rendre réponse.

JASMIN.

Mais s'il m'arrive du malheur en faiſant ma commiſſion ?

LICIDAS.

Que tu as peur ! Ne m'as-tu pas dit tantôt que tu te voulois battre auſſi contre le valet ?

JASMIN.

Sans doute ; & je ſuis toujours dans le même deſſein. J'ai ſur le cœur l'avanture de cette nuit où je ſoupçonne ce fripon de valet d'avoir un peu de part. Faiſons les choſes dans l'ordre, allez vous-même faire votre appel au maître, & j'irai faire le mien au valet.

LICIDAS.

Cela ne ſe peut pas.

JASMIN.

Et moi je vous aſſure, Monſieur, qu'il prendra mal la choſe de ma part, qu'il ne manquera jamais de dire que vous le mépriſez ; & ſur ce prétexte il commencera peut-être à ſe venger ſur moi de l'affront que vous lui aurez fait. Où en ſerai-je moi, ſi cela arrive ?

LICIDAS.

Tu te défendras le mieux qu'il te ſera poſſible.

N'as-tu pas-là une bonne épée? Elle est a
longue pour le moins.

JASMIN.

Pas trop, me semble. En tous cas, c'est p
tuer les gens de plus loin. Cependant, j'en
viens toujours à ma premiere proposition. Si
Chevalier m'attaque, je suis un garçon per
Je me défendrai fort bien contre le valet: m
pour le maître, il n'en est pas de même. T
les maîtres ont un ascendant furieux sur les
lets. D'ailleurs, je me souviendrai pendant
combat des coups dont vous m'honorez qu
quefois, & la peur d'en recevoir de pareils
lui, me fera battre fort mal. Je vous l'avo
voyez-vous, je me connois, je suis sincere
franc, & vous verrez....

LICIDAS.

Fais ce que je te dis sans raisonner davan
ge. Je vais t'attendre chez moi.

JASMIN.

Ah! Ciel! Voici le Chevalier. Oh! deme
rez au moins à quelques pas d'ici. Parbleu
s'en va. J'ai bien envie de m'en aller auf
Abordons-le pourtant. Allons, ferme. Jasmi
bon courage.

SCENE II.

ANGELIQUE, LISE, JASMIN.

JASMIN.

MONSIEUR, pourroit-on vous dire un mot ?

ANGELIQUE.

Volontiers ; qu'eſt-ce ?

JASMIN.

Je ne ſçais, Monſieur, ſi vous ſçavez que je ſuis le valet de Monſieur Licidas ?

ANGELIQUE.

Que m'importe ?

JASMIN.

C'eſt, Monſieur, que j'ai un billet à vous donner de ſa part.

ANGELIQUE.

N'y a-t-il que cela ? Donne.

JASMIN.

Le voilà.

ANGELIQUE.

Où vas-tu ?

JASMIN.

Je me retire afin que vous puissiez lire en berté.

ANGELIQUE.

Non, attends la réponse.

JASMIN.

Vous l'envoyerez par votre laquais.

ANGELIQUE.

Non, te dis-je. Tu la reporteras toi-même.

JASMIN.

Ai, ai ! Ceci ne vaut pas le diable.

ANGELIQUE *lit.*

Après m'avoir montré tant de fermeté, vous ne ser pas surpris de recevoir ce billet de ma part ; je cr même que vous vous-y attendez ; au moins devez-vo le faire, s'il vous reste un peu de bonne opinion de m Je tâcherai de vous la donner encore meilleure da notre combat. Sçachez donc que je veux me couper

gorge avec vous. Vous pouvez choisir le temps, le lieu, & les armes que vous croirez vous être les plus avantageuses. Adieu. Il me tarde de voir si vous raillez aussi bien l'épée à la main que dans une ruelle.

ANGELIQUE.

Voilà un Billet aussi brutal qu'on en puisse écrire. Votre maître est un sot qui ne sçait pas vivre, de me l'avoir envoyé ; & vous êtes un mal-avisé de me l'avoir apporté. Je le punirai tantôt de son insolence. Je vais en attendant vous punir de la vôtre.

JASMIN.

Moi, Monsieur ? Est-ce ma faute ? Je ne sçais pas lire. Pouvois-je deviner si ce billet étoit brutal ou non ? D'ailleurs, vous n'ignorez pas qu'un Valet doit s'acquitter toujours, sans rien examiner, de tout ce qu'un maître lui ordonne. Mettez-vous en ma place, & voyez si j'ai tort.

ANGELIQUE.

Va, je te pardonne ; aussi-bien es-tu indigne de ma colere.

JASMIN.

Assurément, & vous n'auriez point d'honneur à me battre.

LISE.

Quoi ! avec ce beau raisonnement il s'échappera de vos mains, & s'en ira sain & sauf.

JASMIN.

Pourquoi non ?

ANGELIQUE.

Que veux-tu que je faſſe à ce miſerable ?

LISE.

Que vous le roſſiez comme un diable.

JASMIN.

Voyez le beau conſeil ! Monſieur n'en fe rien. Il eſt trop honnête homme ; & ce n'eſt p à un faquin, comme toi, de lui vouloir appren dre à vivre.

ANGELIQUE.

Va-t-en.

JASMIN.

J'obéis de grand cœur. Fuſſai-je déjà bie loin.

ANGELIQUE.

Dis à ton maître que je me rendrai ici dan demi-heure au plus tard, & que j'ai choiſi c lieu même pour terminer nos différends.

JASMIN.

Quelles armes voulez-vous ? Monſieur ?

ANGELIQUE.

Je n'en veux point d'autres que celles que je porte.

LISE.

Oui, oui, nous vous battrons tous deux comme il faut.

JASMIN.

J'aurai ſoin de rapporter à mon maître tout ce que vous venez de me dire. Serviteur.

SCENE III.

ANGELIQUE, LISE.

LISE.

HE' bien, Madame, que prétendez-vous faire ? Il faut prendre un parti. Il n'y a plus à balancer. Cet appel gâte tout, & met fin à votre déguiſement. Voulez-vous vous aller battre contre Licidas ? Franchement ces ſortes de combats ne conviennent gueres à des perſonnes comme vous & moi.

ANGELIQUE.

Viens. Ma réſolution eſt priſe. Ne crains rien.

Je crois qu'elle réussira au gré de mes souh
Cependant, hâtons-nous de nous éloigner d
J'entends ouvrir cette porte. Ceux qui vont
tir pourroient nous arrêter. Courons. Le m
dre retardement romproit toutes nos mesure.

SCENE IV.

DORIMENE, JUSTINE

DORIMENE.

AH! Justine. C'est lui-même. Oui, voilà
stement le Chevalier qui s'en va.

JUSTINE.

Voulez-vous que je courre après lui pour l'
peller.

DORIMENE.

Non, je rougirois trop à le voir, après ce
s'est passé entre nous ; & il vaut mieux atten
la même heure où je l'ai vu cette nuit. Je
parlerai avec moins de trouble.

JUSTINE.

Avouez, Madame, qu'il y a bien du plai
d'avoir un Amant fait comme lui. Peu de p
sonnes ont ce bonheur, & je n'en connois q
de

deux ou trois à Paris à qui l'amour fasse de semblables présens.

DORIMENE.

Oui, le Chevalier est aimable, j'en demeure d'accord. Mais, hélas ! Justine, il est bien jeune.

JUSTINE.

Hé quoi ! Madame, est-ce un défaut ?

DORIMENE.

Non, au contraire, c'est la premiere des qualités qu'on doit souhaiter dans un Amant : cependant, quelque agréable qu'elle soit, elle a ses incommodités ; les jeunes gens font de grandes fautes.

JUSTINE.

Il est vrai : mais, Madame, ces fautes portent leurs excuses avec elles.

DORIMENE.

Il y a pourtant de certaines fautes que les femmes ne pardonnent que difficilement ; & de bonne foi, je crois qu'on ne les devroit jamais pardonner.

JUSTINE.

Mais, Madame, qu'est-ce que ce pauvre garçon vous a fait ? Qu'y a-t-il qui vous anime contre lui.

DORIMENE.

Ah ! je n'oferois te le dire.

JUSTINE.

Je vous en conjure.

DORIMENE.

Que tu es preffante ! N'eft-ce pas t'en dir affez que de te répéter que le Chevalier eft for jeune ? Une fille auffi intelligente que toi, n'a pas befoin d'en fçavoir davantage pour tout deviner.

JUSTINE.

Quoi qu'il ait fait, Madame, vous n'avez pa tout-à-fait raifon, ni tout-à-fait tort. Car, enfin vous ne lui avez encore rien donné. Jufques-là il n'eft obligé à rien.

DORIMENE.

J'avouë que j'ai tort, de ne lui avoir pas envoyé quelque préfent. Tu m'as fort bien prouvé que c'eft par-là qu'il faut toujours commencer & que c'eft la plus éloquente déclaration qu'on puiffe faire. Mais, voici ma fille. Réfervons cette converfation pour une autrefois. Allons au plus vîte faire nos emplettes. Hé bien, ma fille, êtes-vous prête ?

SCENE V.

DORIMENE, LUCINDE, JUSTINE, LICIDAS, JASMIN.

LUCINDE.

OUI, Madame. Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre. Mais je vois Licidas ; croyez-vous qu'il vienne me parler ?

DORIMENE.

Je ne ſçais ; cependant il ſera fort bien de ne plus venir, car il auroit le chagrin d'être fort mal reçu. Il ne viendra pas ; il nous ſaluë en paſſant, ſans s'approcher de nous.

LICIDAS.

Laiſſons-les aller. Elles troubleroient le deſſein où nous ſommes.

SCENE VI.

LICIDAS, JASMIN

JASMIN.

ENFIN, Monfieur, nous voici fur le cha de bataille, tous deux bien réfolus à b faire. Je me fuis mis en efcarpins, pour mi fauter & prendre mes avantages. Là, parl moi franchement : N'avez-vous pas un peu peur ?

LICIDAS.

Moi ? non.

JASMIN.

Allons, allons, dites la vérité.

LICIDAS.

Ma foi, je te le dis. Je t'avouerai que je fuis pas du même fang froid dont je ferois allant fouper avec mes amis; & je ne ferai po comme certains fanfarons, qui difent qu'ils vo fe battre avec la même indifférence qu'ils iroi à des nôces. Ce qu'il y a de certain, c'eft qu' ne peut pas donner juftement le nom de crain au mouvement dont je fuis agité ; & que c'

plutôt un transport de colere & un desir de vengeance, qu'un effet de timidité.

JASMIN.

Pour moi, j'ai peur tout de bon ; je confesse ingénument. Ce n'est pas que je n'aie pour le moins autant de colere que vous : mais j'ai encore plus de crainte, & j'ai raison d'en avoir. Je ne viens ici qu'à regret. J'y viens, cependant. Je crois que c'est-là tout ce que l'on peut demander à un brave homme. Il ne s'agit pas cependant ici d'un marché d'une heure ; les suites en sont terribles. Point de milieu ; ou la mort ou la grêve. Rassurons-nous pourtant. Allons, courage, Jasmin. Quoi qu'il arrive, tu te vas couvrir d'une gloire immortelle. Si tu meurs dans le combat, tu auras le sort d'un million de grands Seigneurs, ou de héros. Si tu tuës au contraire, & qu'on te pende après, n'importe ; il y aura encore de l'honneur à acquérir, d'être pendu pour une action de valeur. Car enfin, *le crime fait la honte, & non pas l'échafaut.* Allons donc, un peu de résolution. Oui, tout cela est vrai : mais j'ai beau faire, je ne puis cesser de craindre, & je sens qu'il y a toujours de l'homme là-dedans.

LICIDAS.

Morbleu ! j'enrage. Nos gens ne viennent point.

JASMIN.

Hé ! Monſieur, ils ne viendront que trop-

LICIDAS.

J'appréhende que le Chevalier manque à parole qu'il t'a donnée.

JASMIN.

Plût à Dieu !

LICIDAS.

Je le traiterois comme il faut. Mais, que ch chent ces deux femmes ?

SCENE VII.

LICIDAS, JASMIN, ANGELIQUE LISE *en habit de femmes & en capes.*

JASMIN.

CE ſont les mêmes que nous avons trouvée vingt fois ſur nos pas. Je les reconnoi bien.

LICIDAS.

Peut-être ne feront-elles que paſſer ſans s'arrêter ici,

JASMIN.

Non, les voilà qui s'arrêtent, & qui semblent parler ensemble.

LISE.

Ils sont bien embarrassés, Madame, & nous les chagrinons bien d'être ici.

LICIDAS.

Ah! morbleu, quel contre-tems! Qui penses-tu qu'elles soient?

JASMIN.

Ce sont deux avanturieres qui cherchent fortune.

LICIDAS.

Que ferai-je pour les obliger à s'en aller? Si le Chevalier vient tandis qu'elles seront ici, elles pourront bien s'opposer à notre fureur, se jetter entre deux, & nous empêcher de nous battre.

JASMIN.

Hé! plût au Ciel!

LICIDAS.

Il n'y a pas à balancer. Il faut leur parler. Celle-ci me semble la maîtresse. Pardonnez,

Madame, si j'ose vous aborder malgré le
que vous prenez de vous cacher : mais je
puis m'en dispenser dans l'état où je me trou
& il m'est si important d'être seul en ce li
que je suis contraint de vous supplier de cho
un autre endroit pour votre promenade ; &
me laisser attendre ici, sans aucuns témoins
fin d'une avanture d'où dépend tout ce que
de plus cher au monde.

ANGELIQUE.

Je suis fâchée, Monsieur, de ne pouvoir
faire ce que vous demandez. J'allois moi-mê
vous prier de la même chose, si vous ne m'avi
prévenuë ; & je dois voir en ce lieu termir
une intrigue dont le bon ou mauvais succès d
absolument décider de ma fortune.

LICIDAS.

Ah ! Madame, votre affaire n'est pas de
conséquence de la mienne. Il s'agit de m
honneur. Vous sçavez ce que c'est pour un ho
nête homme.

ANGELIQUE.

Et la vôtre est peu de chose à l'égard de
mienne. Il s'agit de tout le repos de ma vi
comptez-vous cela pour rien.

LICIDA

LICIDAS.

Madame, je vous aſſure que j'aï ici un rendez-vous qui ne veut point de ſpectateur.

ANGELIQUE.

Et je vous jure, moi, que j'y en ai un qui demande le tête-à-tête.

LICIDAS.

(*bas.*)

Mais cette voix me touche ſenſiblement. Plus elle me parle, plus je crois que le ſon ne m'en eſt pas inconnu. Sa taille même me frappe d'une maniere toute particuliere. Enfin, ſous le maſque cette perſonne a l'air d'être jolie. Je voudrois bien la voir au viſage. Je penſe que j'aï (*haut.*) trouvé un moyen pour y réuſſir. Je vois bien, Madame, qu'il faudra vous obéir & vous quitter la place, auſſi-bien eſt-il juſte que les Cavaliers cedent toujours aux Dames: mais pour prix de ce ſacrifice, je vous demande la grace de vous démaſquer, que je connoiſſe au moins la perſonne pour qui je me fais cette violence.

ANGELIQUE.

Ah! Monſieur, il m'eſt de la derniere conſéquence de me cacher.

LICIDAS.

Quoi ! vous me refusez cette légere satisfa
tion ? C'en est trop, & je vous déclare que
n'est qu'à cette condition que je puis vous laiss
ici seule.

ANGELIQUE.

Hé bien ! Vous le voulez. Il faut vous conte
ter. Regardez-moi donc autant qu'il vous plair
& voyons quel effet ma vuë fera sur votre espr
& sur votre cœur. Mais quoi, Monsieur, qu'a
vez-vous ? Qu'est-ce qui vous surprend ?

LICIDAS.

Ne me trompai-je point ? Est-ce un songe
si c'est en effet Angelique qui paroît à mes yeux

ANGELIQUE.

Oui, c'est elle-même, perfide. La connoisse
vous encore ? C'est cette même Angelique q
n'a jamais aimé que vous, que vous avez lâch
ment abandonnée, & qui malgré tant de just
raisons de vous hair, ou du moins de vous o
blier, s'est toujours fait une étroite loi de vo
être fidéle, qui vous a suivi jusqu'ici sans éga
pour sa condition & pour son sexe ; qui sous
habit indigne d'elle, a été le triste témoin
votre inconstance, de vos mépris pour elle,

de votre amour pour un autre. C'eſt cette Angelique enfin dont vous vouliez percer le cœur, tandis que vous l'avez priſe pour ſon frere, & que vous attendez pour cela en ce lieu. Je ne manque point au rendez-vous. Je vous l'apporte, ce cœur malheureux; percez-le ſans crainte, ingrat que vous êtes. Le trépas lui ſera moins cruel, que les tourmens que vous lui faites ſouffrir tous les jours.

LICIDAS.

C'en eſt trop, Madame, n'augmentez plus ma confuſion & mes remords par des reproches ſi tendres & ſi juſtes. Vous vous vengeriez trop cruellement, & je vous jure que mon cœur vous venge aſſez. Oublions ſeulement le paſſé, je vous en ſupplie : Dès ce moment je rentre ſous vos loix pour n'en ſortir de ma vie, & je me jette à vos pieds pour obtenir le pardon de tous mes égaremens.

LISE.

Dieu merci, le voilà converti.

JASMIN.

Morbleu! il a bien fait; car autrement je l'aurois renoncé pour mon maître.

SCENE DERNIERE.

DORIMENE, ANGELIQUE, LUCINDE, LICIDAS, TIMANDRE, JUSTINE, LISE, L'ESPERANCE, JASMIN.

TIMANDRE.

PARBLEU, Madame, le voilà pris ſur le fait. Voilà ſon inconſtance bien confirmée.

JUSTINE.

Ah! par ma foi, c'eſt un grand fourbe.

LUCINDE.

Hé bien, Monſieur; on avoit grand tort de m'avertir de ne me pas fier à vous? Quoi! je vous trouve aux pieds d'une nouvelle maîtreſſe?

LICIDAS.

Oui, Madame, vous m'y trouvez, & je devrois y avoir toujours été. C'eſt un crime dont je me glorifie, & j'eſpere que vous me le pardonnerez ſi vous jettez les yeux ſur cette belle.

DORIMENE.

Il eſt vrai que c'eſt une aimable perſonne. Mais n'avons-nous point vu ce viſage ailleurs ?

JUSTINE.

Madame, c'eſt Monſieur le Chevalier.

DORIMENE.

Cela eſt-il poſſible ?

TIMANDRE.

Le Chevalier ? Vous, Madame ?

ANGELIQUE.

Voilà tout le myſtere, Madame. Le Chevalier & Angelique ne ſont qu'une même perſonne.

L'ESPERANCE.

Voilà, ma-foi, un joli camarade que mon Maître vouloit mener à l'armée.

DORIMENE.

Ah ! Madame, permettez au moins que nous vous embraſſions.

LUCINDE.

Que je vous marque à quel point vous m'êtes chere,

ANGELIQUE.

Vous ſçavez tout ce que j'ai fait pour regagner le cœur de ce volage, j'y ai réuſſi. Je me trouve trop bien payée de toutes mes peines. Mais, Madame, ce n'eſt pas tout; nous nous allons tous deux unir pour jamais. Accordez le même bonheur à Timandre en faveur de l'amitié dont vous honoriez le Chevalier. Nous vous en ſupplions tous, & je crois que Madame votre fille n'aura point de peine à l'accepter pour Epoux.

DORIMENE.

J'en ſuis perſuadée; auſſi vous accordai-je de bon cœur tout ce que vous me demandez.

TIMANDRE.

Ah! Madame, par quels remercimens . . .

ANGELIQUE.

Remettons-les à un autre temps. Graces au ciel, nous ſommes tous heureux.

L'ESPERANCE.

Je crois, Meſſieurs & Meſdames, que vous n'en voudriez pas faire à deux fois. Juſtine n'en prendrons-nous pas notre part?

JUSTINE.

Il le faut bien.

JASMIN.

Et nous, garderons-nous les manteaux ?

LISE.

Non, ma foi, cela n'est pas de mon gout.

L'ESPERANCE.

Allons donc. Voilà tous nos débats terminés par une espece de combat assez agréable. Demandons seulement au Ciel, pour faveur singuliere, la grace d'être aussi contens un an après la fête, que nous le sommes le jour des nôces.

FIN.

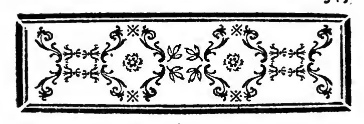


OU

S

PRC
de
m
p
c

V
ur
ve
ta
ra
r



OUVERTURE
OU
SEMONCE.

PRONONCÉE A L'ACADÉMIE des Jeux Floraux, le premier Dimanche de Janvier de l'année 1719. par Monsieur de CAMPISTRON de l'Académie Françoise, un des Académiciens.

VOICI un jour célebre dans nos fastes, & attendu tous les ans avec une égale impatience. Comme il renouvelle à nos Citoyens le souvenir des avantages & de la gloire de leur Patrie, qu'il rappelle à leurs yeux l'honneur qu'elle a toujours eû, d'avoir été regardée comme

le centre des Sciences, & d'avoir parta avec Athènes & Rome les faveurs d'Apc lon & de Minerve ; chacun vient jouir i de cette gloire commune qui lui femb. particuliere, & s'applaudir en fecret d'a voir reçu le jour dans une Ville fi fçavan te & fi juftement renommée.

Tel eft le charme invincible, & l'effe merveilleux de l'amour de la Patrie, f naturel aux hommes, tant recommandé par les Anciens, fi facré parmi eux, qu'il fut le principal objet de leur Morale & même de leur Religion, & prefque l'unique caufe de tant de faits immortels que nous admirons tous les jours, & qui ont éternifé la mémoire de la plûpart des Héros de l'antiquité.

Ce n'eft pourtant pas cette feule raifon, qui rend ordinairement cette Affemblée fi nombreufe & fi refpectable par le rang, le mérite des perfonnes qui la compofent; le defir d'entendre les difcours qu'on y prononce, & de fe convaincre ainfi par foi-même que cette Ville devient chaque jour plus digne de fon ancienne réputa-

tion, ne contribuë pas peu, ſans doute, à réveiller la curioſité de tant d'illuſtres Auditeurs.

Juſques ici leur attente n'a pas été trompée; & ils ont trouvé dans le plaiſir de ſentir juſques où peuvent aller l'attrait & la force de l'éloquence, la juſte récompenſe de leur empreſſement & de leur attention.

Que je les plains aujourd'hui, & que je me plains moi-même! Auſſi, combien m'a-t-il couté pour me réſoudre à occuper cette place? Oui, Meſſieurs, je me ſuis longtemps défendu de la remplir; & peut-être me ſerois-je privé pour jamais de cet honneur, ſi je n'avois cru qu'il étoit de mon devoir de ſurmonter mes ſcrupules & ma répugnance, pour me dérober à une eſpece de reproche qu'auroit pû m'attirer un ſilence trop obſtiné. Mais, Meſſieurs, quel ſujet digne de vous occuper? On ſçait que l'intention des premiers Légiſlateurs des Jeux Floraux n'a été dans ce jour, que d'inviter les Poëtes à la diſpute de nos prix. Je m'en tiens à cet ancien uſage. Je

ne ſonge qu'à les exciter, ces Poëtes ; & comment pourrai-je mieux les émouvoir, & faire naître entr'eux une glorieuſe émulation, qu'en leur préſentant l'excellence & les merveilles de la Poëſie. Je ne parlerai point aux Orateurs : je me contente de les exhorter en paſſant, à redoubler leurs efforts, pour mettre dans le plus beau jour tout ce que l'art peut leur fournir de nouvelles idées, de nobles figures, d'heureuſes & de riches expreſſions. J'eſtime, je révere l'Eloquence : je connois ſes charmes & ſon pouvoir : mais je ne puis la regarder ici, que comme étrangere. Il y a des Théatres où elle a droit de tenir le premier rang : mais cela n'eſt pas ſur le Parnaſſe, où ſes plus zélés Partiſans ſont obligés d'avouer, que puiſqu'on ne peut être excellent Poëte ſans être éloquent, l'Eloquence n'eſt qu'une partie de la Poëſie. Enfin à la Cour de *Clémence* * les Homeres & les Sopho-

* *Clémence Iſaure*, Demoiſelle de *Toulouſe*, illuſtre par ſa ſcience & par ſa vertu, inſtitua vers l'an 1320, les Jeux Floraux, qu'on célébre tous les ans à *Toulouſe*. On y fait ſon éloge, & l'on y cou-

cles font préférés aux Demosthenes & aux Isocrates, les Virgiles, & les Horaces aux Cicérons & aux Quintiliens. Cependant, Messieurs, comment parler aux Poëtes? Faut-il employer cette espece de discours méthodique, où tout l'art du monde ne sçauroit empêcher ce même art de paroître, où chacun sçait d'avance les parties & les mouvemens qui se doivent infailliblement succéder, & dans lesquels les impétueux élans d'une imagination vive & heureusement échauffée, sont contrains & resserrés par des regles austeres & inviolables? Un beau feu, un désordre brillant, & qui tiendroit de l'entousiasme, ne seroit-il pas plus propre & plus efficace? Mais d'où vient que tout-à-coup je me sens arrêter au milieu de mon projet, & que les termes & les expressions semblent se refuser à mes idées? N'est-ce point qu'Apollon, offensé de m'entendre parler à ses

ronne de fleurs sa Statuë de marbre qui est dans la maison de la Ville. On y donne des prix à ceux qui ont le mieux réussi en quelque Ouvrage d'esprit.

Favoris un autre langage que le sien ; m'emporte malgré moi, & me fait changer de dessein & de stile ?

Oui, je cede aux transports, dont la force
m'entraîne.
Guide-moi, Dieux des Vers, & soutien mon
haleine.

Inspire-moi ces feux, dont autrefois épris,
Jeune encor, j'animai mes chants & mes écrits.
Quand, des traits du Cothurne amateur idolâtre,
J'osai briguer le prix & l'honneur du Théatre.
Ah ! si tu m'as alors flatté par tes succès ;
Fais que ce jour réponde à mes premiers essais.
Je voudrois faire entendre à ce nouveau Parnasse,
Les accords ravissans du Chantre de la Thrace.
Mais, où va m'engager un mouvement trop
prompt ?
S'il est quelques lauriers qui me ceignent le front,
C'est un reste des fruits d'une jeunesse heureuse.
Quand des esprits brûlans l'ardeur impétueuse
Pouvoit faire sentir dans mon expression,
Du feu qui la causoit la vive impression.
Je fréquentois alors les sources d'Hypocrénes,
D'où, selon les desirs, les Vers couloient sans
peine ;
Eloigné dès long-temps de ces bords enchantés,
J'ai presque du Permesse oublié les beautés ;

Et l'Hélicon, jadis mon séjour ordinaire,
Aujourd'hui me paroît une terre étrangere.
Mes beaux jours sont passés ; mes esprits & mes
sens
Se ressentent déjà du poid fatal des ans,
Dois-je encor des neufs Sœurs rechercher les
caresses ?
Tel a dans son printems sçu plaire à ces Déesses,
Qui des vieux Favoris éprouvant le retour,
Ne fait dans son hiver que languir dans leur
Cour.
Toutefois, craignant moins cette triste avanture,
Mon trouble se dissipe, & mon cœur se rassure.
Oui, le sort me seconde, & me sert à mon gré.
Ces Monumens, ce Temple aux Muses consacré,
Cette image, ces traits d'une Muse * nouvelle,
Ses préceptes, ses dons que ce jour renouvelle :
Tant de rares esprits, tout conspire à la fois
A donner en ces lieux de la force à ma voix.
O ! vous tous, dont les soins par une longue
étude,
Du langage des Dieux vous font une habitude.
Venez ; & qu'à l'envi par de dignes travaux,
Chacun de vous s'apprête à braver ses Rivaux.
Venez, nous présentons à de nouveaux Alcides,
De plus riches trésors que ceux des Hespérides.
Mais ne nous montrez point de vulgaires talens,
Nos prix sont destinés aux esprits excellens.

* *Clémence Isaure*, Institutrice des Jeux Floraux. Voyez la Note précédente, pàg. 348.

Et déjà plus d'une Ode héroïque & ſuperbe
A fait ici revivre & Mainard & Malherbe.
Apollon a rendu pour l'honneur de nos Jeux,
Leur Lyre qu'il avoit enlevée avec eux.
Dans tout ſon appareil a paru le Poëme.
Grand, ſublime, doué d'une force ſuprême,
Tel qu'à ſes Favoris nous ſçavons qu'autrefois
La Muſe, qui le regle, en a dicté les loix.
L'Elegie a marqué les douleurs les plus vives.
L'Idylle a fait briller ſes peintures naives.
L'Eglogue tendre & noble en ſa ſimplicité,
Plus que dans la Sicile a montré de beauté;
Sur-tout, lorſqu'une belle avec le ton champêtre,
Voulant chanter l'Amour & les ſoins qu'il fait naître,
A peint les mouvemens de cette paſſion.
De ſes tranſports divers l'heureuſe expreſſion,
A du moins égalé la grace & la tendreſſe,
Des Chanſons de Sapho, qu'a tant vanté la Grece,
Accoutumés à voir ces merveilleux écrits,
La médiocrité révolte nos eſprits.
Ainſi n'attendez pas que de foibles ouvrages
Puiſſent jamais ſur vous attirer nos ſuffrages,
La brigue & la faveur ſont ici ſans appui;
Le mérite éclatant n'a beſoin que de lui.
Loin qu'aucun intérêt nous touche ou nous engage:
Nous formons dans ces murs un autre Aréopage.

Ce

Ce qui n'eſt point ſublime a pour nous peu d'appas :
Mais auſſi quels plaiſirs ne reſſentons-nous-pas ?
Quels tranſports enchanteurs s'élevent dans nos ames,
Au moment qu'un rayon de ces divines flâmes,
Qu'un Auteur ſçait ravir dans le ſein d'Apollon,
Vient briller à nos yeux dans ce ſacré Valon.
Doux tyran des eſprits, ſéduiſante harmonie,
Bel art, que n'a point fait ta puiſſance infinie ?
Et vous, qui de nos Jeux voulez cueillir les fruits,
Songez aux grands effets par les Muſes produits.
Rappellez dans Memphis, la diſcorde étouffée,
La Thrace aſſujettie aux mouvemens d'Orphée,
Les arbres, les rochers, ſenſibles à ſa voix,
Les tigres, les lions aſſervis à ſes loix,
De ſes divins concerts l'attrait & la meſure
Renverſant à ſon gré l'ordre de la nature ;
Leurs ſons victorieux, leurs triomphans accords,
Lui frayant un chemin juſques aux ſombres bords ;
Rendant à ſes deſirs la mort même propice,
Et des enfers au jour ramenant Euridice.
Songez par quel prodige on connoît Amphion ;
Quel miracle la Grece a chanté d'Arion :
Le premier, ſans autre art, voit au ſon de ſa Lyre,
Les pierres ſe mouvoir, & Thebes ſe conſtruire :
L'autre, prêt de périr par la fureur des flots,
Sçait trouver dans leur ſein la vie & le repos.

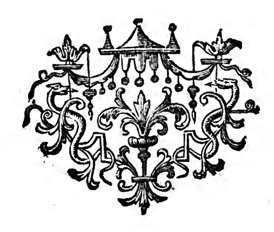
Un Dauphin, traverſant les plaines de Neptune,
Attiré par ſes chants, prend ſoin de ſa fortune;
Il l'aborde, il l'emporte, il lui ſert de vaiſſeau;
Et donnant aux mortels un ſpectacle nouveau :
Il le fait à leurs yeux ſans péril & ſans crainte,
Naviger ſur les mers de Crête & de Corinthe.
Regardez d'Apollon les dignes favoris,
En tous lieux honorés des plus illuſtres pris.
Leurs noms vainqueurs du temps : Voyez-les dans Athènes,
Comparés, égalés, aux plus grands Capitaines;
Leurs honneurs partagés, & le même laurier
Couronnant le Poëte ainſi que le Guerrier,
Salamine ſoumiſe aux décrets de Sophocle,
Après que les malheurs de la ſœur d'Etéocle,
Expoſée ſur la ſcene eurent avec éclat
Excité la pitié du Peuple & du Sénat.
Conſidérez dans Rome, & Térence & Tibulle,
Virgile, Horace, Ovide, & Properce, & Catulle,
Attirant des Romains l'eſtime & les regards,
Et partageant entr'eux l'eſtime des Céſars.
Tranſportez-vous enfin ſur les bords de la Seine,
Le mérite jamais n'y manqua d'un Mécene.
Que dis-je? Il le trouva dans le cœur de nos Rois;
Par-là fut admiré le vaillant Roi François,
Qui malgré la fortune & l'affront de Pavie,
Par d'immortels exploits ſçut illuſtrer ſa vie.
Son exemple ſuivi de tous ſes ſucceſſeurs,
Eleva juſqu'aux Cieux la gloire des neuf ſœurs;

Dans un rang éminent voyez Bertaut paroître.
Marot admis aux Jeux de la ſœur de ſon maître.
Voiture aimé par-tout & par-tout demandé,
Badinant noblement avec le grand Condé.
Tant d'autres, dont les noms fameux dans notre hiſtoire,
Sont encor mieux gravés au Temple de Mémoire,
Qui ſe tirant du ſein de leur obſcurité,
Ont acquis à la Cour l'aimable liberté
De vivre auprès des Grands avec indépendance,
Et malgré le défaut du rang, de la naiſſance,
De lier avec eux un commerce flatteur,
Seul prix qui peut remplir les vœux d'un noble cœur.
Animant leurs pareils, en leur faiſant comprendre
Qu'un excellent génie a droit de tout prétendre,
Et que ſans le ſecours de tant de titres vains,
L'eſprit comme l'amour égale les humains.
Par ces maîtres de l'art dirigés vos idées;
Que d'amour pour leurs vers vos ames poſſédées,
A force de les lire & de les méditer,
Parviennent à la fin juſqu'à les imiter.
Joignez à la clarté la force & l'harmonie.
Obſervez, conſultez, ſuivez votre génie,
Et n'allez pas chanter, ſans épreuve & ſans choix,
Le bonheur des Bergers, ou la grandeur des Rois.
Evitez les erreurs d'une audace emportée.
Connoiſſez ſur quel ton votre Lyre eſt montée.
Et vous, qui parmi nous avez reçu le jour;
Et qu'Apollon appelle aux honneurs de ſa Cour;

Jeunes esprits, formés dans le sein d'une ville,
Dès sa naissance même en Poëtes fertile.
Soutenez son grand nom, & devenez jaloux
De voir dans nos combats briller d'autres que
vous.
Ne laissez plus cueillir par des mains étrangeres,
Ces fleurs qui tant de fois ont couronné vos peres.
L'air que vous respirez est chéri des neuf Sœurs;
Il attire sur vous leurs soins & leurs faveurs.
Sçachez donc profiter de ce rare avantage:
Animez votre espoir, enflez votre courage;
Entrez dans la carriere; & par d'heureux efforts,
De ces Jeux immortels ravissant les trésors.
Remplissez à leur tour d'une estime craintive
Les esprits que la Seine éleva sur sa rive.
Que l'émulation leur cause un juste effroi.
Cherchez des tons nouveaux pour chanter votre
Roi.
Ce Monarque charmant, dont l'aimable jeunesse,
Suit déjà les sentiers où conduit la sagesse;
Que de mille vertus avant le temps orné,
Ajoute un nouveau lustre au sang dont il est né:
Et dont les sentimens dans un âge encor tendre,
Sont garans du bonheur que l'on en doit atten-
dre.
Célébrez le neveu de l'Auguste LOUIS,
Régent & défenseur de l'Empire des Lis.
Ce Prince, que Steinkerque au sortir de l'enfance
Vit des plus vieux Guerriers confondre la scien-
ce,

Et forçant les lauriers de naître ſous ſes pas ;
Servir de maître aux Chefs, & d'exemple aux
Soldats.
Dans ce fatal eſſai de ſes premieres armes,
Que ſon ſang répandu nous fit ſentir d'allarmes !
Au moment que lui ſeul par un ſublime effort,
Bravoit également la douleur & la mort !
A Nerwinde Naſſau, témoin de ſa vaillance ;
Ceſſa de ſe flatter d'humilier la France ;
Et ſur l'Ebre à ſon bras le deſtin accorda
La gloire d'emporter Tortoſe & Lérida.
Au milieu des combats intrépide & terrible,
Au milieu de ſa Cour, humain, doux, acceſſi-
ble,
Plaignant les malheureux, prompt à les écouter,
Toujours lent à punir, plus lent à s'irriter,
Payant les moindres ſoins d'un précieux ſalaire,
Et ſur-tout ennemi de cette erreur vulgaire,
Qu'un Souverain ſuperbe, & plein de ſon pou-
voir,
A droit de négliger l'étude & le ſçavoir.
Et quand vous le voyez porter ſes connoiſſances
Sur ce qu'ont d'épineux les Arts & les Sciences,
Que leurs profonds ſecrets ſi longs à découvrir ;
D'eux-mêmes à ſes yeux ſemblent d'abord s'of-
frir.
Ecriez-vous ; ſaiſis d'une ardeur vive & tendre,
Tels ont été Céſar, Scipion, Alexandre ;
Tels doivent être enfin les Héros, dont le nom
Mérite d'animer la Lyre d'Apollon.

Traitez ces grands sujets, & chantez ces merveilles,
Vous charmerez nos cœurs en flattant nos oreilles;
Et nous applaudirons d'une commune voix,
A des chants consacrés à l'honneur de nos Rois.



EPITRE
A S. A.
MADAME LA PRINCESSE
DES URSINS.

PRINCESSE, qui ſçais l'art d'allier dans ton ame
Les vertus d'un Héros aux vertus d'une femme,
D'unir aux agrémens de ton ſexe enchanteur,
Des ſublimes eſprits la force & la hauteur.
C'eſt à toi que mes vers, ſur un aîle légere,
Vont rendre au bord du Tage un hommage ſincere.
Les Muſes de tout temps par d'immuables loix,
Sont en droit d'approcher des Princes & des Rois.
Aux plus rares vertus, au ſang le plus illuſtre,
Apollon, quand il veut, ajoute un nouveau luſtre;
Sans lui, les plus beaux faits ſe perdroient dans l'oubli.
De quelques dons du Ciel qu'Achile fût rempli;

Il ne doit les grands noms que l'Univers lui
donne,
Qu'aux lauriers dont Homere a formé sa couronne.
Enée & ses travaux seroient-ils admirés,
Si Virgile en ses vers ne les eût célébrés ?
De ces Chantres fameux je connois l'harmonie ;
Je suis bien loin d'atteindre à leur divin génie :
Mais j'ai sçu quelquefois avec de nouveaux traits,
Ranimer des Héros, embellir leurs portraits ;
Et par des mouvemens plus que l'airain durables,
Consacrer pour jamais leurs travaux mémorables.
Ainsi je puis sans crime, après de tels essais,
Espérer de te peindre avec quelque succès.
e montrerai du moins à l'Europe étonnée,
Que toi seule toujours tu fis ta destinée.
Que fidéle aux leçons que t'inspire ton sang,
Tu soutiens sans orgueil la gloire de ton rang.
Que la droite raison éclaira ton enfance ;
Que tu fus parmi nous l'ornement de la France,
D'où l'himen t'enlevant à nos vœux les plus
doux,
Alla joindre ton sort au destin d'un Epoux.
Dans ces murs renommés à qui Mars & la guerre
Ont soumis autrefois le reste de la terre.
Là, ton Palais bien-tôt fut l'unique séjour
Des Ministres, des Grands, des Sages d'une
Cour,

De

De qui la politique, & ſublime & profonde,
Trouva l'art d'aſſervir toutes les Cours du monde.
Là, ton puiſſant génie eût d'abord pénétré
Ce qu'un autre en ta place eût toujours ignoré.
Les Sciences, les Arts, te rendirent hommage;
Le mérite emprunta ſon prix de ton ſuffrage;
Et de tes jugemens reconnoiſſant la loi,
On ſe fit un honneur de penſer comme toi.
Enfin un Roi vainqueur, à qui par l'hyménée,
Une auguſte Princeſſe alloit étre donnée,
T'appella dans ſa Cour pour y ſuivre toujours
L'ineſtimable objet de ſes chaſtes amours,
Et joindre aux ſentimens de cette jeune Reine,
De tes ſages conſeils la force ſouveraine.
Quels ont été les fruits de ce choix glorieux?
Un mérite, un eſprit qu'on admire en tous lieux,
De toutes les vertus un parfait aſſemblage,
Sans les triſtes leçons ni les ſecours de l'âge.
Oui, de ce couple heureux, les miracles divers,
De l'Aurore au couchant rempliſſent l'Univers.
Auprès de ce grand Roi deviens mon interprete;
Princeſſe, je n'ai plus qu'une bouche muette.
S'il lui faut par moi ſeul faire entendre ma voix;
Dis-lui qu'admirateur de ſes premiers exploits;
Je vis le fier Germain par ſa ſeule préſence,
Sur les bords du Tezin perdre ſon arrogance.
Ses nombreux Eſcadrons en déſordre pouſſés,
Dans de profonds canaux l'un ſur l'autre entaſſés.

Dis-lui, qu'à Luzara, témoin de sa Victoire,
Je vis Bellone & Mars le couronnant de gloire,
S'applaudir à l'envi de ses nobles efforts,
Et le Pô grossissant & de sang & de morts,
Le juger à bon droit digne du Diadême,
En le voyant combattre & vaincre par lui-même.
Après ces grands succès de fidéles témoins,
Daignerent lui vanter & mon zele & mes soins.
Il voulut les payer en Prince magnanime,
Et par de riches dons me prouver son estime.
Cependant je suivis le penchant de mon cœur.
Je ne lui demandai qu'une marque d'honneur.
Je la reçus de lui (*a*). Mais ce digne Monarque
Me promit hautement d'illustrer cette marque,
D'unir un nouveau Titre (*b*) à ce don précieux
Et de le rendre utile autant que glorieux.
Tant qu'a duré le cours des fortunes diverses,
Dont ce Prince a subi les coups & les traverses.
Je ne l'ai point pressé de répondre à mes vœux;
J'attendois un temps calme & des jours plus heureux.
Aujourd'hui que du Ciel un regard plus propice,
Force ses Ennemis à lui rendre justice.
Que les plus fiers d'entr'eux reconnoissant ses droits,
Lui rendent les honneurs qu'on rend aux plus grands Rois.

(*a*) L'Ordre de S. Jacques.
(*b*) Une Commanderie.

Accablé de malheur, de ſoins, & de triſteſſe,
J'oſe lui demander l'effet de ſa promeſſe.
Quand la parque à la terre enleva le (a) Héros
Dont la valeur du Tage aſſûra le repos,
Qui marchant ſous Philippe ainſi qu'en Italie,
Servit à rétablir ſa puiſſance affoiblie.
Mon cœur fut pénétré des plus ſenſibles traits;
Je perdis ce Héros, & je perds ſes bienfaits.
Tout ſemble en même-temps s'unir pour me détruire.
Tel qui me devoit tout, fait gloire de me nuire.
Non que par ce revers mon cœur ſoit abattu,
Chaque trait qu'on me lance affermit ma vertu,
Elle me reſte entiere, & la juſte eſperance
D'obtenir tout d'un Roi plein de magnificence,
Princeſſe, en ma faveur j'emprunte encor ta voix,
Et je m'adreſſe à toi pour la derniere fois.
La parole des Rois doit être inviolable.
Mais, ſi par un effet du malheur qui m'accable,
Ce grand Roi (b) dont j'attends des ſecours généreux,
Ne croit plus aujourd'hui devoir me rendre heureux.
Bien loin de faire entendre une plainte importune,
Je n'imputerai rien qu'à l'injuſte Fortune.

(a) M. de Vendôme.
(b) La Commanderie fut donnée.

Je l'accuſerrai ſeule, & dirai quelquefois
Que malgré le penchant des Princes & des Rois,
Lorſqu'à faire du bien leur cœur les ſollicite,
La fortune l'emporte & proſcrit le mérite.



EPITRE
A SA MAJESTÉ
LE ROY DE SICILE.

Grand Roi, car qui jamais par un titre plus juste,
A mérité les noms & de Grands & d'Auguste.
Qui jamais par des faits plus dignes de respect,
Peut prétendre un encens plus pur & moins suspect.
Souffre que du séjour * des fameux Tectosages,
Ma Muse t'aille offrir à travers mille hommages,
Un tribut qu'Apollon, par une juste loi,
Destina de tous temps aux Héros tel que toi.
Mais, que dis-je? Apollon! Lorsque j'ose t'écrire,
Je sens que ce n'est point son esprit qui m'inspire,
Non, ma Muse aujourd'hui n'invoque point son nom.
Le vrai n'a pas besoin du secours d'Apollon.
Que faut-il en effet pour te combler de gloire,
Après t'avoir connu que conter ton histoire?
Et loin de l'embellir par de vains ornemens,
En retracer sans art tous les évenemens.

* Toulouse.

Ah ! pour un Ecrivain incapable de feindre,
Quel bonheur, qu'en ſuivant le Héros qu'il veut
peindre ;
Il peut rapidement de l'un à l'autre bout,
Sans égard & ſans choix écrire & louer tout.
Quel autre a mieux que moi ſenti cet avantage ?
Et de quelque côté que mon œil t'enviſage,
Dans l'âge où je te vois, plus jeune ou preſqu'en-
fant,
Heureux ou malheureux, défait ou triomphant.
Ton courage par-tout maîtriſe la Fortune ;
Tu ſors pour la dompter de la route commune ;
Et t'ouvrant des chemins qui font pâlir d'effroi,
Tu te fais un deſtin que tu ne dois qu'à toi.
Tout l'Univers l'a vu, tout l'Univers l'admire.
Mais quels ſont tes ſecrets pour régir ton Empire ?
Et comment à ton gré portes-tu tour-à-tour
Au cœur de tes Sujets, ou la crainte ou l'amour ?
Eſt-ce en leur dérobant ta vuë & ta préſence ?
En imitant ces Rois nourris dans l'indolence,
Dont l'orgueil ennemi des ſoins & des combats,
Les fait vivre inconnus dans leurs propres Etats.
Dont les peuples frappés d'une terreur ſervile,
Frémiſſent au ſeul nom d'un Monarque imbécile,
Qui cachant ſes défauts dans ſon obſcurité,
N'a de loi pour régner que ſon autorité.
Tu regne par toi ſeul. L'éclat qui t'environne,
Ta grandeur, ton pouvoir réſide en ta perſonne.
On t'aborde ſans peine en tous lieux, en tous tems,
Il ne faut point attendre & choiſir les inſtans.

On n'a point à percer d'importunes barrieres.
Toujours prêt d écouter les plaintes, les prieres,
Des grands & des petits examinant les droits,
La Justice à chacun s'explique par ta voix ;
Et gagnant tous les cœurs par tes vertus publiques.
Tu leur parois plus grand, plus tu te communiques.
C'est ainsi qu'on parvient à charmer les mortels ;
C'est ainsi qu'on se fait élever des autels ;
C'est par-là, qu'ébloui de la gloire suprême ;
Et voyant sur ton front un nouveau diadême.
Digne prix des efforts que l'on t'a vu tenter,
Par un plaisir secret je me sentois flatter ;
Et je m'applaudissois d'être honoré d'un (*a*) Titre,
D'un Domaine, d'un Rang dont tu deviens l'arbitre.
J'obtins tous ces honneurs d'un Prince (*b*) malheureux,
Dont mes soins dans le cours d'un sort trop rigoureux,
Soulagerent les maux par d'importans services,
Et lui firent cent fois d'utiles sacrifices.
Il semble que des droits si constans & si saints,
Doivent être sacrés pour tous les Souverains.
Peut-être est ce une loi dont rien ne les dispense,
De seller, d'assurer de toute leur puissance

(*a*) D'un Marquisat dans le Montferrat.
(*b*) M. de Mantouë.

Les dons dont leurs pareils par le sort poursuivis,
Ont cru récompenser ceux qui les ont servis.
Tu viens d'exécuter cette loi glorieuse.
Tu fais parler pour moi ton ame généreuse ;
Tu confirmes, GRAND ROI, le don que l'on m'a
fait ;
Et je vais, sous ton nom, jouir de ce bienfait.
Que je suis pénétré de cette grace insigne !
Mais j'ose l'avancer, je n'en suis pas indigne.
Consulte ces Guerriers, qui sous tes Etendars
Ont en cent lieux divers bravé tant de hazards :
Ils m'ont trouvé toujours ardent pour ton service,
Mon zele ne fut point un effet du caprice.
Alliés, ennemis, triomphans, abbatus,
J'estimai leur valeur, j'honorai leurs vertus ;
Ou plutôt dans les soins que je faisois paroître,
Je respectois en eux le grand nom de leur Maître.



EPITRE

A S. A. MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDÔME,

Prononcée dans l'Académie Françoiſe, par M. de CAMPISTRON, le 1 Mars 1708.

O TOI ! qui ſeul peut-être au ſortir de l'enfance,
Sçus du faux & du vrai faire la différence,
Et préférant à tout l'auſtere vérité,
Jouis de la grandeur avec ſimplicité ;
Qui ſans montrer jamais de ſervile baſſeſſe,
Ignorant de la Cour les détours & l'adreſſe.
Par ta ſeule vertu, ton courage & ta foi,
Poſſedes & l'eſtime, & le cœur de ton Roi.
VENDÔME, dans ces traits qu'en toi l'on voit paroître,
Sans attendre ton nom, l'on doit te reconnoître :

Cependant permets-moi d'expoſer à tes yeux,
Quelque léger crayon de tes faits glorieux.
Mais ce n'eſt point aſſez ; le zele qui m'enflâme,
Veut qu'avec tes Exploits, je peigne encor ton ame.
Je ne me flatte point ; je ſçais que ce Tableau
Mériteroit ſans doute un plus hardi pinceau ;
Que le mien eſt peu propre à finir cet ouvrage.
Mais ſi je l'entreprends, j'ai du moins l'avantage
Que cinq luſtres entiers à ta ſuite attaché,
Des ſecrets de ton cœur rien ne me fut caché ;
Et que témoin des faits qui t'ont comblé de gloire ;
Il doit m'être permis d'en raconter l'hiſtoire.
Quel autre, plus fameux par cent travaux guerriers,
En différens climats cueillit plus de lauriers ?
Quand tu courus chercher la guerre & les allarmes,
Rien n'égala l'éclat de tes premieres armes,
Et l'on jugea dès-lors, par ces nobles eſſais,
Quels devoient être un jour ta gloire & tes ſuccès.
TURENNE, en ta faveur, rendit ce témoignage.
CREQUY te conſulta ſans égard à ton âge,
Tu leur parus formé pour les premiers emplois ;
Et ſi-tôt que l'armée a marché ſous tes loix,
L'Ebre, le Po, l'Eſcaut, étonnés de ta gloire,
Sur leurs rives t'on vu ramener la Victoire ;

Et dans les mêmes lieux où le sort en courroux
Nous avoit accablé des plus funestes coups.
Trois fois de ta valeur la foudre vengeresse,
Changer des jours de deuil, en des jours d'allegresse.
Ranimer les Soldats qu'on croyoit aux abois ;
Et réparer par-tout l'honneur du nom François.
Que de combats gagnés! que de Villes conquises!
Quel nombre! Quel tissu d'heureuses entreprises!
Nos plus fiers ennemis, tremblans, ou dispersés,
Leurs Chefs les plus fameux surpris, embarrassés,
Des roches dont la cime osoit percer les nuës,
Par de triples remparts & de murs soutenuës,
Malgré tous les secours de la flâme & du fer,
Contraintes de se rendre au milieu de l'hiver.
Mais ce qui plus que tout doit paroître incroyable,
Toujours à tes desseins le sort fut favorable.
Les lauriers immortels qui te ceignent le front,
N'ont jamais de ta part reçu le moindre affront.
Comme si la Victoire attentive à te plaire,
Agissoit par tes loix, ou craignoit ta colere.
Cependant si ton cœur, pour la gloire formé,
De plus douces vertus n'étoit point animé.
Obtiendrois-tu de nous une si haute estime ?
Non, non ; & souviens-toi de ce Guerrier sublime,
D'Alexandre qui fut le plus grand des mortels.
En vain à son courage on dressa des autels.
Nous reprochons encore à ce grand Alexandre,
Le meurtre de Clitus ; Persepolis en cendre.

Lisimachus forcé de combattre un Lion,
Et les Grecs indignés pleurans Parménion.
La suprême valeur est précieuse & rare:
Mais, seule & toute nuë, elle tient du Barbare.
Je veux que le Héros soit pitoyable & doux;
Qu'il soit fier sans orgueil, & vaillant sans courroux.
Plaindre les malheureux, soulager leur misere,
Les aimer, leur servir de refuge & de pere.
Etre accessible, humain, sont des dons aussi grands,
Que tous ceux dont l'orgueil flatte les Conquérans.
Rarement les voit-on briller dans le même homme.
La valeur, la prudence éclaterent dans Rome;
Presque tous ses enfans possédoient ces vertus.
Mais Rome n'a produit & n'a vu qu'un Titus;
De qui le Ciel soigneux d'achever son ouvrage,
Voulût que la bonté fut égale au courage.
C'est par cette bonté, c'est par cette douceur,
Qui fait le caractere & le prix de ton cœur;
Et qui nous sert d'exemple à tous tant que nous sommes,
Que nous te distinguons entre les autres hommes:
C'est par-là que ton Nom aujourd'hui révéré,
Plus que par tes hauts faits doit être consacré;
Et que tout l'avenir en lisant ton histoire,
Justement attendri bénira ta mémoire.

C'eſt par-là qu'entraînant tous les cœurs des
Soldats,
Tu leur fais avec joie accompagner tes pas.
Quand tu cours pour ſervir ton Maître, & ta
Patrie,
D'un monde d'ennemis réprimer la furie.
Braver mille hazards, & prodiguant ton ſang,
Remplir tous les devoirs attachés à ton rang.
Toutefois ne crois pas te ſauver de l'envie;
Ses traits empoiſonnés voudroient noircir ta
vie.
Des Courtiſans jaloux, ſans être tes Rivaux,
S'efforcent d'affoiblir le prix de tes travaux,
Et de mêler quelqu'ombre à l'éclat de ta gloire:
Mais que peut contre toi la fureur la plus noire?
On n'oſe t'attaquer que ſur de vains ſujets.
On s'attache à chercher de frivoles objets.
On voudroit que ton cœur, ſemblable aux cœurs
vulgaires,
S'occupât de deſirs & de ſoins ordinaires;
Qu'il s'ouvrit à l'intrigue, au faſte, à l'intérêt,
Et qu'il fut, en un mot, beaucoup moins grand
qu'il n'eſt.
De tous ces envieux l'odieuſe critique,
En voulant t'abaiſſer, fait ton panégyrique.
Vis donc; & pourſuivant ta courſe & tes projets,
En triomphant toujours, ramene-nous la paix.
Enfin, faſſe le Ciel, ſecondant mon envie,
Qu'un bonheur toujours pur accompagne ta
vie.

Que les ans de Neſtor pour toi renouvellés,
Après leur dernier jour ſoient encor redoublés ;
Et pour combler les vœux que pour toi l'on peut
faire,
Que toujours à LOUIS tu ſois digne de plaire.



O D E.

MUSE qui d'un ton ſuperbe
Fis raiſonner autrefois,
Sur la lire de Malherbe,
Les merveilles de nos Rois.
Viens d'une force nouvelle,
Chanter la gloire immortelle,
D'un Prince chéri des Cieux,
Et prends le même langage
Que tu ſçais mettre en uſage,
Pour la louange des Dieux.

Quand le Héros dont la France
Révere les juſtes loix,
A ſuſpendu ſa vaillance,
Et le cours de ſes Exploits,
Pour s'oppoſer à l'orage,
Que vouloit former la rage
De ſes mortels ennemis,
Pour mettre leurs murs en poudre,
Il a dépoſé la foudre,
Entre les mains de ſon Fils.

Il entre dans la carriere,
Il commande à des Guerriers,
Accoutumés ſous ſon Pere,
A ſe couvrir de lauriers.
GRAND PRINCE, que ta préſence,
A redoublé l'eſpérance,
Qui déjà flattoit leur cœur!
Eſt-il rien qui les arrête,
Quand tu ſeras à leur tête,
Le juge de leur valeur?

Philisbourg, ouvre tes Portes,
Ne crois pas que tes Remparts,
Que tes murailles ſi fortes,
Retardent ce jeune Mars.
Quitte l'eſpoir que te donne
Le marais qui l'environne;
De nos Bourbons triomphans.
Le ſang fertile en miracles,
Surmonte tous les obſtacles,
Des lieux, du ſort, & du temps.

Que ce Prince eſt intrépide!

Il fait honte à ſes Soldats.
Le noble feu qui le guide
Le fait devancer leurs pas.
Dans tous les lieux où Bellone
S'irrite, frémit, & tonne,
Il court braver le trépas,
Et ſon ardeur enflâmée,
Fait trembler toute l'Armée,
D'une peur qu'il ne ſent pas.

❦

Prince, tu commets un crime,
Qui ne peut être excuſé;
L'auguſte ſang qui t'anime
Doit être moins expoſé.
Songe que le ſort contraire
Nous peut montrer ſa colere,
Dans le plus parfait bonheur;
Qu'un coup de ſon inconſtance,
Peut remplir toute la France,
D'une mortelle douleur.

❦

En vain mon zele timide,
Te preſſe de t'arrêter.
Sorti d'un ſecond Alcide,
Tu cherches à l'imiter.
Ce Roi digne de nos Temples,

T'a donné de grands exemples,
Ils ſont préſens à tes yeux,
Tu ſuis ton illuſtre trace,
Et marches avec audace,
Sur ſes pas victorieux.

Il te fait part de ſa gloire,
Tes travaux ſuivent les ſiens,
Et de ſes bras la Victoire,
Vient de voler dans les tiens.
Le Rhin orgueilleux ſuccombe,
Sous tes coups Philisbourg tombe;
Tu mets à l'aſſujettir,
Moins de jours que tout l'Empire
Aſſemblé pour le détruire,
N'en perdroit à l'inveſtir.

Manheim, Frankendal ſe rendent.
Reviens, hâte ton retour,
Songe à des cœurs qui t'attendent,
Pleins de reſpect & d'amour.
Tout languit en ton abſence,
Les plaiſirs ſans ta préſence,
N'oſent paroître à la Cour;
On y mépriſe leurs charmes,
Fais qu'après le bruit des armes,
Ils y régnent à leur tour.

France, que les destinées,
Répandent de biens sur toi,
Les plus nombreuses années,
Sont promises à ton Roi.
Tels que lorsque son courage,
Porta l'effroi jusqu'au Tage,
Tel tu te vois aujourd'hui;
Et formé par ce grand Maître,
Son Fils fait déjà connoître,
Qu'il sçait vaincre comme lui.

A MONSEIGNEUR LE REGENT.

PHILIPPE, Régent de la France!
GRAND PRINCE! dont les soins heureux,
Nous ont ramené l'abondance,
Au-de-là même de nos vœux.

Quel démon! quel puissant génie!
Préside à tes Conseils secrets!
Qui forme l'exacte harmonie,
Qui se trouve dans tes projets.

C'eſt toi ſeul dont l'eſprit ſublime,
Fait mouvoir ces reſſors divers,
Qui te font mériter l'eſtime
Et le reſpect de l'Univers.

Il te rend un tribut ſincere,
Et te le rend ſans murmurer,
Tu force l'envie à ſe taire,
Et la contrains de t'admirer.

Lorſque tu ſortis de l'enfance,
Témoin de tes premiers Exploits,
Je reconnus à ta vaillance *,
L'invincible ſang de nos Rois.

De cette valeur conſommée,
Les faits ne ſe peuvent compter;
Les cent voix de la Renommée,
Ont eû peine à les raconter.

Ta main terrible & foudroyante,
Fait l'effroi de tes ennemis,

* A Steinkerque & à Nerwinde.

Cette même main bienfaisante ;
Soutient ceux qui te sont soumis.

Une fois j'ai déjà moi-même,
Injustement persécuté,
Implore ton pouvoir suprême,
Et senti ta juste bonté.



Pénétré de reconnoissance,
Plein pour toi de zele & d'amour,
J'allai chercher en diligence,
Les lieux de mon triste séjour.

La fortune peu favorable,
N'y fait rien d'utile pour moi :
Rien ne m'y paroît agréable,
Que de faire des vœux pour toi.



J'ai pendant trente ans de ma vie,
Servi des Princes & des Rois ;
Et j'aurois pu malgré l'envie,
M'enrichir dans tous mes emplois.



Mais le Ciel sçait ; & je l'atteste,

Qu'occupé de mon ſeul devoir,
J'ai toujours négligé le reſte,
Mon indigence le fait voir.

J'avois reçu pour récompenſe,
Des bienfaits de ces Souverains :
Le hazard, ou la violence,
Les ont arrachés de mes mains.

Cependant je vivois paiſible,
Je m'accommodois à mon ſort;
Lorſque ton courroux inflexible,
M'accable d'un dernier effort.

Dans l'Empire où brillent tes armes ;
Paré d'un Ordre (*a*) glorieux ;
Je croyois jouir ſans allarmes,
Des biens que j'avois en ces lieux.

C'étoit un don qu'un grand Monarque,
Aux yeux de cent mille Témoins (*b*),
M'avoit fait pour ſervir de marque,
De mes travaux & de mes ſoins.

(*a*) Il a été Commandeur de l'Ordre de S. Jacques de l'Epée, & ne jouiſſoit pas de ſa Commanderie.
(*b*) Après la Bataille de Luzzara.

Cidonner me reſtoit encore,
Après tant d'autres maux ſoufferts,
Quand par des raiſons que j'ignore,
La guerre fait que je le perds.

Une auſtere délicateſſe,
Me défend de m'en éclaircir.
Je ſens la douleur qui me preſſe,
Sans chercher par où l'adoucir.

Je chante pourtant ta Victoire,
Sans ceſſe j'en rends grace aux Cieux:
Mon intérêt cede à ta gloire,
Sois donc toujours victorieux.

Mais touché d'une pitié tendre *,
Du ſort trompant la cruauté.
Grand Prince! daigne au moins me rendre,
Ce que tes lauriers m'ont couté.

* Pendant la guerre déclarée à l'Eſpagne en 1719, l'Auteur ne jouiſſoit pas de 200 piſtoles que valoit ſa Commanderie.

L'Auteur envoyoit pour étrennes à une Dame fort ſpirituelle & fort malade, un petit Amour tenant dans les mains des anneaux conſtellés. On n'a retenu que ces quatre Vers de toute la Piece. L'Amour parle :

Pour récompenſe légitime,
D'avoir guéri ce mal prêt à vous accabler,
Je n'exige de vous qu'un peu de votre eſtime,
Pour celui qui me fait parler.

REPONSE DE LA DAME.

L'amour eſt un fripon de qui je me défie.
Je ne veux point de ſon ſecours :
S'il m'avoit conſervé la vie,
Il voudroit diſpoſer du reſte de mes jours,
Ce mal me paroîtroit toujours,
Plus cruel que celui dont il m'auroit guérie.
Pour ne pas me brouiller cependant avec lui,
Et ne pas m'expoſer aux traits de ſa vengeance,
Je veux bien lui payer le tribut qu'aujourd'hui
Il prétend exiger de ma reconnoiſſance,
Accorder mon eſtime à qui le fait parler,
N'eſt pas choſe fort mal-aiſée ;
Votre mérite ſeul l'avoit déjà cauſée,
Sans que l'amour dût s'en mêler.

Fin du Tome troiſieme.

APPROBATION.

✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲✲

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Oeuvres de M. de Campiſtron de l'Académie Françoiſe*, & n'y ai rien trouvé qui ne les rende dignes de la réimpreſſion. Fait à Paris ce 13 Mai 1746.

FONTENELLE.

AUTRE APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le Recueil des Oeuvres de feu M. de Campiſtron*, en y comprenant la Tragédie nouvelle de Pompéia, l'Avertiſſement de l'Editeur, & quelques Pieces de Vers, & j'ai cru que le tout ſeroit favorablement reçu du Public, qui connoît déja beaucoup le mérite de l'Auteur. Fait à Paris ce 7 Aout 1748.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé JEAN-LUC NYON Fils,

Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre : *Oeuvres de M. de Campistron de l'Académie Françoise*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer ledit Livre en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *neuf* années consécutives, à compter du jour de la datte des Présentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles, que la réimpression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs en bon papier & beaux caracteres conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contrescel des Présentes ;

que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, l'imprimé qui aura servi de copie à la réimpression dudit Livre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires à ne demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le quinzieme jour du mois de Juillet l'an de grace mil sept cens quarante-six, & de notre Regne le trente-unieme. Par le Roi en son Conseil.

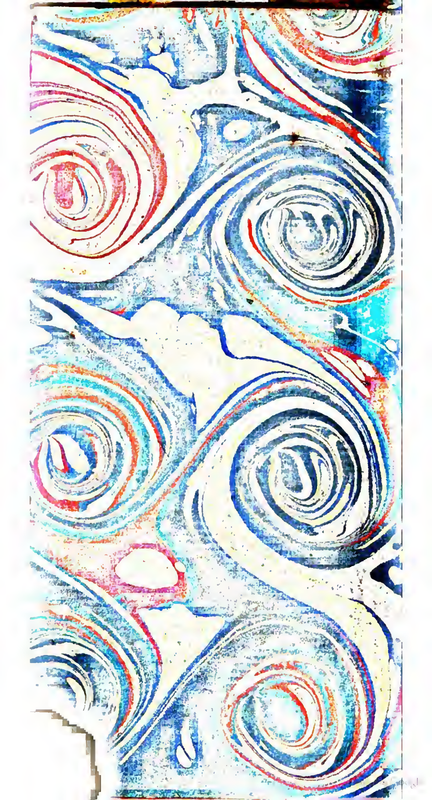
SAINSON.

Registrée sur le Registre douze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris,

N°. 682. fol. 603. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 2 Août 1746.

VINCENT, *Syndic.*

De l'Imprimerie de J. CHARDON.






BIBL